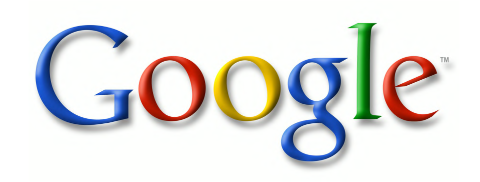
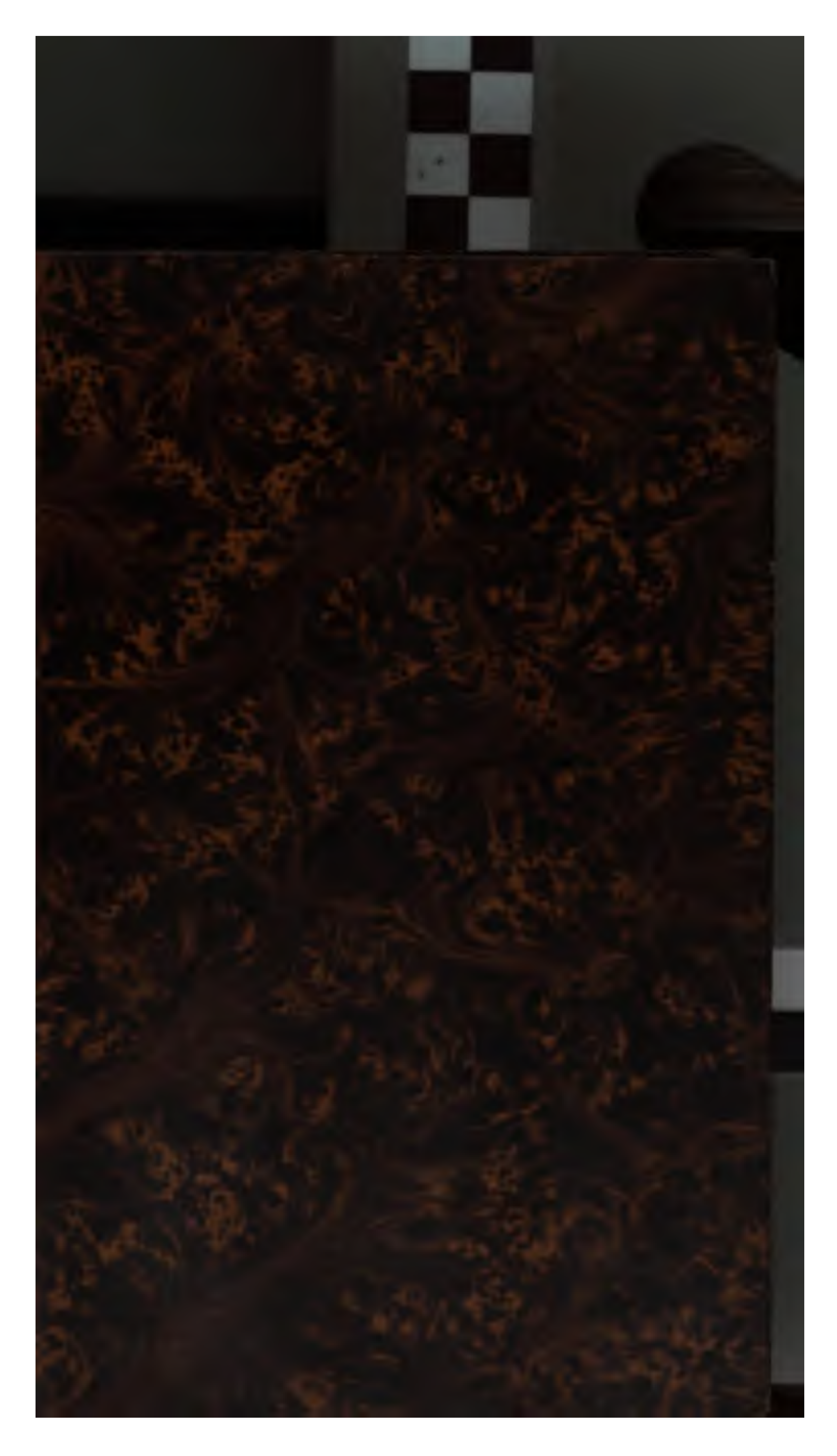







ALPHONS
EDITEUR
- 82 -







LETTRES

DU

MARÉCHAL BOSQUET

A SA MÈRE

1829-1858

PUBLIÉES

POUR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES DU BÉARN

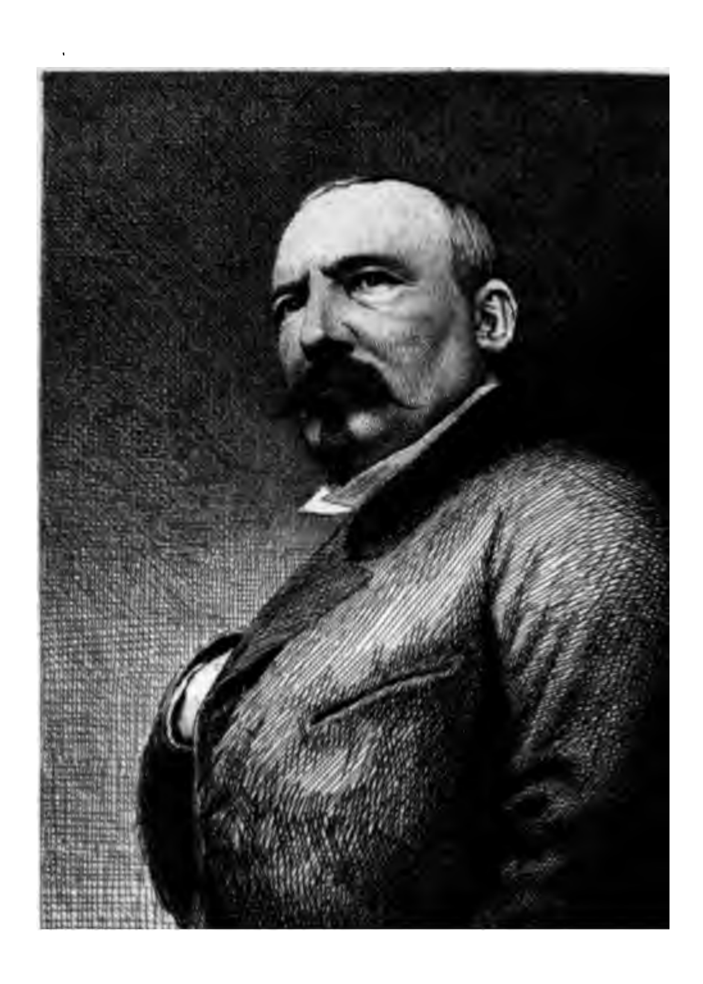
TOME PREMIER



PAU

LÉON RIBAUT, LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ

M DCCC LXXVII





[redacted]



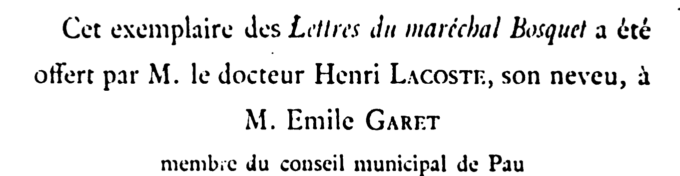
LETTRES

DU

MARÉCHAL BOSQUET

A SA MÈRE

[redacted]



Cet exemplaire des *Lettres du maréchal Bosquet* a été offert par M. le docteur Henri LACOSTE, son neveu, à

M. Emile GARET

membre du conseil municipal de Pau



LETTRES

DU

MARÉCHAL BOSQUET

A SA MÈRE

1829-1858

PUBLIÉES

POUR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES DU BÉARN

TOME PREMIER



PAU
LÉON RIBAUT, LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ
M DCCC LXXVII

Cet exemplaire des *Lettres du maréchal Bosquet* a été offert par M. le docteur Henri LACOSTE, son neveu, à

M. Emile GARET

membre du conseil municipal de Pau



Etaient membres de la SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES DU BÉARN, quand le présent ouvrage a été achevé d'imprimer (le 31 août 1877) :

I M. le baron de LAUSSAT, ancien représentant des Basses-Pyrénées.

II M. Jules de LESTAPIS, sénateur des Basses-Pyrénées.

III M. Louis LA CAZE, ancien député des Basses-Pyrénées.

IV M. le marquis de NOAILLES, ambassadeur de France à Rome, conseiller général des Basses-Pyrénées.

V M. LAMOTTE-D'INCAMPS, conseiller général des Basses-Pyrénées.

VI M. Henri de LESTAPIS, conseiller général des Basses-Pyrénées.

VII M. Adrien PLANTÉ, conseiller général des Basses-Pyrénées.

VIII M. le docteur DEPAUL, membre de l'Académie de Médecine.

IX M. l'abbé TERRÈS, curé-doyen de Lescar.

X Mme A. LAVIGNOLLE.

XI M. le docteur Henri LACOSTE, adjoint au maire de Pau.

XII M. le marquis de SANTA-COLOMA.

XIII M. le docteur DUBOUÉ.

XIV M. Louis LARROUY.

XV M. Hilarion BARTHETY, maire de Garlin.

XVI M. Arnaud DÉTROYAT.

XVII M. A. de LASSENCE.

XVIII M. Hermann LAVIGNOLLE.

XIX M. François SOULÉ, avoué près la cour d'appel.

XX M. Adolphe VERONESE, imprimeur.

XXI M. Léon RIBAUT, libraire-éditeur.

XXII M. V. LESPY, secrétaire-général de la Préfecture des Basses-Pyrénées, en retraite.

XXIII M. Paul RAYMOND, archiviste du département des Basses-Pyrénées.

XXIV M. Auguste PÉCOUL, archiviste-paléographe.

XXV M. Louis LACAZE, vérificateur de l'Enregistrement.



MEMBRES ADJOINTS.

I M. Félix Arriu, adjoint au maire de Pau.

II M. Emile Ginot, membre du conseil municipal de Pau.

III M. Casimir Cheuvreux.

IV M. le baron A. de Vaufreland, ancien préfet des Basses-Pyrénées.

V M. J. Stewart.

VI M. Jules Pisson-Abbadie.

VII M. Firmin de Lestapis, capitaine au 144e de ligne.



[redacted]



Pierre-Joseph-François BOSQUET naquit le 8 novembre 1810 à Mont-de-Marsan.

Admis à l'Ecole polytechnique le 1er novembre 1829, il en sortit le 22 novembre 1831 pour passer sous-lieutenant élève d'artillerie à l'Ecole d'application de Metz.

Sous-lieutenant au 10e régiment d'artillerie le 5 avril 1833, lieutenant en second le 1er janvier 1834, Bosquet s'embarqua le 8 juin suivant pour l'Afrique. Dès son début sur cette terre, berceau de tant d'illustrations de notre armée, le jeune lieutenant se fit remarquer lors d'une sortie exécutée par la garnison de Bougie.

Lieutenant en premier le 1er janvier 1836, il fut mis à l'ordre de l'armée par le maréchal Clausel, au mois d'avril 1836, à la suite de l'expédition de Médéah.

Aux mois de juin et de juillet de la même année, il se signala pendant l'expédition du général Bugeaud à travers la province d'Oran, et notamment à la bataille de la Sikkak ; sa brillante

[redacted]

conduite durant tout le cours de la campagne sur la Chiffa, août à octobre 1836, lui valut une nouvelle citation à l'ordre de l'armée.

Pendant la campagne des Issers, en mai 1837, où il commandait l'artillerie, Bosquet se signala à l'attaque et à la prise du col des Issers, à la retraite par le Schrob, au combat du Boudouaou et à l'affaire de la montagne de Drohh.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 15 mai 1838, il devint capitaine en second le 27 août 1839 et passa successivement au 4e régiment d'artillerie, le 4 septembre 1839, et au bataillon de pontonniers le 13 octobre suivant.

Officier d'ordonnance du général de Lamoricière, il fut blessé légèrement le 14 janvier 1841, au combat de Sidi-Lakhdar (expédition du Sig), et mis derechef à l'ordre de l'armée ; il fut incorporé le 20 mars suivant au 1er régiment d'artillerie.

Le 17 juillet 1841, il se fit remarquer au combat de l'Oued-Melah et fut cité pour ce fait dans le rapport du général de Lamoricière, commandant la division d'Oran.

Lors de la formation des troupes indigènes en Algérie, beaucoup d'officiers des armes spéciales y furent admis. Le capitaine Bosquet, que ses brillants services désignaient d'une manière toute particulière, et qui, dès le mois d'août 1841, avait reçu le commandement de l'infanterie attachée au bey de Mascara et de



Mostaganem, fut nommé, le 5 juin 1842, chef du bataillon de tirailleurs indigènes d'Oran.

A la tête de ce corps, il se signala le 21 janvier 1843 dans la razzia exécutée par le général Gentil sur les Ouled-Saber et les Beni-Islam ; et, le 14 mai suivant, dans une nouvelle razzia dirigée par le même général contre les fractions rebelles des Flittas, il mérita d'être cité au rapport du gouverneur général.

Lieutenant-colonel au 15e léger le 20 octobre 1845, en récompense de sa brillante conduite lors des opérations exécutées dans le Dahra au mois de juillet précédent, il passa au 44e de ligne le 21 septembre 1846.

Colonel du 53e régiment d'infanterie le 8 novembre 1847, puis du 16e de la même arme le 25 mai 1848, il fut appelé au commandement de la subdivision d'Orléansville, et contribua puissamment à réprimer l'insurrection qui avait éclaté dans la contrée de l'Ouarensenis.

Général de brigade le 17 août 1848 et investi du commandement de la subdivision de Mostaganem, Bosquet reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur le 10 décembre 1849. Il fit avec la plus grande distinction la campagne de Kabylie, y fut blessé à l'épaule le 11 mai 1851 en combattant à la tête de la colonne expéditionnaire, et devint commandeur de la Légion d'honneur le 7 août suivant.

[redacted]

Général de division le 18 août 1853, il fut mis, le 29 octobre, à la disposition du ministre de la Guerre.

Nommé au commandement de la 2e division d'infanterie de l'armée d'Orient le 23 février 1854, Bosquet se couvrit de gloire à la bataille de l'Alma ; son artillerie parvint à gravir les crêtes où son infanterie s'était élancée avec un héroïque entrain, et cette manœuvre hardie sur la gauche de l'armée russe, vivement occupée pendant plus d'une heure et demie par le feu formidable que dirigeaient contre elle deux de nos batteries, décida du succès de la journée. Il reçut, après cette victoire, la croix de grand-officier de la Légion d'honneur le 21 octobre 1854.

Chargé du commandement du corps d'observation composé des 1re et 2e divisions pour protéger les opérations du siége de Sébastopol contre toute armée de secours venant de l'intérieur de la Crimée, il contribua, par sa brillante initiative et ses habiles dispositions, à la déroute des Russes, à la bataille d'Inkermann, le 5 novembre. Il avait sauvé l'armée anglaise : — « Au nom de l'Angleterre, lui dit lord Raglan après la bataille, je vous remercie ! Je voudrais avoir quatre mains, au lieu d'une qui me reste, pour vous les tendre ! » Le duc de Cambridge alla le lendemain exprimer aussi à Bosquet toute sa reconnaissance.

Au mois de décembre, le Sultan lui adressa les insignes de l'ordre du Medjidié de 1re classe.

[redacted]

Commandant du 2e corps de l'armée d'Orient le 18 janvier 1855, Bosquet se distingua, dans la nuit du 23 au 24 février, en enlevant aux Russes les travaux de contre-approche qu'ils avaient établis, en face de nos ouvrages, sur le contre-fort du plateau qui descend vers la baie du petit Carénage.

Le 7 juin 1855, il se fit particulièrement remarquer à l'enlèvement de vive force des redoutes du Mamelon-Vert ; il fut cité au rapport du général en chef, comme ayant préparé et assuré le succès de cette opération.

Le général Pélissier chargea Bosquet, le 3 septembre, de dresser le plan d'attaque contre Malakoff. Dans une conférence secrète qui eut lieu le 7 au quartier général du 2e corps, Bosquet apprit à ses divisionnaires que l'assaut serait donné le lendemain à midi ; il leur expliqua clairement son plan d'attaque ; puis, leur serrant la main, il leur dit : « Je vous connais tous de longue date, Messieurs, pour de vaillants hommes de guerre ; aussi, j'ai pleine et entière confiance en vous. Demain Malakoff et Sébastopol seront à nous. » Notre premier et éclatant succès sur le bastion de Malakoff avait failli coûter bien cher à l'armée française : Bosquet fut atteint dans le flanc droit d'un éclat d'obus qui mit ses jours en danger.

Nommé grand-croix de la Légion d'honneur le 22 septembre 1855, Bosquet dut rentrer en France pour se remettre de sa blessure, et débarqua à Marseille le 30 octobre.

Décoré de la médaille militaire le 1er novembre, il fut autorisé le 10 décembre 1855 à accepter une épée d'honneur que les habitants de la ville de Pau lui offrirent en témoignage de la reconnaissance publique.

Le 9 février 1856, il fut nommé sénateur, et, le 18 mars suivant, élevé à la dignité de maréchal de France.

La reine de la Grande-Bretagne lui conféra, le 28 avril de la même année, la grande décoration de l'ordre du Bain.

A l'organisation des grands commandements, Bosquet fut appelé, le 13 février 1858, au commandement supérieur des divisions du Sud-Ouest à Toulouse. Mais, depuis la guerre de Crimée, ses forces avaient trahi son courage. Trois années de repos ne purent refaire sa constitution si vigoureuse autrefois. Encore jeune d'années, il succomba, le 3 février 1861, à Pau, sous les coups de cruelles souffrances, laissant à ses compagnons d'armes, dont il était l'exemple et l'idole, le souvenir d'un des plus brillants hommes de guerre de notre époque.

[redacted]

Bien que né dans le département des Landes, à Mont-de-Marsan, le maréchal BOSQUET appartient au Béarn. Il lui appartient par sa mère, qui était d'origine béarnaise, et pour avoir vécu dans notre ville, depuis les premiers jours de son enfance jusqu'au moment où, fort de l'éducation que cette excellente mère, à l'âme élevée, aux nobles sentiments, lui avait donnée et fait donner, il sortit de notre collége royal, élève admis à l'Ecole polytechnique.

Ayant eu le malheur de perdre son mari à Mont-de-Marsan, Mme Bosquet était revenue auprès de sa famille, à Pau, avec trois enfants en bas âge : Raymond, Sophie et Joseph. Dès qu'ils furent en état de comprendre qu'ils étaient orphelins et sans patrimoine, elle s'appliqua à les former par des leçons dont elle puisait le sentiment dans le malheur qui l'avait frappée ; douée d'une énergique volonté autant que d'une haute raison, elle leur montra, par l'exemple de chaque jour, que l'on se soutient et que l'on s'honore par le travail ; elle leur apprit qu'une solide instruction peut suppléer avantageusement à des biens que l'on ne tient pas de la naissance ou de la fortune.

[redacted]

Bosquet fit ses études au collège royal de notre ville. On lit dans les registres des délibérations du Conseil municipal de Pau :

Séance du 15 février 1822.

Présents : MM. de Perpigna, maire, président, Dufau aîné, Lavielle, Prat, Hourcade, Claverie, Lestapis, Moncla, Boyrie, Fèches, Dabadie, Perrin, Reyau, Dombidau de Crouzeilles, Duclos, Pommiès, Duplaa, Lacoste.

M. le Maire donne connaissance au Conseil municipal des demandes qui lui sont adressées pour l'obtention de la bourse vacante au collège de Pau et d'une pétition de la dame Couat, veuve Bosquet, pour Pierre-Joseph-François Bosquet, *son fils.*

M. le Maire propose de procéder à la nomination du titulaire de la bourse trois-quarts.

Le Conseil ayant adhéré à cette proposition, le jeune Pierre-Joseph-François Bosquet *a été nommé à la majorité des suffrages, attendu qu'il a été reconnu que cet enfant déjà, élève externe, s'est distingué par son application et ses succès, que sa mère ne pourrait payer la demi-bourse à sa charge, s'il n'avait obtenu qu'une demi-bourse; sauf toutefois audit* Bosquet *à répondre à l'examen auquel il sera soumis en vertu de l'art. 3 de l'ordonnance du 16 novembre 1821, de manière à justifier qu'il a le degré d'instruction nécessaire pour entrer dans la classe qui correspond à son âge.*

[redacted]

Bosquet avait douze ans ; il entra dans la classe de sixième en 1822, et, à la fin de 1827, il remportait le prix d'honneur de rhétorique. Deux ans après, il avait si bien profité de l'enseignement scientifique de M. Murailhe, professeur au collége royal de Pau, qu'il subit avec le plus heureux succès l'examen d'admission à l'Ecole polytechnique ; il fut inscrit le troisième sur la liste de mérite dressée par l'examinateur, M. Dinet, inspecteur général des études.

Tout cela, Bosquet l'avait obtenu par son intelligence et par une application constante dans ses études ; il le devait aussi à la libéralité du conseil municipal de Pau.

Il ne l'oublia point. Dans sa correspondance, Pau est toujours pour lui la ville natale ; il ne laisse échapper aucune occasion de montrer qu'il a pour le Béarn une affection reconnaissante ; plus d'une fois il le met, peut-on dire, de moitié dans l'expression émue de sa piété filiale pour sa mère : « Mon pays, dit-il dans l'une de ses lettres, c'est ma mère, ma famille, mes amis, tous ceux qui ont élevé mon enfance, auprès desquels mon cœur s'est formé aux sentiments qui honorent l'homme. » Ce pays n'est-il pas celui qu'il appelle ailleurs « mes Pyrénées, notre Béarn ! »

Il revient donc à notre pays une part de la gloire que Bosquet s'est acquise sur les champs de bataille d'Afrique et de Crimée par son héroïsme de soldat et par son génie de capitaine.

[redacted]

La *Société des Bibliophiles du Béarn* devait tenir à honneur de publier les lettres où cet homme illustre, durant près de trente ans de sa vie aux fortunes diverses, se fit un devoir de dire à sa mère toutes ses pensées et toutes ses actions, l'entretenant des tristesses et des joies qu'il éprouvait, de ses mécomptes et de ses espérances, de ses batailles et de ses victoires.

Mme Bosquet avait conservé les lettres de son fils avec un soin religieux ; elles nous ont été communiquées par le neveu du maréchal, M. le docteur Henri Lacoste, adjoint au maire de la ville de Pau.

Chargés d'en diriger la publication, nous avons pensé qu'il n'était pas inutile d'y ajouter quelques notes. Ce sont des renseignements relatifs à certaines particularités ou à des personnes mentionnées dans les lettres.

V. L. et P. R.



LETTRES

DU

MARÉCHAL BOSQUET

A SA MÈRE

1829

Cette première lettre fut écrite le lendemain du jour où Bosquet avait quitté Pau pour se rendre à l'Ecole polytechnique.

Bordeaux, le 11 novembre 1829.

Je t'écris à l'auberge, chère maman, mais ne te récrie pas. Arrivé à Bordeaux, je me suis rendu chez Mme G.; elle était à la campagne. Demain je la trouverai peut-être. Je ne suis pas seul; le cousin de Charles Borie était à côté de moi dans la diligence; nous couchons dans la même chambre. C'est un

[redacted]

jeune homme charmant, je désire beaucoup partir avec lui pour Paris ; il va étudier en médecine.

Ne sois pas inquiète, je suis mieux que jamais. Je viens d'examiner ma langue, elle est vermeille, à peine la place des cicatrices paraît-elle, la couche de blanc a disparu. Le voyage ne m'a guère fatigué, je pourrais repartir demain ; mais, quand je le voudrais, impossible : toutes les places sont prises. Jeudi même je ne pourrai peut-être pas m'embarquer. J'ai vu les registres dans les bureaux, et le nom de Vincent n'y paraît pas. Demain je saurai s'il est à Bordeaux.

J'avais beaucoup de courage en quittant Pau ; tant que j'ai pu apercevoir les Pyrénées, j'ai été tranquille ; mais lorsque le brouillard a commencé à les couvrir, j'ai senti que je m'éloignais de toi, chère maman. Ducos, le cousin de Borie, est monté avec moi sur l'impériale pour suivre le Pic des yeux un peu plus longtemps. Lorsque tout a disparu, je me suis senti plus triste ; cependant l'idée de travailler à ton bonheur me donne de la force et du courage. Il me tarde bien d'être rendu à Paris. Le voyage est ennuyeux.

Nous avions dans l'intérieur un vieillard que Lacoste a vu. Quel bavard ! depuis six heures du matin jusqu'à notre arrivée à Mont-de-Marsan, il a constamment bredouillé des histoires qu'aucun de nous n'a



pu entendre ; par condescendance, quand il riait, nous étions aux éclats ; quelques signes de tête l'excitaient malheureusement. Il nous a suivis jusqu'à Bordeaux.

Il était nuit quand nous arrivâmes à Mont-de-Marsan ; mon cœur battait, je demandai l'entrée du port, je descendis à quinze pas de l'auberge, à l'angle de la place, la rivière était là. La lune était brillante, et me fit distinguer en face, au-dessus de la rive opposée, une maison isolée couverte en ardoise. Une secrète mélancolie, qui m'arrêta sur le bord de l'eau assez longtemps, me fait croire que c'est celle dont nous avons souvent parlé* !

On m'a fait payer 9 francs au bureau de la diligence pour le poids de ma malle et je ne sais quoi. Les autres ont payé aussi ; on ne demande que de l'argent. Cependant de Pau à Bordeaux nous n'avons fait qu'un dîner. Nous déjeunâmes en diligence. A Mont-de-Marsan fut le dîner, où je me signalai en enlevant un poulet dans une *choine* à la barbe de l'aubergiste et des filles de service, qui voulaient la

* Souvenir pénible exprimé avec une touchante discrétion. Mme Bosquet avait souvent décrit à son fils cette maison de Mont-de-Marsan, où, quelques mois après qu'il y était né, elle avait eu le malheur de devenir veuve.

[redacted]

volaille payée ; nous en avons déjeuné aujourd'hui. Il était trois ou quatre heures quand nous sommes entrés à Bordeaux.

Voilà bien des détails, ma lettre est pour toi qui les aimes ; on dirait une feuille de route. Je vais me coucher, il est à peine sept heures.

Adieu, chère maman, pas d'inquiétude ; je suis bien, très-bien, je me sens un courage d'enfer, je signe presque : ton bon fils, élève des Ponts,

BOSQUET.

Embrasse bien Lacoste et Sophie pour moi, plus tard je te chargerai avec jalousie d'une autre petite caresse.

Mardi au soir.

Rappelle-moi au souvenir de toutes les personnes qui ont bien voulu me porter de l'intérêt ; mais, pardessus tout, dis à M. Cailloux que je vais travailler à mériter le titre si désiré de son jeune ami. Adieu, adieu. Deux ans ! Deux ans ! J'y songe déjà. Dis bien toute ma reconnaissance à M. Baritot.

Je regrette de n'avoir pu embrasser Mme Camy et M. Lacadé.

Je n'oublie pas M. Batbie : combien il m'a montré d'affection ; que d'intérêt ! Quand on s'éloigne de son



pays, avec quelle douce joie on se rappelle les bons cœurs qui vous aiment! Avec quel plaisir je lui porterai dans deux ans le fruit de ses bons conseils et de mon travail!

Paris, le 16 novembre 1829.

Enfin me voilà rendu! J'espérais être ici le 15, je ne suis arrivé que ce matin. Il te faut, chère maman, une petite narration de mon voyage, la voici. J'arrive à Bordeaux, et, comme je l'ai déjà dit, je me rends chez Mme G., elle était à la campagne. Le lendemain, mercredi, vers onze heures, j'y reviens, je la trouve. Je me nomme et donne mes lettres. Je ne fus pas enchanté de l'accueil; elle ne se souvenait pas que j'allais à l'Ecole polytechnique, car elle me demanda si je venais me placer à Bordeaux. Je vis aussitôt sur quel sentier nous marchions, je me tins en équilibre; enfin elle m'engagea à dîner, je remerciai, elle insista un peu, et j'acceptai. Je revins à l'hôtel rejoindre mon compagnon de voyage, et préparer mon lit. Le dîner était à cinq heures. M. G., le père, me salua avec bonté, la mère me fit asseoir entre elle et son fils aîné. La figure qui me plut

[redacted]

davantage par son aménité et sa douceur, fut celle de la belle-fille; le reste était un peu orgueilleux.

Dans ce moment, j'aurais donné ma bourse pour être à l'hôtel avec Ducos. Après le dîner, Mme G., qui avait lu ta lettre, m'offrit un lit chez elle, je refusai poliment, et on n'insista guère, c'eût été au reste assez inutile. Le fils cadet m'engagea à aller au Grand Théâtre voir *Marguerite d'Anjou* et un ballet ; j'acceptai, et j'allai prendre Ducos. On m'avait engagé à dîner pour le lendemain jeudi, j'acceptai à contre-cœur. J'oubliais de dire que Mme G. me demanda le mercredi au soir si j'avais écrit à la maison; je répondis que non pour la tranquilliser. Enfin nous eûmes deux places dans la *gondole* le vendredi ; à huit heures du matin, nous étions en route.

Le jeudi, j'avais rencontré Vincent par le plus grand des hasards. Je rentrais à l'hôtel des Colonies, lorsqu'au pied de l'escalier je heurte le dos d'un individu que je croyais connaître, il se retourne, c'était Vincent; il attendait un de ses amis, Poyen, élève de l'Ecole, qui logeait dans le même hôtel. Nous nous donnâmes aussitôt une poignée de main et nous allâmes nous promener. Ils partaient aussi, le lendemain à huit heures, par les Messageries royales ; Ducos et moi par Lafitte et Caillard ; mais les dili-

gences allaient côte à côte, et, en mettant le nez à la portière, nous pouvions nous dire un mot; aux relais nous prenions ensemble une prise de tabac.

Revenons encore à Bordeaux; le jeudi au soir, après le dîner, la belle-fille de Mme G. me chargea d'une lettre et d'un petit paquet pour ses parents à Paris; c'est une lettre de recommandation. Nous sommes partis, et le soir nous voilà à Angoulême. Il était fort tard, on dîna; mais quelle joie! Dans le trajet, j'avais distingué un gros commandant, gai, franc, avec beaucoup d'esprit. Je me plaçai à côté de lui. Quelques petites questions réciproques lui apprirent que j'allais à l'Ecole et me firent reconnaître un ancien élève. Le lendemain on déjeuna à Poitiers; pour moi, je pris du lait dans un café voisin avec Ducos; il est vrai qu'à Angoulême, nous avions fait la contrebande: une moitié de chapon fut enlevée, et nous servit de déjeuner dans la diligence. Le soir nous couchâmes à Tours; il était onze heures quand nous traversâmes la ville, il faisait noir comme chez le diable; aussi je ne connais de Tours que les truffes, les moules et les prunes.

Hier au soir nous dînâmes à Orléans; mais j'oublie le déjeuner à Blois; nous étions cinq voyageurs dans la *gondole*, qui ne voulûmes pas déjeuner

[redacted]

à table d'hôte. Pour 30 sols, dans un hôtel voisin, nous rîmes comme des bossus, et je mangeai de l'*omelette*. Le déjeuner englouti, nous revenons à la diligence, elle était partie, depuis un quart d'heure au moins ; et de courir l'un sans casquette, l'autre avec son manteau, le troisième à demi-culotté, à cause de certain retard. Les habitants de Blois sortaient de l'église et nous envoyaient des bouffées de rire. Heureusement une côte assez longue retarda la diligence, et après une demi-lieue de course, nous nous rembarquâmes. On vient m'avertir que le dîner est prêt ; ce soir ou demain je te dirai où je suis.

Le 17, avant midi.

Au sortir d'Orléans, nous allions ventre à terre ; après quatre ou cinq postes, une charrette de roulier accrocha la diligence, et pour peu nous faisions la culbute. Il n'y eut qu'un cheval estropié, ce qui nous obligea d'attendre, à onze heures du soir, sur la grand route, d'autres chevaux. C'était la faute du roulier, mauvais garnement ; le postillon amena avec les chevaux un brigadier qui happa l'individu.

Enfin nous entrâmes à Paris vers midi. Je pris un fiacre et j'allai descendre avec mes effets chez M. Legros ; il était sorti et je le trouvai à son

bureau. L'hôtel où il loge n'est pas garni, je n'ai pu y loger, et M. Legros m'a conduit dans celui où il mange, hôtel de Prusse, c'est là que j'écris. J'ai une petite chambre, au second, qui va me coûter 40 sols par jour, c'est le plus bas prix. Après mon déjeuner, hier, M. Legros me conduisit chez M. Baritot. Il me reçut avec beaucoup de bonté, il est un peu souffrant et ne pourra me conduire à l'Ecole, mais il a parlé à M. Gay-Lussac, et, dans une heure ou deux, je vais me rendre à la caserne. Je te dirai ce soir comment tout cela s'est arrangé. Hier au soir, M. Baritot était beaucoup mieux, son indisposition n'a rien d'alarmant ; pas de fièvre, bonne couleur ; dans quelques jours j'espère le voir très-bien.

A onze heures du soir.

Je viens de voir jouer *Mathilde* aux Italiens, hier j'avais entendu Dabadie au Grand Opéra. Ce qu'on dit de la beauté du tableau et de la fraîcheur des voix, est vrai à peu près ; mais je parlerai de cela plus tard.

Vers les dix heures du matin, M. Legros est venu me prendre; un fiacre nous a reçus avec ma malle, et nous sommes entrés à l'Ecole. Le portier nous a conduits à la lingerie ; on a tout accepté hors les mouchoirs, il les faut blancs. De là, nous nous

[redacted]

sommes rendus à l'administration ; il a fallu tirer mes bottes et passer sous le joug, on m'a toisé ; j'ai remis à l'administrateur la note des effets acceptés, il a déduit le prix de celui du trousseau, et nous a envoyés chez le caissier. De là, une quittance dont le résultat est

résultat est	pour le trousseau......	617 fr.	60
	pour le 1er quartier.....	250	
		867	60

Des 1,200 francs, il reste encore 332 fr. 40 ; or, tous les élèves ont une redingote, je les ai tous vus dans ce costume, et le tailleur m'a dit que les conscrits la faisaient ; le prix est un peu fort, mais si tu sentais ici le froid ! Hier au soir on a eu un peu de neige, fort peu, mais une bise des plus chiffonnantes. Quelle différence avec les gelées du Béarn ! Je fais faire la redingote ; restent 257 fr. 40; moins les leçons d'escrime, 17 fr. : 240 fr. 40 ; il n'y aura pas de quoi payer le second quartier, car il me faudra des livres et une foule de bagatelles qui en somme deviennent de grosses dépenses. Ma bourse a reçu quelques échecs à Bordeaux : le surcroît du poids de la malle de Bordeaux à Paris, les repas, les courses ; il ne me reste pas grand chose, et demain, mes comptes faits avec la maîtresse d'hôtel, ma foi, il me restera bien moins. Ah ! Si nous pouvions espérer une

bourse ; mais je n'ai pu rien savoir encore. Je n'ai pu voir M. Laîné ; pour M. Balencie, la course est fort longue et je n'ai pas eu le temps de la faire. Je verrai MM. Cottin et Dinet, à ma prochaine sortie ; car demain à dix heures du matin je serai caserné.

En sortant de l'Ecole, j'ai vu Chaumont Laslandes ; il est un peu plus grand qu'Eugène Cailloux, bien fait, frais, tout-à-fait gentil ; il s'est bientôt souvenu de Joseph, d'Henri, de Léon Saint-Pau ; j'ai parlé béarnais, il a répondu sur le même ton, mais il a perdu notre accent, et son béarnais est un peu parisien.

J'ai rencontré aux Italiens Rieublanc, le comique dans la comédie bourgeoise à Pau, autrefois ; il a trouvé que j'avais changé depuis qu'il m'avait vu sur les genoux de la malheureuse Emma ; je le reverrai, nous nous sommes quittés sans adieu. Devant rentrer demain matin, je suis allé ce soir chez M. Baritot avec M. Legros ; je l'ai trouvé beaucoup mieux, il est bien, il ne faut que quelques jours pour le rétablir. Il a parlé à M. Gay-Lussac, lequel m'a recommandé au sous-gouverneur. Ce M. Paillaut, nous n'avons pas pu le voir aujourd'hui : il faisait son rapport, et nous n'avons pas voulu faire queue après une vingtaine d'individus qui devaient être admis plus tard, successivement.

M. Baritot aura la bonté de me présenter, quand il sera rétabli.

Voilà un gros journal ou plutôt un pot-pourri ; je vais me coucher, je te dis adieu. Embrasse Lacoste et Sophie pour moi ; à peine huit jours que je vous ai quittés, et je sens déjà tant de vide autour de moi ! Heureusement, je n'ai plus besoin de soins, je puis m'en passer, car qui pourrait, chère maman, te remplacer près de moi ? Ne sois pas inquiète, il y a longtemps que je suis très-bien, je reviendrai t'embrasser sans avoir avalé à Paris une goutte de l'affreux quinquina de Lacoste. De ton côté, soigne-toi bien, veille aussi sur mon petit neveu. Adieu, ton fils respectueux.

BOSQUET.

M. Murailhe sera de retour sans doute ; exprime-lui bien toute ma reconnaissance pour tous les soins qu'il m'a donnés, et dis-lui tous mes regrets de ne l'avoir pas embrassé avant de partir.

Ecole polytechnique, le 6 décembre 1829.

Je t'écris, chère maman, à six heures et demie du matin. Je voudrais bien te donner tous les détails que tu demandes ; mais je ne sais si j'aurai le temps.

[redacted]

A huit heures, il faudra prendre l'uniforme pour passer la revue du général et je ne pourrai rentrer dans les salles d'étude que l'après-midi. Cependant je vais reprendre à mon entrée à l'Ecole.

Le jour fameux de la rentrée, je me jetai dans un fiacre et j'arrivai à l'Ecole. Quelques instants après, les tambours firent entendre un rappel ; on nous classa par salles et casernements. Notre division, celle des conscrits, est, comme celle des anciens, divisée en quinze pelotons de huit élèves. Chaque peloton a sa salle d'étude, son casernement ou dortoir particulier ; à sa tête se trouve le chef de salle. Les sergents n'étant pas encore nommés, on a choisi, dans chaque salle, le plus vieux pour en remplir les fonctions. J'ai passé les cinq premiers jours avec des gens assez plats ; deux d'entre eux voulaient continuellement avoir la parole pour lancer des pointes, où seuls ils trouvaient de l'esprit. Ennuyé, j'écrivis au commandant, et j'obtins la permission de passer dans la salle 21 où sont Vincent et cet autre élève, Poyen, avec qui je m'étais déjà promené à Bordeaux. Je suis à côté de Vincent, à l'étude, et c'est là que j'écris.

Après nous avoir installés, on nous mena à l'amphithéâtre. M. Cailloux te dira la forme de cette

salle. Là, on nous lut les articles du règlement et les ordres du général; et, tous les matins, pendant quatre ou cinq jours, nous avons eu de pareilles séances au sortir du casernement. Les cours s'ouvrirent entièrement le vendredi. La première leçon fut celle d'analyse, faite par Mathieu ; Cauchy est avec les anciens ; l'année prochaine il reprendra les conscrits et les suivra en seconde année ; ainsi je n'entendrai pas ses leçons. Chaque professeur conserve ses élèves pendant les deux années.

Je suis avec Thénard pour la chimie ; Gay-Lussac est avec les anciens. Je ne te donnerai pas le nom de mes autres professeurs, je n'ai pas le temps. Plus tard.

Tous les jours, douze heures de travail. A six heures du matin les tambours battent la *diane,* ce qui veut dire qu'il faut quitter le lit ; dans cinq minutes, il faut être sur pied ; de là, dans les salles d'étude jusqu'à huit heures. Alors on descend dans un réfectoire, où une heure est accordée pour disséquer une cuisse de pain frais qu'on peut humecter encore avec de l'eau fraîche. A huit heures et demie, on se rend à l'amphithéâtre, où, successivement, on reçoit des leçons d'analyse, de géométrie descriptive, d'analyse appliquée à la géométrie, de physique et de chimie. En général, on n'a pas plus de deux amphithéâtres

par jour. Après la leçon, on rentre dans les salles d'étude pour *piocher* et rédiger son affaire, seulement pour cela. La distribution du temps est fixe, et indiquée sur un tableau qu'on trouve dans toutes les salles ; d'ailleurs, aux heures marquées, le tambour roule, et il faut, sous peine d'une ou deux consignes, abandonner le travail qu'on a commencé, pour en prendre un autre. On dîne à deux heures et demie, et on ne rentre dans les salles qu'à cinq heures. Pendant ce temps de récréation, on peut aller à la bibliothèque. Nous avons deux salles de billard, quatre jeux d'échecs, de dames, de dominos. De cinq à neuf heures du soir, on rentre dans les salles d'étude, et souvent on est appelé dans les cabinets pour passer des *colles;* plus simplement, on est interrogé sur l'une des leçons données.

En entrant à l'Ecole, il a fallu subir l'examen de conscrit, identique à celui d'admission, seulement plus court. Je l'ai passé heureusement, et, plus tard, aussi celui d'analyse, de calcul différentiel.

Je n'ai pas eu un moment pour commencer mon journal comme tu le désirais. Le cours de physique absorbe tout mon temps dans les études libres. M. Dulong, notre professeur, a un langage si pur et si concis, que la leçon est toujours

fort longue ; il est difficile de prendre des notes, d'abord à cause de sa précision, et ensuite la faiblesse de son organe exige une tension d'oreille qui fatigue plus que le travail de la conception. Il faut te mettre dans l'idée que le temps ici n'est pas perdu.

Etranger à Paris, je n'ai pu courir encore, et voir les marchands de gravures pour examiner ce que M. Manes désire. Je ne suis pas libre ici ; le mercredi, il est vrai, on peut sortir, mais pendant trois ou quatre heures seulement, de deux heures et demie ou trois heures jusqu'à six heures et demie, et quand on rédige ses cahiers de physique, il faut rester dans les premiers temps ; c'est ce que j'ai fait.

Je cours la poste, je crains de ne pas achever ma lettre.

J'ai vu dimanche dernier M. Baritot, il était beaucoup mieux, son teint était bon, et son caractère nullement celui d'une personne souffrante. Il a eu la bonté de me compter 50 francs pour acheter : une *Chimie* de Thénard, ouvrage indispensable et qu'il m'a fortement engagé à prendre, 32 fr., et des couleurs, encre de Chine, carmin, indigo, sépia, gomme-gutte, 12 francs ; il ne m'est resté que 6 francs, j'ai économisé autant que j'ai pu. Je dépenserai le moins possible, mais je dois te prévenir qu'ici il y a des usages

[redacted]

auxquels on ne peut se soustraire, sans sortir de la ligne ; j'en ai parlé à M. Baritot qui m'a dit qu'il fallait suivre tout cela : c'étaient des règlements. Au reste tous les autres y sont soumis. Parmi ces usages, se trouvent le dîner de salle et le punch du sergent. Le premier est de dix francs par tête, et l'autre d'une vingtaine de francs, au moins. Je ne sais si je serai obligé de payer ce dernier. Dans tous les cas, ces dépenses ne peuvent s'éviter ; je n'ai pas de fortune, mais je ne voudrais pas être montré au doigt. Je ne sais pas ce qui reste chez M. Baritot ; j'y puiserai au besoin.

Il ne faut pas t'inquiéter sur le compte des draps de lit, on paye 20 francs et on ne donne jamais les draps, c'est une règle établie.

Vincent n'a pas une bourse ; et je n'ai pu savoir encore comment on les distribue, je le saurai pour la prochaine lettre.

Voilà tant de détails ; ils m'empêchent de te dire combien je pense à vous tous. Dans le casernement, je m'endors souvent en vous voyant tous les trois autour du feu ; et moi j'y prends place aussi, mais de bien loin. Chère maman, écris-moi souvent ; si tu savais combien tes lettres me font du bien ; embrasse Lacoste et Sophie pour moi, je voudrais bien à l'ins-

[redacted]

tant pouvoir te rendre ces embrassades. Ton fils respectueux.

BOSQUET.

Excuse-moi auprès de MM. Cailloux et Murailhe, je voudrais bien pouvoir leur écrire ; dis à M. Batbie que mon travail ne m'a pas donné le temps de lui exprimer toute ma reconnaissance pour ses marques d'intérêt, j'ose dire, avec orgueil, d'amitié, et il me pardonnera. Je nomme avec bien de plaisir Mme Cailloux, son souvenir m'est cher ; si son nom n'était pas dans ma dernière lettre, je ne l'ai pas oubliée.

Roro, *bibant,* quelle franche amitié ! Son dernier adieu m'arracha des larmes.

Bellocq, Victoire, M. Cami, les dames Laslandes, MM. Nolin, Labat, Lacortiade, sont toujours dans mon souvenir. Je ne sais si j'oublie quelqu'un ; mais le tambour vient de battre il y a un instant. Adieu, adieu.....! *Et lou petit crepautou?*

Je souffre un peu des yeux, peut-être serai-je obligé de prendre des conserves, tant les travaux graphiques sont menus et fatiguent la vue.

Paris, le 21 décembre 1829.

Je ne veux pas te dire combien je pense à toi, à tes soins qu'ici personne n'imite ; tu me disais il y a quelques jours que tu avais du courage, mais pas plus qu'il n'en faut, et je ne veux pas l'affaiblir. Toutefois la seule chose qui me manque, c'est toi, c'est Lacoste, Sophie ; jamais ma santé n'a été plus vigoureuse, et le travail ne me fatigue pas, quoique plus actif que celui que je supportais facilement quand j'étais près de toi.

Depuis que je suis à Paris, à peine ai-je pu goûter du vin, je n'en désire même pas. Tu peux rejeter bien loin ces idées de maladie, que mon sang, facile à échauffer, te faisait redouter. Dans deux ans, je reviendrai t'embrasser, sans qu'aucune souffrance ait altéré ma santé. Auguste Laslandes a dû te dire qu'il ne m'avait vu qu'une seule fois, et je n'avais pas encore mon uniforme ; aussi n'aura-t-il pu répondre à quelques questions que tu lui auras faites, je le soupçonne. Mais, pourquoi ne pas m'avertir de son départ huit jours plus tôt ?

Nos sorties sont très-courtes, et pour voir toutes les personnes à qui je devais remettre des enveloppes, il m'a fallu beaucoup de temps ; encore n'ai-je pas



tout vu. Si tu savais quelle distance prodigieuse me sépare seulement de M. Baritot! A Paris, vous seriez voisines des dames Bonnemaison; et lorsqu'on n'est pas voisin, et qu'on dit qu'on est éloigné d'une personne, c'est au moins une lieue, une lieue et demie à faire pour se visiter. Mercredi dernier, je suis sorti à trois heures et demie pour me rendre chez M. Cottin que je n'avais pas encore vu, il n'était pas chez lui; et, à peine rentré à l'Ecole, la retraite a été battue. Voilà une sortie perdue, et mes visites au même point. Je n'ai pas trouvé non plus M. Dinet; je recommencerai mes courses bientôt. Tu vois qu'un mois à Paris, quand on est dans une caserne, ne suffit pas pour voir toutes les personnes qu'on devrait visiter.

Je vais te donner encore, en me répétant peut-être, quelques détails sur ce que l'on fait à l'Ecole.

Après le déjeuner, tous les conscrits se rendent à l'amphithéâtre, et là un professeur donne sa leçon; il parle devant un tableau pendant une heure et demie, et quelquefois appelle un élève, qui descend au fond de l'amphithéâtre pour répondre devant tout l'auditoire aux questions qui lui sont adressées. On m'a appelé une fois pour la géométrie descriptive; je ne sais pas pourquoi je dis géométrie descriptive, je devrais me souvenir que c'est à toi que je parle, mais enfin, le mot est écrit.

Tous les jours, la leçon et le professeur sont différents; tantôt c'est pour l'analyse, tantôt pour la physique ; il y a un amphithéâtre particulier pour la chimie, plus vaste que l'autre, et dans lequel Thénard fait, sous nos yeux, ses expériences. Trois fois par semaine, de sept à neuf heures, il y a dessin de la figure et du paysage. En me rappelant au souvenir de M. Butay, tu lui diras que sa méthode est celle de Lemire, qui a remarqué ma manière de dessiner et vient souvent causer avec moi; il m'a dit que le plus souvent les élèves n'avaient pas eu de bons professeurs, et qu'il voudrait bien qu'ils eussent tous travaillé sous le mien. Ces éloges appartiennent en entier à M. Butay, et j'en suis glorieux.

Je reviens aux détails. A neuf heures on soupe, puis on se met au lit, et, à dix heures du soir, toutes les lumières doivent être éteintes, sous peine de consigne. Je crois t'avoir déjà donné la définition de ce mot : c'est la privation d'une ou de plusieurs sorties, selon que la consigne est simple ou indéfinie.

Voilà pour les jours autres que le dimanche et le mercredi. Le dimanche, on travaille de six à huit heures du matin; après le déjeuner, on va prendre la grande tenue pour passer l'inspection dans la cour; c'est comme une revue militaire. Après cela, deux tambours

en tête, les deux divisions se rendent à la chapelle, et, la messe achevée, on peut sortir jusqu'à sept heures et demie. On rentre à neuf heures, quand on a prolongation. Le mercredi, après le dîner, on peut sortir jusqu'à six heures trois quarts, heure à laquelle recommencent les travaux.

Je vais te décrire nos deux costumes. Représente-toi l'habit d'un officier de la ligne, place aux bouts des basques deux grenades et deux fleurs de lys dorées; le collet, au lieu d'être rouge, suppose-le de velours noir, aux extrémités duquel sont brodées en or deux branches de laurier qui embrassent une fleur de lys; au lieu des épaulettes, deux cordons ou tresses d'or, et tu verras notre habit de grande tenue. Sur la couture du pantalon correspondent deux bandes rouges séparées par un cordon de même couleur. La petite tenue est de même forme, mais tout est bleu, pas de rouge.

On rappelle pour souper. Je t'embrasse,

BOSQUET.

1830

De l'Ecole polytechnique, le 3 janvier 1830.

J'ai tant de choses à te conter, chère maman, que je ne sais comment mettre de l'ordre dans mon journal. A l'Ecole, la semaine qui précède le 1er janvier de chaque année, est la plus belle pour les conscrits. Je vais te donner tous les détails, je sais que tu les aimes.

Depuis notre entrée, on nous avait constamment appelés dans les cabinets, où un répétiteur nous accablait de questions sur toutes les branches du cours ; ses notes sur chaque conscrit étaient soigneusement conservées : ce sont des numéros de mérite, depuis zéro jusqu'à 20, nombre le plus fort. A certaines époques, on ajoute ces nombres pour avoir le degré de force et les progrès de l'élève. Or, les notes données du 18 novembre au 1er janvier 1830 devaient à peu près décider la nomination des sous-officiers

chez les conscrits, et je t'ai déjà annoncé que la *pioche* allait bon train.

Mardi dernier, la liste des sergents était arrêtée, et on pensait que, le lendemain, dans la matinée, on ferait connaître leurs noms sur un ordre extraordinaire, et que les galons ou *cotelettes* seraient distribués. Que j'aurais voulu t'envoyer ces galons pour tes étrennes !

Vers les huit heures du soir, nous étions dans nos salles d'étude, et de temps en temps on parlait de la nomination, lorsqu'un conscrit de mon peloton entre en disant que le commandant va faire appeler dans un instant les nouveaux sergents. En effet, bientôt nous entendîmes quelques portes des salles d'étude qui s'ouvraient, et des conscrits se rendaient dans le cabinet du commandant. Je renonçais tranquillement à mon grade, non pas tranquillement peut-être! Je songeais aux doubles galons de l'année prochaine; le tambour entre dans ma salle et prononce mon nom.

Après nous avoir réunis, au nombre de quatorze, dans son cabinet, le commandant de service nous lut l'ordre du général et de l'administration qui nous nommait sergents pour l'année 1830. Un petit discours de circonstance nous fit sentir l'*importance* de nos fonctions et les devoirs qu'on nous imposait.

Les sergents sont à la tête du peloton dans les rangs; aux salles d'étude, ils ont la première place, et aux amphithéâtres le bout du banc; ils répondent du bruit que ferait la compagnie dans les salles, aux casernements et partout. Si le général a des ordres à communiquer aux conscrits, les sergents sont appelés et les transmettent à leur peloton. Plusieurs listes pendant la semaine me passent par les mains : celle où les élèves de ma salle demandent des prolongations de sortie; une autre où je les inscris quand ils veulent prendre leurs repas à l'Ecole, le dimanche ou le mercredi; une autre encore de comptabilité pour les ports de lettre dûs au garde-consigne de l'extérieur, &. Tout cela est signé et réglé par le sergent, qui remet ensuite ses listes à l'adjudant de service. Le commandant nous fit la leçon sur notre besogne; et le soir on emporta notre habit d'uniforme pour y attacher les galons.

Le lendemain, mercredi, à trois heures, un danseur de l'Opéra nous enseigna à porter l'épée avec grâce, et nous exerça au salut de sergent. Nous devions, le jeudi, nous rendre aux Tuileries avec l'état-major de l'Ecole et le corps des professeurs pour saluer les princes.

Ce jour donc, à dix heures du matin, nous ser-

[redacted]

gents conscrits, nous partîmes avec les sergents et sergents-majors anciens ; il n'y a pas de sergent-major chez les conscrits, il n'y en a jamais que six chez les anciens, et nous attendîmes nos chefs à la salle des gardes du Dauphin.

Nous faisions là antichambre avec des généraux, des hommes du plus grand mérite et élevés aux plus hautes dignités. J'étais tout confus quand, après s'être fixés sur les riches épaulettes, les cordons et les décorations si nombreuses de tous ces hommes-là, mes yeux rencontraient mes modestes galons.

Bientôt, on nous introduisit chez le Dauphin. A notre tête étaient des savants de tous les genres : Prony, Gay-Lussac, Dulong, Leroy, & ; j'oubliais Cauchy, que j'ai vu alors pour la première fois.

Le prince nous reçut avec beaucoup de plaisir, ce semble ; il causa avec ceux qui étaient plus près de lui, mais il ne dit que des niaiseries ; nous sachant tous dévoués à la cause commune, il aurait dû nous parler sur un autre ton. Mais, *Vous vous portez bien?* — *Ah ! tant mieux ;* et des signes de tête à se dénouer la nuque. Nous étions cependant devant le vainqueur du Trocadéro !

De là, nous passâmes devant la Dauphine ; pas un mot qui valût quelque chose; elle demanda au général si nous étions les plus *habiles*.

Dans ce corps de bâtiment des Tuileries, je ne remarquai que des salles magnifiques et d'un luxe rare; des salles de billard, riches au delà de toute expression.

Le général nous mena ensuite devant la duchesse de Berri, qui fut bien gracieuse; elle tenait par la main sa petite fille, qui n'est pas jolie; dix ou onze ans, des cheveux blonds, des yeux morts, et rien de noble dans la physionomie. Le duc de Bordeaux était malade.

Le roi ne se prodiguait pas ce jour là. En conséquence, nous nous dirigeâmes vers le Palais-Royal, où le duc d'Orléans et sa famille reçurent nos salutations.

Le duc de Chartres, son fils, était là en costume de hussard; il avait suivi les cours de l'Ecole, un an ou deux avant celui-ci, et il nous fit un accueil charmant; il est bel homme et joli garçon. Les appartements de la famille d'Orléans sont magnifiques; les antichambres sont décorées des tableaux les plus précieux.

Au sortir du Palais-Royal, les anciens nous réunirent et nous menèrent chez le plus fameux restaurateur de Paris, Grignon; nous avions été prévenus; sept à huit sergents anciens et conscrits ne s'y trouvaient pas; ils avaient été exclus du *repas des sergents*, ils n'étaient pas dignes de s'y asseoir. Malheureusement, depuis

[redacted]

quelques années, on voit des élèves dont le caractère est incompatible avec l'esprit général et sacré de l'Ecole : la franchise et la générosité. Ils professent, eux, un certain égoïsme, et, j'ai honte de le dire, un système d'hypocrisie qui aurait suffi aux anciens chefs de l'Ecole pour les renvoyer d'une enceinte où tant de bons Français ont été élevés, où ils ont peut-être puisé leur esprit si national.

Enfin nous étions à table au nombre de vingt-trois ou vingt-quatre, et on voyait sur les deux lignes, alternativement, un ancien et un conscrit. Pendant la première demi-heure on causa assez tranquillement et on chercha un peu à échanger quelques mots avec tous ses camarades. Bientôt la conversation s'anime, et un ancien, le plus aimé peut-être, si l'on fait une distinction, se lève et boit aux conscrits; alors chaque ancien verse à boire à son conscrit et trinque avec lui et tous les autres.

Après ce premier toast, on demande un couplet à un conscrit; celui qui était en face de moi chante, et on lui verse à boire; on en demandait un autre à mon voisin qui s'excusait; franchement, et sans prétention, je chante ce morceau où entrent les *pan! pan!* des bouchons et les *glou-glou* de la bouteille; on boit à la santé du conscrit qui a chanté sans se faire

[redacted]

prier, à condition qu'il y reviendra. Je chantai alors la *République* de Béranger; tous firent chorus au refrain, et, à la fin du dernier couplet, je me levai pour rendre aux anciens le toast qu'ils avaient porté aux conscrits. Il fallait voir sauter les bouchons du champagne !

Cependant on fait silence, et l'ancien, qui s'était d'abord levé, chante avec âme un couplet que tout le corps des sergents écoute avec enthousiasme. Je ne me rappelle pas les vers, en voici le sens :

« Aujourd'hui réunis à la table de l'amitié, dans quelque temps, le sort nous jettera dans des pays différents, et la fortune nous placera les uns en bas, les autres en haut ; mais l'amitié nous unira toujours, et toujours le plus heureux versera à boire à son ancien camarade. »

Après le couplet, on but aux élèves de la vieille Ecole. Il fallait se trouver à l'étude à cinq heures, il en était quatre et demie, nous nous levâmes, après nous être tous tendu la main. C'était un spectacle émouvant.

Parle de ce repas à M. Cailloux; il est de la vieille Ecole, et il ne verra pas sans plaisir que la fraternité de son temps existe encore parmi le plus grand nombre. Rappelle-moi à son souvenir

[redacted]

et dis-lui qu'à un certain toast, dont je t'ai parlé, j'ai bu de bon cœur un verre de champagne à sa santé et à celle de M. Viard. Tu présenteras mes respects à toute sa famille, et tu n'oublieras pas de dire à Mme Cailloux que je l'ai nommée.

Tu as reçu sans doute un paquet de lettres par le retour de M. Lacrouts. J'écrivais à M. Cailloux et à M. Murailhe. Je ne puis encore écrire à M. Barbie; je veux lui parler de l'esprit de l'Ecole, et je veux être sûr de mon affaire. Combien son billet m'a fait plaisir ! Ses bons conseils me sont d'un grand secours, et je les apprécie tous les jours davantage.

Tu peux compter sur mon économie, chère maman; rien au-delà du nécessaire, mais je parais quand il le faut. Ce dîner de sergent et le punch d'usage sacré vont m'enlever de l'argent; je ne dois pas le regretter plus que ce qu'il m'a fallu donner pour mes galons ; il est d'usage aussi qu'on les arrose dans les mains du tambour qui vous les apporte ; je me rattraperai sur d'autres dépenses auxquelles on peut se soustraire.

J'ai vu deux fois, la semaine dernière, M. Baritot; il se porte à merveille, et son caractère béarnais me plaît tous les jours davantage ; il me reçoit toujours avec beaucoup de bonté. M. Legros paraît m'être

aussi bien attaché ; il est franc et très-bon. Dis à M. Baritot de Pau combien je le remercie de m'avoir procuré de pareilles connaissances. Fais tous tes efforts pour avoir *Lou Rèbe de l'abé Puyoo;* j'ai dit à son frère que je tâcherai de me le procurer. Mille amitiés à la famille Lacoste ; je ne nomme plus personne, mais rappelle-moi au souvenir de tant d'amis : M. et Mme Cazenave, Baptiston, Henri Lacadé, je ne les oublie pas ; je perds la tête quand un nom m'échappe ; que ces personnes ne m'accusent pas d'indifférence. Je pense à Osmin, il donnera de mes nouvelles à Harispe ; le temps me manque pour leur écrire. Je n'ai pu revoir Chaumont. J'ai couru comme un rat empoisonné chez M. Dinet, et je ne l'ai jamais trouvé ; la neige m'a empêché de revenir au fond des Champs-Elysées, c'est trois lieues à faire pour aller et revenir.

Embrasse Lacoste et Sophie pour moi ; qu'il me tarde de vous revoir, et cependant à peine deux mois que je vous ai quittés ! Soignez bien le petit neveu, il entrera un jour dans mon claque. Adieu, tu sais combien je t'aime !

Si la bourse n'arrive pas, souviens-toi que le 1er février le quartier doit être payé.

BOSQUET.

Ecole polytechnique, le 20 janvier 1830.

Je me suis lancé, dimanche dernier, dans le quartier Beaujon, et j'ai vu M. Cottin. Le dimanche précédent, j'avais encore fait le voyage, et, comme les autres fois, à travers la neige qui couvre toute la longueur des Champs-Elysées, la pointe de mon casque braquée contre un vent glacé qui essayait de me décoiffer, et les mains cachées de leur mieux dans les manches de ma capote. Après une heure et plus de marche, j'étais rentré tout crotté dans le casernement et presque dégoûté de ces promenades.

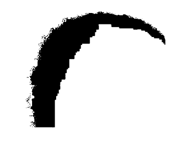
Je reçus le lundi une lettre de M. Cottin. Il me disait qu'il était désolé de ne s'être pas trouvé chez lui; que, si j'étais libre le matin, à ma prochaine sortie, il m'engageait instamment à aller déjeuner avec lui; de lui écrire par la petite poste mon heure, afin que je ne fisse pas une nouvelle course inutile ; que nous ne devions pas user de ces longs procédés qui retiennent chacun de son côté jusqu'à plus ample connaissance; je n'étais pas un étranger pour lui, dès que j'étais si *vivement*, si *chaleureusement* recommandé par M. Cailloux, son plus grand ami.

A cette lettre franche et si encourageante, je répondis qu'il m'était impossible de me rendre le mercredi suivant : j'avais du travail pour toute la soirée.

Je me rendis, le dimanche, à deux heures de l'après-midi. M. Cottin me reçut avec cette franchise qui caractérise un bon cœur ; il m'avait attendu pour le déjeuner, comptant que je serais venu plus tôt. Nous parlâmes de M. Cailloux, qui a dans M. Cottin un bien grand ami ; de Mme Cailloux, de la mère, du père, de la tante, des enfants, et de tous, plus d'une fois. Je racontai toutes les bontés que M. Cailloux avait eues pour moi, tout l'intérêt qu'il m'avait porté ; M. Cottin n'en fut pas étonné, il connaît bien le cœur et le caractère de celui qu'il aime tant.

Il est très-possible qu'il aille à Pau dans la belle saison. En parlant du Béarn, il me dit qu'il y passerait avant longtemps. — « Vous irez visiter les Pyrénées, » lui dis-je. — « Non, j'irai voir Cailloux, répondit-il ; je connais les Pyrénées, je ne ferai le voyage que pour le voir. »

Tu comprends assez que sa bourse est en état. Il a une maison ou hôtel magnifique, un jardin tout autour, des appartements très-riches. Il m'a dit qu'il désirait fortement m'être utile, faire quelque chose pour moi ; il m'a offert sa bourse, si j'avais besoin d'argent. C'est un homme très-franc, sa physionomie annonce ce qu'il sent ; une très-belle taille, et plutôt gras que maigre ; quoi qu'en dise M. Cailloux, on



ne lui donnerait pas plus de trente ans. Il a fait un voyage en Angleterre; il a vu le passage sous la Tamise, et m'a chargé de faire parvenir à M. Cailloux une petite brochure sur ce passage, avec un paquet qui doit être remis à M. Baritot ou à M. Legros. A ma prochaine sortie, j'irai porter cette lettre et prier ce dernier de te faire passer le tout par une occasion. (Le paquet se compose de bas d'Angleterre).

Au retour du quartier Beaujon, je me rendis chez le général ; il m'avait invité à dîner avec trois autres élèves de ma division. J'avais reçu un billet très-flatteur : M. et Mme la vicomtesse me priaient de leur faire l'honneur, &. Mais, c'est la même formule pour tous les autres, et on en prend tout juste ce qu'il faut ; c'est de règle, chaque sergent est invité chez le général, sous-gouverneur, quelques jours après sa nomination. Ce sont des soirées assez insipides d'ailleurs ; la vicomtesse est malade, on lui permet de manger deux ou trois pruneaux dans ses jours de grand appétit ; elle avait précisément la fringale, et à sa ration elle joignit une demi-douzaine de piments pour adoucir le feu qui la consume. Le général la conduira vraisemblablement aux Eaux-Bonnes dans quelques mois. Il eut la bonté de me dire qu'il pas-

serait à Pau et prendrait mes commissions. Je te préviendrai, s'il fait le voyage.

Je crois t'avoir écrit que j'avais été à l'Opéra-Comique, où j'avais vu jouer *Joconde*. C'est là que tout est enchanteur ! Un acteur surtout est admirable, Cholet. Si j'avais de la fortune, ce serait mon théâtre privilégié. Il y a quelques jours, on jouait *Macbeth* à l'Odéon. Ligier et Mlle Georges remplissaient les premiers rôles ; j'y courus. Mlle Georges, quoique un peu épaisse, est encore belle femme et jolie femme. Sa physionomie est mobile, et quand, dans cette pièce, elle est seule, avec son ambition, dans l'ombre du palais, et se désespère parce que Macbeth n'a pas comme elle la soif de régner, on oublie qu'elle est sur la scène, on croit voir et entendre Frédégonde elle-même : ses yeux ont une expression qu'il est difficile de concevoir. Avant *Macbeth*, on joua le *Dépit amoureux*, de Molière ; Stoklet, un des bons acteurs, s'acquitta à merveille du rôle de Gros-René. Cependant Ligier et Mlle Georges soutiennent à peu près seuls le théâtre ; lorsqu'ils ne sont pas sur la scène, je songe toujours à ma prise de tabac, j'oublie ma tabatière lorsque je les vois.

Tu n'as pas sans doute reçu de nouvelles pour la bourse que nous avions demandée, et probablement

il n'en sera pas question. Déjà plusieurs élèves ont obtenu celles qu'ils désiraient. Un certain X., le fils du comte ou le neveu, en a une ; ainsi tu sens que si ma pétition a été présentée, elle était sous celle du comte de X. Des gens aussi opulents osent arracher à des jeunes gens sans fortune les ressources qui leur étaient destinées, et des hommes, avec tout autant de cœur, veulent bien les protéger, lorsque le devoir et la conscience le leur défendent.

Je suis sans fortune, et ces deux années vont encore augmenter les sacrifices que tu as faits pour moi, chère maman ! Mais enfin nous ne devrons rien à ceux qui avaient promis de nous servir, et peut-être un jour nous pourrons mépriser leur perfide protection. Je ne parle pas ici de M. Dinet, je crois qu'il aura parlé pour moi, et qu'il aura tenu sa promesse. Si tous ceux qui ont eu des bourses, y avaient des droits, je me résignerais ; mais à la vue des injustices de ce genre, quand avec de la richesse on avance la main pour priver des jeunes gens d'une ressource nécessaire, mon sang s'aigrit, et je ne puis concevoir tant de bassesse et si peu d'honneur.

Je voudrais bien écrire à Osmin et à Harispe ; fais leur comprendre que, pour noircir ces pages que je t'envoie, je suis resté aujourd'hui, mercredi, dans

la salle, pendant les heures de sortie libre. Quand le papier me manquera, j'ai une longue leçon de physique à *piocher* et à rédiger ; ce n'est pas encore le seul travail qui me presse ; à Pau, j'en aurais eu au moins pour deux semaines, et samedi tout doit être achevé. Dis à Osmin que je songe souvent à lui, il parlera de moi à Harispe, dans ses lettres ; il lui dira que je ne suis pas le seul qui l'attende à Paris. Ils savent tous les deux combien je les aime, et dans ce moment quelques lignes séparées n'ajouteraient rien à leur conviction. Je leur écrirai pourtant avant longtemps. Fais passer de mes nouvelles à Henri, je pense que les cahiers qu'il désirait lui ont été remis. Je n'oublie pas Léonard Murailhe.

M. Lacrouts devait te remettre un paquet de lettres ; je t'ai écrit depuis par la poste, et cependant je ne reçois pas de vos nouvelles. Je n'aurais pas cru que je dusse être le premier à faire des reproches. Vous êtes trois contre un, et c'est moi qui parle le plus. Le petit neveu vous occupe beaucoup sans doute ; mais écrivez-moi ; je suis obligé de relire toujours les mêmes lettres. Mes souvenirs à la famille Lacoste.

Dis à M. Cailloux qu'il m'a trop grossi aux yeux de M. Cottin ; il est impossible qu'il reconnaisse celui que sa lettre voulait désigner. Mes amitiés respectueuses à MM. Batbie et Murailhe.

[redacted]

Embrasse Lacoste et Sophie pour moi ; Lacoste se chargera d'une petite chiquenaude d'amitié pour le petit neveu ; il me tarde furieusement de le savoir au monde, et les détails !....

Adieu, chère maman, tu sais comment je t'aime ; une seule chose m'inquiète, c'est de ne pas toucher au temps où je pourrai moi seul te rendre heureuse.

BOSQUET, *sergent*.

M. Baritot est entièrement rétabli. Dans la belle saison il reverra le Béarn. Nous parlons toujours du Béarn, et *soubent que parlam bearnes*.

Paris, le 24 février 1830.

Aujourd'hui, mercredi après les jours gras, je ne sors pas, et je vais bien jouir de ma soirée, puisque je vais causer avec toi, ma bonne maman ; je suis déjà avec vous à Pau. Je viens de recevoir ta lettre et celle d'Osmin.

Nous sortions de nos laboratoires, revêtus de grands tabliers verts jadis, en crachant et mouchant comme des enragés pour nous délivrer d'une odeur de chlore et de soufre que nous avions été forcés de respirer dans notre manipulation, lorsque le garde-

consigne m'a remis ton petit paquet ; je n'ai plus craché, éternué, ni mouché ; je voudrais, je t'assure, en recevoir ainsi tous les mercredis. Je suis si heureux, quand je lis tes lettres ! Je souffre cependant à cause de la bourse !

Adieu donc notre espoir ! Je savais depuis longtemps qu'un grand nombre d'élèves avaient reçu la réponse qu'ils demandaient ; je te l'avais écrit ; mais je n'avais peut-être pas alors perdu toute espérance. Enfin, me voilà abandonné à mes faibles ressources. Tu peux avoir en moi toute confiance, chère maman ; sois persuadée que je serai à l'Ecole un de ceux qui dépenseront le moins. Depuis le commencement de janvier, je n'ai pas fait de repas hors de l'Ecole, ce n'est pas d'ailleurs une privation pour moi. Curieux naturellement, et comme les nouveaux débarqués, j'ai voulu voir les grands acteurs, j'ai été une ou deux fois dans les meilleurs théâtres ; ils ne me tentent plus guère, et je leur dis à peu près adieu. Je vais réunir toutes mes forces pour enlever à l'injustice peut-être la place que je désire ; je n'aurai plus rien à souhaiter en songeant que je travaille à ton bonheur. Cette idée m'encourage tous les jours.

M. Legros, en m'envoyant ta lettre, m'a fait savoir que M. Cottin n'avait pas remis sa commission ; si



je ne peux aller le voir, je lui écrirai dans la semaine. Je comptais sur le départ du paquet, il devait renfermer une lettre pour toi ; voilà pourquoi, depuis la fin de janvier, tu n'as pas de nouvelles de Paris.

Je ne voulais pas te parler de la petite frayeur qu'une espèce d'empoisonnement a occasionnée ici ; c'était si peu de chose, qu'il ne valait pas la peine de t'alarmer ; sans doute quelque marmite n'avait pas été bien étamée ; et cependant on apporte dans la préparation des aliments tous les soins d'un petit ménage. Le fait est qu'à l'analyse des mets pris dans la fameuse soirée, faite dans deux états bien différents, on n'a pu reconnaître la présence d'aucun oxide métallique, d'aucun poison, absolument rien. Tu peux laisser bien loin des craintes inutiles ; je suis ici à l'abri d'un empoisonnement, tout comme si je vivais près de toi ; je n'ai pas été du nombre des empoisonnés.

Je ne sais ce que M. Baritot entend par mon numéro d'ordre dont il t'a parlé. Les conscrits ne sont jamais rangés par ordre de mérite sur une liste définitive, ou du moins elle n'est pas communiquée à la promotion. L'année prochaine seulement, dans le passage de la deuxième division à la première, nous serons classés définitivement jusqu'à notre passage dans les services publics; alors, encore une autre

liste. Tout ce que je sais, c'est que sur les manches de mon uniforme, comme sur celles de treize autres élèves, on a attaché des galons de sergent; voilà tout. Notre grade ne nous donne sur nos camarades d'autres avantages que ceux de braver la consigne jusqu'à neuf heures du soir, le mercredi et le dimanche, d'inscrire sur certaines listes les noms de quelques soldats de notre peloton, ou plutôt de notre salle, car nous manœuvrons fort rarement; enfin de les représenter au cabinet du sous-inspecteur de service, lorsqu'un ordre du jour doit être communiqué. J'oubliais d'ajouter que nous devons veiller à ce que les lumières soient éteintes à dix heures dans les casernements : ce qui veut dire que, lorsque le dernier couché a laissé par mégarde la chandelle allumée, au dernier coup de tambour, le sergent se lève en chemise pour l'éteindre, ce qui ne laisse pas d'être fort intéressant.

On n'a pas encore reconnu le prix de services si importants; le sergent n'est même pas dispensé de payer les tubes et les flacons qu'il casse dans son laboratoire. C'est une infamie, tu en conviendras. Il me semble que tu m'avais demandé dans une de tes lettres les noms des sergents conscrits; je vais te les donner, je pense qu'il est inutile de te recomman-



der de les apprendre par cœur, et d'être à même de les décliner plusieurs fois sans hésiter à Sophie, à Lacoste, etc. Les voici : Fabre, Serry, Widmer, Roguin, Coppinger, de Ménibus, Bravais, Durande, Lalanne, Petiet, Rivet, Cormier, Coffinières ; l'avant-dernier est un bi-conscrit.

J'étais presque honteux en songeant que je n'ai pas écrit à M. Batbie : mais il va recevoir une lettre ; je hâte toutes mes affaires pour avoir mon temps à moi, un jour de la semaine prochaine. Dis-lui bien que je pense toujours à lui, à tous ses bons conseils, que son souvenir seul m'empêcherait de broncher ; je trouve souvent à Paris de ses anciens élèves, qui sont heureux comme moi de pouvoir parler de sa bonté, de tout l'intérêt qu'il nous a témoigné.

J'écrirai aussi à M. Cailloux, je suis fier de son amitié, et j'appelle de tous mes vœux le jour où je pourrai lui prouver que je n'en suis pas indigne. Que je serais heureux de faire plus tard quelque chose pour Eugène !

Demande mille fois mon pardon à Mlle Molier ; son nom ne se trouve dans aucune de mes lettres, mais j'ai souvent parlé en général des personnes à qui je dois des respects et de la reconnaissance pour l'amitié qu'elles t'ont vouée. Je suis bien loin de l'avoir oubliée.

[redacted]

Embrasse Lacoste et Sophie pour moi ; combien la lettre de Sophie m'a fait plaisir. Embrasse-les bien tous les deux, ils t'embrasseront pour te dédommager de mon absence, ils me remplaceront. Ton fils respectueux.

BOSQUET.

Paris, le 10 mai 1830.

Dimanche dernier, dans l'après-midi, j'avais couru le boulevard des Italiens avec Gudin, pour visiter les meilleurs portefeuilles de gravures. En revenant à ma caserne, je rencontrai deux Béarnais, Labat et Darré, qui me parlèrent de vous tous : toi, Lacoste, Sophie et Anna. Ils vous avaient vus depuis peu de temps, et moi, en causant avec eux, je croyais vous voir aussi.

Je ne sais si ma lettre sera longue ; je n'ai pas eu un moment depuis que M. Baritot m'a annoncé son départ, et je voudrais répondre à la lettre de M. Cailloux. Quand j'y pense, je suis inquiet ; je voudrais écrire souvent, et le temps me manque. Songe bien que j'ai deux leçons de physique à rédiger, et tu ne m'en voudras pas, si je ne cause pas bien

longtemps avec toi. Ce que je te dirais dans quatre pages, je puis le dire en deux mots : tu sais que tout mon travail, toutes mes espérances de succès, tout est pour ma mère ; que si jamais je suis heureux, ce sera de ton bonheur. Je songe quelquefois à mon métier futur ; je souris à l'idée qu'un jour je pourrai être utile à mon pays ; je suis alors près de toi, je te vois satisfaite, et ma joie augmente. Tu m'as quelquefois conté tes chagrins et tes soucis dans notre enfance ; mes efforts te les feront oublier, je l'espère. Sophie et Lacoste sont plus heureux que moi maintenant, mais plus tard j'aurai mon tour. Embrasse-les pour moi, dis leur combien je les aime. Et leur petite Anna, j'en suis fou ! On m'a parlé de ses beaux yeux.

A ma dernière sortie, je me suis présenté chez M. Cassaigne ; il n'était pas chez lui ; une femme qui avait l'air d'être Béarnaise, se chargea de lui dire que j'avais une lettre pour lui ; j'y reviendrai. J'ai choisi des gravures pour M. Manes ; je vais te les nommer et t'en indiquer le prix. Avant tout, je te dirai que les bonnes lithographies sont peu nombreuses et ne représentent rien d'intéressant, quelques batailles inconnues, &. Les gravures sont un peu plus chères ; mais aujourd'hui M. Manes ne peut pas

orner son salon de mauvais tableaux, il faut qu'il choisisse entre ces sujets :

	Sans cadre,	av. cadre.
Gabrielle, Sully et Henri IV.	25 fr.	40 fr.
Henri IV au souper de Michaud...........	20	35
Henri IV prenant sa leçon de géographie..............	18	33
Le passage du pont d'Arcole..	30	50
Didon écoutant le récit d'Enée.		65
Le Souvenir...............		24
Regrets		24

Le premier représente la scène qui suivit la promesse de mariage déchirée par Sully : Henri IV serre la main de son ministre, et dit à Gabrielle, assise et tremblante, « qu'il aimerait mieux perdre cent Gabrielles qu'un Sully ». Ce tableau est du fameux Fragonard. Il décorerait seul le salon d'un Béarnais.

Le *Souper de Michaud* est admirable par le naturel des physionomies. Le graveur a choisi le moment où Michaud, le ventre rond, l'œil luisant, se lève hardiment pour porter une santé à Henri IV et dévoiler le mystère.

Je recommande ces deux gravures à M. Manes. La troisième ne signifie pas grand chose, elle fait pendant à la seconde.

Le *Pont d'Arcole* est le meilleur morceau que j'aie vu jusqu'ici. C'est une gravure d'un effet admirable. Si M. Manes l'avait sous les yeux, il ne la lâcherait pas, dût-il en donner au delà de 100 francs. On y remarque un jeune tambour, d'une physionomie difficile à peindre ; l'enthousiasme, le courage, y sont tracés avec la plus grande vérité ; il marche sur les pas d'Augereau, et semble vouloir forcer le pont avec ses baguettes.

La reine Didon écoutant le récit d'Enée est une copie d'un des meilleurs tableaux de Girodet, que j'ai admiré des heures durant à la galerie du Luxembourg. Sur un lit, une manière de canapé, Didon est assise mollement; un de ses bras retombe sans force, l'autre soutient doucement sa tête inclinée ; ses yeux amoureux sont fixés sur Enée, on dirait qu'elle s'endort d'amour; Enée, assis au pied du lit, l'épaule couverte d'un manteau de peau de tigre, la tête, d'un casque, raconte ses aventures ; au chevet, la sœur de la reine, nous l'appelions au collége : *Anna soror,* sourit et écoute le héros ; impossible de voir quelque chose de plus charmant ; à côté du lit de Didon, se trouve le petit Ascagne, c'est-à-dire l'Amour qui a emprunté ses traits ; il sourit malicieusement, le bras de la reine est passé sur son épaule, et le petit mé-

[redacted]

chant enlève en jouant la bague nuptiale de Didon ; ce dernier trait est rendu avec une adresse admirable. Dans le lointain, la mer tranquille se confond avec un ciel serein, et sur la côte les murs de Carthage s'élèvent.

Les deux autres gravures sont très-belles aussi : le *Souvenir* et les *Regrets* sont représentés par deux femmes, qui fixent chacune un portrait avec des sentiments différents, mais peints avec énergie.

Je conseillerais à M. Manes de prendre *Henri IV chez Gabrielle, le Souper de Michaud, le Pont d'Arcole* et *Didon*. C'est un peu cher, 190 francs ; les cadres sont de toute beauté, et il les faut ainsi. J'oserais parier cent contre un qu'après avoir reçu ces gravures il ne les donnerait pas pour 400 francs. Adieu, à demain.

11 mai.

J'ai rencontré aujourd'hui M. Cassaigne ; il m'a reçu avec beaucoup de bonté et de franchise. Il m'a parlé de grand-papa Couat, qu'il connaissait beaucoup. La conversation a roulé sur le Béarn et un peu sur l'Ecole. Il est gai avec esprit, et paraît très-franc.

Mes souvenirs respectueux et reconnaissants à M. Murailhe, et sache me dire s'il présentera quelqu'élève à l'Ecole, cette année.

Embrasse Lacoste et Sophie et Anna pour moi. Adieu, tu sais si je t'aime !

BOSQUET.

Paris, le 30 juin 1830.

J'ai reçu le 22 une de tes lettres, mais je n'ai pas vu M. Peyrounat, à qui tu l'avais remise. Dès les premières lignes, tu te plains de ma négligence pour la commission de M. Manes. Sois persuadée, chère maman, que je ne mérite guère de reproches là-dessus : les tableaux seraient à Pau depuis bien longtemps, si Auguste Laslandes m'avait prévenu plus tôt de son départ.

Tu avais peut-être rêvé que je serais à la soirée du duc d'Orléans. Il faut que tu saches que notre costume doit être modifié, pour avoir entrée dans ces salons ; c'est une chose obligée : il faut mettre en évidence des mollets ou, plus rigoureusement, ses jambes, bien entendu qu'on les recouvre de soie ; au dessus une culotte blanche de casimir, et sur le pied une boucle gracieuse. Je n'étais donc pas à la soirée. Tous les sergents-majors ont été invités, quelques-uns s'y sont rendus avec d'autres élèves,

fils de haute maison. Le duc de Chartres, qui a suivi les cours de l'Ecole, les a reçus en camarade; c'est clair.

Dans une quinzaine, l'interrogation générale de chimie sera terminée, et je t'enverrai un paquet de lettres. J'en dois à Osmin, à Léonard, à Harispe; fais-leur savoir que je pense bien souvent à leur amitié. Mes souvenirs d'affection à la famille Lacoste.

Pour le *père* et la *mère* d'Anna, ils savent combien l'*oncle* les aime ; et toi, chère maman, tu le sais aussi ! Dans dix-huit mois, et après !!...

Ton fils respectueux,

BOSQUET.

On donne depuis quelque temps à l'Odéon un drame nouveau qu'on a beaucoup vanté. Nous avions tous le désir de le connaître ; deux élèves ont été députés vers le directeur, qui s'est montré empressé ; on a joué la pièce en premier pour nous, on a commencé à six heures ; c'est ordinairement à sept heures. Nous avons vu Ligier, Lockroi, Georges et Noblet ; cette dernière actrice, dans une scène avec Lockroi, ne m'a pas fait pleurer, mais elle m'a ému plus que jamais je ne l'avais été au théâtre. Elle joue le rôle de Paula dans *Stockolm et Fontainebleau* ; je parle de la dernière scène du premier

acte. Tâche de te procurer cette pièce. Une autre scène fait dresser les cheveux, celle où Ligier attend sa victime pour la poignarder; quelques personnes ont prétendu que Ligier égalait Talma dans cette scène.

Paris, le 15 juillet 1830.

J'ai vu hier M. Viguerie. Nous étions à table, lorsqu'on m'apporta une lettre, où il me prévenait de son arrivée et de son départ pour Pau; il partait le lendemain, disait-il, et m'engageait fortement à l'aller joindre à la Rotonde du Palais-Royal, pour dîner ensemble et avec quelques amis. Hier, c'était mercredi; je t'entends me dire tout haut : « Tu t'y es rendu? » Oui, je m'y suis rendu, mais non sans un certain combat intérieur : ce soir ou demain, au plus tard, je vais subir une interrogation générale sur la mécanique, et je m'étais bien proposé d'y travailler hier.

J'ai d'abord songé à toi, je ne savais pas si j'aurais le temps d'écrire, et que sais-je? Si je n'avais pas vu Viguerie, tu m'aurais peut-être soupçonné malade. Il te dira cependant, comme je te le dis, que la

fièvre ne me tourmente pas plus qu'elle ne le tourmente ; et, à son teint frais, tu pourras juger de ma santé. C'est une chose étonnante : les migraines qui me pourchassaient quelquefois l'année dernière ont disparu presque complètement. Je te ferai remarquer, cependant, que toujours à côté de moi j'ai une tabatière, qui, sans lui faire grande violence, porte bien ses deux onces.

Mais il faut que je te compte notre journée d'hier, d'autant mieux que c'est la chose la plus intéressante de celles que je pourrai te mander. Suppose-moi brossé, équipé, et marchant droit au Palais-Royal. Quand je dis droit au Palais-Royal, je me trompe ; car Viguerie devait s'y rendre seulement à quatre heures, et j'eus le temps d'aller donner, dans la rue Saint-Hyacinthe, une poignée de main à Sales, un ancien camarade. J'arrive donc à la grande cour, et là, un élève m'apprend qu'il a été accosté par deux personnes qui m'attendaient ; j'avance vers la Rotonde, et je m'entends appeler ; c'étaient Viguerie et Noëlon Biraben qui se promenaient avec un voyageur de Rouen et une fort jolie femme ; je croyais être seul attendu, et je m'excusais ; le mari n'était pas encore arrivé.

Quand nous fûmes au complet, nous entrâmes

chez Véfour, l'un des meilleurs restaurateurs du Palais-Royal et de Paris ; le négociant marié, qui paraissait excellent homme, me plaça seul à côté de sa femme, qui, par conséquent, avait le mur pour second chevalier ; Biraben était vis-à-vis. Le diner fut assez gai. Noëlon avait été chargé de rédiger la carte. Je me mis en frais auprès de ma voisine : je la fis causer, elle était charmante ; dans la douceur de sa voix et dans son caractère, je crus reconnaître quelque chose d'Hortense Bonnemason.

Cependant Viguerie, qui s'était placé vis-à-vis de moi, avait souvent la bouteille en main pour me faire boire : il prétendait que je ne buvais pas, que je ne mangeais pas ; et certainement je buvais et je mangeais fort bien.

L'heure du spectacle arriva, et les convives se rendirent à la Porte-Saint-Martin ; Biraben et moi, nous n'y allâmes pas ; pour moi, je n'aurais eu qu'un instant à y rester. J'embrassai Viguerie cordialement, nous nous serrâmes la main, en Béarnais, et nous nous dîmes adieu. Ses deux amis avaient été très-prévenants ; le mari de la petite femme que j'avais eue pour voisine eut la politesse de nous engager à l'aller voir à Rouen, si nous y passions jamais ; on avait parlé à table du cidre du Nord, et il nous offrait le sien.

[redacted]

Avec Biraben, j'allai me promener sous les marronniers des Tuileries ; *et aquiu que parlabem de la Bache-Plante.* Je le vois quelquefois avec Noussitou ; il n'a pas changé de caractère, toujours d'humeur douce, simple, et véritable ami des Béarnais. Je le quittai bientôt ; nous avions un rendez-vous, l'un et l'autre : lui, pour ses affaires, et moi, à l'Ecole pour la retraite. Il m'a chargé de faire prévenir M. Lacoste père qu'il avait cherché un imprimeur pour son ouvrage ; les conditions n'étaient pas assez favorables ; il écrira lorsqu'il aura trouvé mieux.

Je suis forcé de te dire adieu ; je n'écris qu'à toi aujourd'hui.

Lacoste, Sophie, Anna, et toi, chère maman, j'ai rêvé de vous cette nuit ; il était bien onze heures du soir, et je ne dormais pas encore, j'étais à Pau. Adieu, aimez-moi toujours ; j'ai ici des amis, mais je sens un vide plus complet, après que j'ai vu un Béarnais qui doit vous aller trouver.

BOSQUET.

— —

[redacted]

Paris, le 7 août 1830.

Voici la seconde lettre que je commence, et, cette fois, j'aurai le temps de la cacheter. As-tu bien peur de me savoir blessé ? Sois tranquille, je suis *intact*, quant à ma peau, mon pantalon seulement a été percé. Je ne crois pas au miracle ; mais je ne sais comment expliquer pourquoi les balles qui renversaient mes voisins m'ont ainsi respecté.

Pardon, chère maman ! Oh ! ne crois pas que je t'avais oubliée ; je songeais à toi en marchant à la tête de la colonne à l'attaque du Louvre, et il me semblait que, pour une cause aussi belle, tu m'indiquais toi-même mon chemin.

Tout n'est pas encore tranquille à Paris. Des gens qui avaient fui les balles reparaissent après l'orage, et crient.

Le duc de Chartres a lu à quatre élèves, dont je faisais partie, une ordonnance par laquelle on nous donne un congé de trois mois, etc. L'Ecole n'est plus ouverte, et me voilà à Paris.

J'ai déjà réfléchi ; mais les calculs ne sont pas bien balancés : y a-t-il plus d'économie à rester à Paris ou à t'aller embrasser ? Je penche, avec M. Legros, pour ce dernier parti. Ce bon M. Legros voulait bien

faire porter un lit mobile dans sa petite antichambre, etc. ; mais trois mois ! Et puis je le gênerais beaucoup. Je vais encore réfléchir, et si je vois de l'économie pour le voyage, je partirai vendredi ; je pense que tu t'en rapportes à moi.

Je t'écrirais encore, mais il est tard, je suis chez M. Legros à griffonner. Je comptais sur les lettres qu'il avait le temps d'écrire, lui ; pour moi, la chose était impossible.

Adieu, chère maman, ton fils respectueux et bien heureux de s'être battu pour son pays.

BOSQUET.

Lacoste, Sophie, Anna, dans quinze jours peut-être je vous embrasserai !

La pièce suivante, écrite de la main de Bosquet, avait été envoyée par lui à sa mère.

Au peuple de Paris les Ecoles réunies.

Peuple de Paris,

Les malveillants veulent vous conduire à l'anarchie, au désordre. Il en est temps encore ; retenons cette Liberté que vous avez conquise, elle s'enfuirait une

seconde fois de notre belle France ; ne croyez donc pas à ces agitateurs, soi-disant étudiants ; les Ecoles protestent contre leurs perfides insinuations.

Les patriotes qui, dans tous les temps, ont dévoué leur vie et leurs veilles à notre indépendance, sont toujours là, inébranlables dans le sentier de la liberté ; ils veulent comme vous de larges concessions qui agrandissent cette liberté.

Mais, pour les obtenir, la force n'est pas nécessaire ; de l'ordre, et alors on demandera une base plus républicaine pour nos institutions, nous l'obtiendrons ; nous serons alors les plus forts, parce que nous agirons franchement.

Que si ces concessions n'étaient pas accordées, ces patriotes, toujours les mêmes, et les Ecoles qui marchent avec eux, vous appelleraient pour les conquérir. Rappelez-vous que l'étranger admirait notre Révolution, parce que nous avons été généreux et modérés. Qu'il ne dise pas que nous ne sommes point mûrs pour la Liberté, et surtout qu'il ne profite pas des dissensions qu'il allume peut-être.

Ont signé pour leurs camarades :

Cosse, étudiant en médecine ; Brun, étudiant en droit ; Latour, étudiant en pharmacie ; Bosquet, élève de l'Ecole polytechnique.

[redacted]

Au Ministre de l'Instruction publique.

Pau, le 21 septembre 1830.

Monsieur le Ministre,

D'autres, sans doute, vous ennuieront assez de leurs pétitions suppliantes ; pour moi, je ne demande rien ; c'est un service que je voudrais vous rendre.

Quelques lettres particulières annoncent, dans notre petite ville, que le recteur de l'Académie est destitué, et mon cœur, comme celui de toutes les personnes qui connaissent cet homme respectable, a saigné à cette nouvelle.

Je ne sais si sa destitution est arrêtée, j'en doute ; mais enfin de fausses informations peuvent produire une erreur.

Monsieur, c'est au nom de tous les bons citoyens de notre département, et sur mon honneur, que j'atteste ici la conduite toujours pure, toujours généreuse, toujours franche, de cet homme partout aimé et respecté. Bien difficilement il serait remplacé ; vous enlèveriez aux jeunes gens un protecteur, à l'Académie un conseil toujours si sage, et à tous les amis de l'instruction publique leur plus ferme garantie.

Pardonnez à la franchise d'un Béarnais ; j'aime trop

mon pays pour ne pas essayer de lui conserver l'un de ses plus fermes serviteurs.

Trop heureux, si, resté à Paris pendant tout mon congé, je pouvais de vive voix vous conter la vie de ce digne recteur auquel vous accorderiez votre admiration.

Veuillez recevoir, Monsieur le Ministre, les hommages respectueux de votre fidèle serviteur.

Bosquet.

A M. Bosquet, élève de l'Ecole polytechnique, à Pau.

MINISTÈRE de L'INSTRUCTION PUBLIQUE. — *Université de France.*

Paris, le 13 octobre 1830.

Monsieur, en réponse à la lettre que vous m'avez écrite le 21 septembre dernier, j'ai l'honneur de vous informer que M. Jourdan n'a cessé d'exercer les fonctions rectorales de l'Académie de Pau qu'à cause de son grand âge, et d'après la demande qu'il a faite d'une pension de retraite.

Je me plais à reconnaître toute la générosité du motif qui a dicté votre lettre, et j'applaudis à la noblesse des sentiments qui y sont exprimés.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes,

Duc de Broglie.

[redacted]

Bordeaux, le 8 novembre 1830.

J'arrive à l'instant même pour ne voyager vers Paris qu'après-demain samedi ; à peine ai-je trouvé une dernière place dans l'intérieur. J'ai vu Bayonne avec assez de plaisir, mais il m'en coûte cher, et, tout bien compté, si le voyage était à faire, je n'y reviendrais pas. Je ne connais rien d'ennuyeux comme une route qu'on fait pour la troisième fois. Je vois venir une semaine bien agréable : donner un argent dont vous auriez grand besoin, pour qu'on vous cahote cinq jours durant, qu'on vous empêche de manger avec appétit et de dormir.

J'ai bien compté cette fois; et, rendu avec mes effets à l'hôtel des Colonies, j'ai déboursé 80 fr. 05, y compris les 16 francs donnés à Pau ; de Bayonne à Bordeaux, on m'a fait donner 42 fr. 50 pour ma place et le poids de ma malle ; le surcroît n'a pas été oublié, et ne le sera pas d'ici à Paris. J'estime que mon séjour à Bordeaux et le reste du voyage enlèveront encore près de 80 francs; il me restera 340 francs ; déduisant de là 250 francs pour le premier quartier de ma pension, j'aurai 90 francs; moins les 60 francs de la caisse, restent 30 francs; puis, pour mon bonnet de police et quelques répa-

rations dues au tailleur, 20 et quelques francs. Il ne me reste pas un sou, et j'aurai quelques dépenses à faire avant d'entrer à l'Ecole. Il me faudra recourir à M. Legros ; j'aurais mieux fait d'emporter plus d'argent.

Ce résultat m'a effrayé, tout en arrivant dans ma chambre, parce que je ne m'y attendais pas ; et voilà pourquoi je commence ma lettre par des comptes.

Eh bien ! ma bonne maman, as-tu du courage ? Encore dix-huit mois, et je puis revenir t'embrasser, si le sort me favorise ! A peine quatre jours loin de toi, et je mesure cette distance de dix-huit mois : c'est que, vois-tu, les soins d'une mère comme toi font bientôt sentir leur absence. Quels moments agréables j'ai passé près de Forgues, à Bayonne ! Nous nous promenions aux Allées-Marines, et là, je parlais de toi, il parlait de sa mère, car il en a une aussi qu'il aime avec tant de raison et dont il regrette aussi les soins. Je voudrais qu'il fût à Paris : pendant que, Mme Forgues et toi, vous vous entretiendriez de vos deux gros garçons, nous, de notre côté, nous vous verrions de loin et nous causerions aussi de nos deux bonnes mères.

Maintenant que je suis seul, je songe plus à vous

tous, à tant d'amis; et tout cela, il faut l'abandonner! Toutefois, il reste après ces réflexions quelque chose qui adoucit l'ennui de l'absence : là-bas, tu as une mère, une sœur, un beau-frère, des amis, qui pensent à toi, qui s'intéressent à ton existence; il y a tant de consolations dans cette idée, et cependant on ne peut pas s'empêcher de soupirer quelquefois un peu haut et de s'avouer un peu de tristesse !

Pourtant, ayons bon courage : j'ai quelqu'idée qu'avant longtemps nous serons réunis et heureux. Et pourquoi serait-ce un rêve? Le temps doit être venu, notre avenir n'est plus comme autrefois, tu le sais, chargé d'orages; il me semble que nous serons heureux. Cette idée me donne toujours de la force.

Adieu, chère maman; embrasse Lacoste et Sophie pour moi; je te charge, à regret, de mille baisers pour mon Anna : ce soir, je ne pourrai, sur la pointe des pieds, aller à son berceau respirer son haleine si faible, si douce, et lui donner sur ses beaux yeux la petite caresse de l'oncle.

Adieu, compte bien sur l'affection religieuse de ton bon fils.

BOSQUET.

[redacted]

rations dues au tailleur, 20 et quelques francs. Il ne me reste pas un sou, et j'aurai quelques dépenses à faire avant d'entrer à l'Ecole. Il me faudra recourir à M. Legros ; j'aurais mieux fait d'emporter plus d'argent.

Ce résultat m'a effrayé, tout en arrivant dans ma chambre, parce que je ne m'y attendais pas ; et voilà pourquoi je commence ma lettre par des comptes.

Eh bien ! ma bonne maman, as-tu du courage ? Encore dix-huit mois, et je puis revenir t'embrasser, si le sort me favorise ! A peine quatre jours loin de toi, et je mesure cette distance de dix-huit mois : c'est que, vois-tu, les soins d'une mère comme toi font bientôt sentir leur absence. Quels moments agréables j'ai passé près de Forgues, à Bayonne ! Nous nous promenions aux Allées-Marines, et là, je parlais de toi, il parlait de sa mère, car il en a une aussi qu'il aime avec tant de raison et dont il regrette aussi les soins. Je voudrais qu'il fût à Paris : pendant que, Mme Forgues et toi, vous vous entretiendriez de vos deux gros garçons, nous, de notre côté, nous vous verrions de loin et nous causerions aussi de nos deux bonnes mères.

Maintenant que je suis seul, je songe plus à vous

[redacted]

tous, à tant d'amis; et tout cela, il faut l'abandonner! Toutefois, il reste après ces réflexions quelque chose qui adoucit l'ennui de l'absence : là-bas, tu as une mère, une sœur, un beau-frère, des amis, qui pensent à toi, qui s'intéressent à ton existence; il y a tant de consolations dans cette idée, et cependant on ne peut pas s'empêcher de soupirer quelquefois un peu haut et de s'avouer un peu de tristesse !

Pourtant, ayons bon courage : j'ai quelqu'idée qu'avant longtemps nous serons réunis et heureux. Et pourquoi serait-ce un rêve? Le temps doit être venu, notre avenir n'est plus comme autrefois, tu le sais, chargé d'orages; il me semble que nous serons heureux. Cette idée me donne toujours de la force.

Adieu, chère maman; embrasse Lacoste et Sophie pour moi; je te charge, à regret, de mille baisers pour mon Anna : ce soir, je ne pourrai, sur la pointe des pieds, aller à son berceau respirer son haleine si faible, si douce, et lui donner sur ses beaux yeux la petite caresse de l'oncle.

Adieu, compte bien sur l'affection religieuse de ton bon fils.

BOSQUET.

[redacted]

Paris, le 18 novembre 1830.

Il est d'habitude, après avoir tiré ses bottes de voyage, de mettre la main à la plume. Je suis à Paris depuis trois jours, et cependant je n'ai pas bravé les règles en n'écrivant qu'aujourd'hui : je puis dire que je n'ai pas quitté mes bottes de voyage ; toujours en course.

Hier, j'ai vu entr'autres M. Cottin et M. Cassaigne. Le matin, je remis à M. et Mme Landry la lettre de Mme Cailloux ; j'ai trouvé là de vrais et anciens amis de sa famille ; et j'appris que M. Cottin n'était pas à Alger. M. Cailloux l'aura su avant moi, car son ami lui avait écrit d'Angoulême quelques jours avant mon arrivée. J'ai été reçu au quartier Beaujon avec la même franchise, avec la même amitié ; on m'a engagé à y venir plus souvent. La dame que j'y avais rencontrée et dont je ne connais pas le nom, m'a engagé elle-même avec beaucoup d'affection, et moi, franchement, je leur ai promis d'y aller demander à dîner ou à déjeuner le plus souvent que je le pourrai. On a beaucoup parlé de M. Cailloux.

M. Cassaigne m'a accueilli avec cette bonté qui le caractérise, comme une vieille connaissance, comme un ami ; je dînerai dimanche avec lui. Nous avons

[redacted]

parlé de tous les Béarnais en détail, de M. de Laussat surtout, qu'il ne croyait pas malade.

J'ai tout vu, excepté M. Gay-Lussac et M. d'Angosse; ce n'est pas chose très-facile, mais demain ou après-demain, nous les verrons.

Nous nous sommes rassemblés aujourd'hui, pour ne rien faire : tous n'étaient pas rendus; les règlements ne sont pas encore connus, mais bien quelques ordonnances, dont certains articles retomberont peut-être sur le nez du jaloux Haxo. Nous verrons dans quelques jours.

Je t'écrirai plus longuement une autre fois; j'ai mille affaires qui m'appellent pour nos discussions.

Adieu, chère maman, je voulais te tranquilliser sur mon voyage, te dire combien je t'aime, combien je songe à toi.

Adieu, ton bon fils.

BOSQUET.

Ecole polytechnique, le 24 novembre 1830.

Ma chère maman, un seul mot : as-tu des nouvelles de la bourse? Si tu n'en as pas, je t'apprendrai que la pétition ne doit être adressée ni au ministère

de la Guerre, ni à celui de l'Intérieur, mais au conseil de l'Ecole. Toutes les demandes y sont examinées, et les plus justes sont ensuite mises sous les yeux du ministre. Ainsi, hâte-toi ; dans le cas où la pétition déjà envoyée ne serait pas, avec les autres, remise au conseil, envoie m'en une copie, je la présenterai. Elle sera adressée au commandant de l'Ecole.

On nous dit en révolution, dans la ville, mais nous sommes tranquilles ici ; seulement nous nous occupons de réclamer contre l'ordonnance. Je viens d'être nommé caissier et j'ai plus d'une affaire : aussi n'écrirai-je pas longuement.

Hier, j'ai payé ma pension, et, avec mes premières dépenses à Paris, la somme qui reste approche de zéro; et nous aurons plusieurs collectes, cette année, à faire en commun. Encore une année, chère maman ; c'est moi qui en souffrirai le plus, car je ne puis être content, quand je songe que je produis une gêne à ma mère.

Adieu, je donnerai des détails intéressants dans quelques jours. Ton bon fils,

BOSQUET.

———

École polytechnique, le 15 décembre 1830.

Je te dois une longue épître, la voici ; et, en satisfaisant à tes désirs, je me donne à moi-même une agréable soirée : car, en écrivant, je te vois, chère maman, je te parle, je vois Lacoste, Sophie et ma petite Anna, qui ne peut encore me comprendre, mais qui me sourit, comme lorsque je confiais mon toupet à sa jolie petite main. Si tu n'as pas reçu de mes lettres, crois bien que j'ai été complètement occupé, non plus comme autrefois, mais comme, après la Révolution, un élève de l'Ecole que ses camarades chargent de plus d'une mission. Tu vas tout savoir.

Réunis à l'Ecole, sans chef, sans règlement, sans discipline aucune, il a fallu nous diriger nous-mêmes. Mais, le jour même de l'ouverture des cours, parut l'ordonnance que l'orgueilleux Haxo a rédigée, à lui seul, ou à peu près. On nous attaquait : on en voulait à la vieille réputation de notre corps, on en voulait à la nouvelle gloire que d'heureuses occasions lui avaient acquise, on voulait saper cette colonne de granit que Monge fonda d'une main si sûre. Eh bien, non ! S'ils l'ont osé, ils n'achèveront pas.

Nous prîmes aussitôt nos mesures pour arrêter les coups des envieux. Déjà, pour quelques délibérations

[redacted]

communes, on avait institué parmi nous une sorte de Chambre des députés ; chaque peloton envoyait son homme de confiance pour discuter les intérêts de tous, et j'étais député.

Mais, pour une réponse à l'ordonnance, il fallait que tous, et immédiatement, eussent part à la délibération. Ainsi, on nomma un président et quatre commissaires ; puis, nous tous, anciens, nous nous réunîmes dans un amphithéâtre. Mes camarades, d'une voix unanime, me proclamèrent président ; je suis fier de cette marque de leur confiance.

Nous discutâmes ensemble toutes les raisons qui devaient former le corps de notre réplique. La protestation fut rédigée définitivement, et cinq élèves, dont je faisais partie, se rendirent le lendemain au Palais-Royal pour présenter leur plainte au roi, qui, quelles que fussent ses intentions, ne reçut pas la députation d'un corps non délibérant d'après lui, mais accepta la protestation avec empressement, avec promesse de l'examiner attentivement et d'y faire droit. Un officier de service, général ou je ne sais quoi, nous servait d'interprète à tous. Il nous dit que le roi nous mandait en même temps qu'il nous recevrait avec grand plaisir, comme individus, mais qu'il ne lui était pas permis de recevoir une députation.

[redacted]

Enfin, on lui remit notre affaire, et depuis rien n'a encore transpiré de la réponse. Ils s'expliqueront cependant.

En vérité, les soupçons naissent naturellement, quand on songe que les intérêts de l'Ecole ont été entièrement abandonnés entre les mains d'une commission, éclairée sans doute, mais muselée par le superbe Haxo. Et il a fallu trois grands mois pour accoucher, de quoi ? d'une ordonnance, où, avec un ton mielleux, mal déguisé, ils dépouillent l'Ecole et veulent la détruire peu à peu.

On ne sait que penser, quand on voit qu'après trois mois l'Ecole était la même caserne abandonnée à la fin de juillet. Le jésuite Binet y espionnait encore, et, comme ces chats à la griffe tenace, il était encore accroché aux murailles avec son abbé patelin et son train de commères. La veille de l'ouverture des cours, à force de chanter la *Marseillaise*, un petit nombre d'élèves l'épouvantèrent pourtant, et il partit.

Nous sommes à la mi-décembre, et pas un règlement n'a paru ; depuis quelques jours seulement, le général Bertrand et le colonel Legriel s'occupent de ces règlements ; ils ont été nommés, l'un commandant, l'autre sous-commandant de l'Ecole.

Le général Bertrand est un bien brave homme ; en

le voyant, en lui parlant, on comprend qu'il était capable de cet attachement si pur, si sublime, pour le prisonnier de Sainte-Hélène. Son physique n'a rien que d'agréable. Il est petit, comme moi, ou plus, mais sa taille est encore assez élancée ; son front n'est couvert que de deux traînées de cheveux gris, bouclés et clair semés ; sa figure aimable sourit avec bonté et franchise ; sa voix est douce, affectueuse ; on s'aperçoit facilement qu'il a longtemps pleuré un ami et qu'il a encore de pénibles souvenirs.

Je lui ai parlé quelques instants, lorsque je lui ai remis la pétition, qui restait dans un carton du ministère et que j'ai découverte ; quant aux pièces justificatives, je doute que je puisse les retrouver. Avant vingt jours, je saurai s'il faut renoncer à nos espérances ; cependant je ne suis pas sans confiance, quoique dans le conseil siègent des hommes que je n'aime pas.

Lundi dernier, le général Lafayette s'est rendu à l'Ecole avec ses deux aides-de-camp ; nous l'avons reçu à l'amphithéâtre de chimie. Là, après avoir abandonné la canne dont il ne peut plus se passer, et nous avoir salués avec cette amitié qu'il nous témoigne toujours : « J'aurais désiré, a-t-il dit, venir rendre aux « élèves de l'Ecole, à leur rentrée, la visite d'un ami

[redacted]

« et d'un camarade de la grande semaine ; mes « infirmités m'ont retenu jusqu'à ce jour. Aujour-« d'hui je viens près de vous comme ambassadeur, « et comme ambassadeur lointain. Vous savez que, « par delà les mers, sur une rive où la Liberté a « aussi ses couleurs, existe une Ecole polytechnique « fondée sur le modèle de l'Ecole française. Ses élè-« ves n'ont pas appris, sans une émotion de famille, « vos heureux efforts pour l'indépendance de notre « pays, et ils ont bien voulu me charger de vous « présenter leurs fraternelles félicitations. »

Après cette allocution, il nous a lu, en anglais et en français, l'original et la copie de la lettre qu'envoyaient les élèves d'Amérique aux élèves du 29 Juillet. Nous allons répondre ; je t'enverrai plus tard notre réponse, et aussi la copie de la lettre des Etats-Unis.

Vous avez appris sans doute la mort de Benjamin Constant et la relation de son convoi. Six cent mille âmes se pressaient sur les boulevards pour suivre ses cendres ou pour jouir d'un si beau spectacle. Les trois Ecoles, avec trois drapeaux portant ces mots : *A Benjamin-Constant, les élèves de l'Ecole* (ou *de droit* ou *de médecine* ou *polytechnique)*, marchaient de front sur trois lignes parallèles, l'Ecole polytechnique au milieu.

Le corps traîné par des députés, des élèves des trois Ecoles, des ouvriers, des Alsaciens, &, qui se relevaient par intervalles, avançait lentement, et à quelques pas devant nous. J'arrive à la montée du cimetière du Père-La-Chaise ; quel spectacle imposant !

Représente-toi une montée semblable à celle de notre Place Royale, la route plus large, moins rapide, dix fois plus longue et bordée de tombeaux. Depuis longtemps le soleil est couché ; un brouillard épais rend la nuit plus sombre ; trois cent mille hommes avancent à pas lents et dans un silence profond. Ecoute le bruit sourd et lugubre du corbillard traîné avec peine sur un terrain glissant, gluant; et, sur les replis de la côte, fixe avec attention ces visages pensifs que vient frapper, à travers le brouillard, la lueur rougeâtre des torches, qui laissent après elles une traînée de fumée ; à droite et à gauche, des haies de gardes nationaux immobiles, et dont le costume et les bonnets à poil reportent vos souvenirs vers un convoi lointain, sublime de pauvreté, mais où les Trois Couleurs brillaient aussi, pour ne reparaître qu'après quelques années d'opprobre.

On s'arrête. Vois-tu dans le brouillard s'élever ces colonnes blanchâtres; c'est là que repose Foy ; et, plus loin, une simple pierre couchée, sans apprêt et sans nom; elle couvre les cendres de Manuel ! C'est là



[redacted]

qu'on va déposer les restes de Benjamin Constant ! Et à ces trois grandes ombres on va dire adieu, jusqu'aux jours de Juillet où les trois urnes funèbres seront confiées au Panthéon.

Que d'idées mélancoliques, et fortes cependant, cette scène a développées dans mon cerveau! La foule trop grande m'a empêché d'entendre les discours prononcés sur la tombe, et je me suis retiré au bruit des fusillades de la garde nationale. Les trois drapeaux ont été ensuite déposés au Panthéon.

Une voix forte a dit : « Panthéon, adieu ! Nous t'annonçons les cendres de Foy, de Manuel et de Benjamin Constant ! »

Ce vaste monument, dont la famille déchue avait fait une église, est enfin rendu à la gloire des grands hommes de la nation. La première et la seule statue qu'on y ait placée, et provisoirement, est celle de Ney.

Je pénétrai sous la voûte, il y a quelques jours, à l'entrée de la nuit. On pouvait à peine distinguer les colonnes immenses qui la soutiennent ; j'y étais seul, involontairement ma main se porta à mon chapeau, et j'avançai lentement, la tête nue, vers la statue de Ney. J'étais justement passé dans le Luxembourg pour m'en retourner à l'Ecole, et l'idée du procès des ministres avait naturellement reporté mes réflexions

sur l'assassinat du *brave des braves*. Je restai longtemps à réfléchir au pied de la statue, et je goûtai quelque satisfaction à songer qu'enfin la mémoire de ce grand homme serait honorée, et ses juges flétris.

J'écrirais jusqu'à demain, si j'en avais le temps ; mais il est six heures à peu près, et pour te faire parvenir ma lettre sans frais, je vais trouver Noussitou à son restaurant.

Tu pourras ne confier qu'à M. Cailloux la première partie de ma lettre : tu sens mes raisons.

Embrasse pour moi mes petites femmes ; dis-leur que j'ai plus d'une fois pensé à elles, que dis-je ? j'y songe continuellement, car je dois prendre le langage conjugal. Aussitôt mes emplettes faites, je vole à Pau, il faut qu'elles se chargent de notre appartement ; j'ai déjà choisi des poupées charmantes.

Sophie, Lacoste, Anna, *adichatz* ; et toi, chère maman, adieu.

Crois à l'affection de ton bon fils.

BOSQUET.

[redacted]

Voici les extraits du Moniteur *du 8 janvier 1831 que Bosquet avait copiés pour sa mère, comme il l'annonce dans la lettre qui précède.*

L'Académie américaine de West-Point est une école du même genre que l'Ecole polytechnique. Ce sont les deux seules au monde dont la similitude soit aussi rapprochée. Les jeunes élèves de West-Point, en apprenant les événements de Juillet, envoyèrent au général Lafayette l'adresse suivante présentée par lui à l'Ecole réunie. Il y a deux jours, une députation de l'Ecole polytechnique est venue lui porter la réponse qu'il s'est chargé de transmettre à ses jeunes amis de l'autre hémisphère.

ACADÉMIE MILITAIRE DES ETATS-UNIS.

West-Point, 1er octobre 1830.

Aux Elèves de l'Ecole polytechnique du 29 Juillet.

Nous avons été chargés par notre corps de vous offrir ses vives félicitations sur vos derniers et heureux efforts pour l'indépendance de la France. Depuis longtemps nous vous regardions comme associés à nos études scientifiques ; nous avons toujours joui de la sympathie que devait inspirer la similitude de nos travaux et de nos institutions, et c'est avec délices que nous avons reçu les comptes successifs du courage et du patriotisme dont vous avez fait preuve dans la guerre de Paris. Quoique citoyens de pays différents, le même esprit nous anime tous, et c'est avec plaisir que nous vous nommons nos frères d'armes et nos co-associés pour la défense de cette sainte Liberté

qui garantit l'exercice des droits du genre humain et assure le maintien de l'ordre constitutionnel.

Nous vous prions, Messieurs, chacun de nous comme individu, et ensemble comme corps, d'agréer les assurances de notre haute estime.

Roswel Park; Henry Clay Jr; S. C. Ridgely; James Allen; Llewellyn; Jones.

Aux Elèves de l'Académie militaire des Etats-Unis.

Messieurs,

Au nom de tous nos camarades, nous nous empressons de répondre à vos félicitations.

En travaillant à reconquérir des droits sacrés, nous étions sûrs de faire battre des cœurs généreux dans un autre hémisphère ; les amis de la Liberté ne doivent former qu'une même famille, ceux-là surtout dont les vœux et les travaux doivent avoir pour but les progrès de la société vers la connaissance des véritables besoins et des droits de tous, ceux-là doivent, à travers les frontières des nations, se tendre une main fraternelle.

Plus heureux que nous, vous n'avez pas à combattre des tyrans ; vos pères vous avaient acquis cette liberté pleine et entière après laquelle nous avons toujours soupiré.

Nous sommes heureux d'avoir fait naître l'occasion de resserrer les liens de l'amitié qui devait naturellement nous unir ; croyez qu'il se trouvera, par delà les mers, des cœurs jeunes comme les vôtres, qui palpiteront de joie à chacun de vos succès.

Recevez, Messieurs, l'assurance de notre estime et notre sympathique affection.

Pour les élèves de l'Ecole polytechnique :

J. ROGUIN, A. TABUTEAU, J. BOSQUET, FABRE, SOLIGNAC.

A son beau-frère, M. Lacoste.

Ecole polytechnique, le 21 décembre 1830.

Mon cher Lacoste, dans la lettre que j'ai envoyée à maman, je ne parlais pas d'affaires politiques. Alors, de simples conjectures, des aperçus vagues, couraient à Paris ; aujourd'hui, j'ai tout vu par moi-même, je vais donc t'apprendre ce que je sais, ce n'est rien peut-être.

Déjà, depuis quelques jours, une foule assez bruyante galopait autour du Luxembourg ; des postes ordinaires suffisaient en cas d'attroupement ; on n'en-

tendait que quelques voix des faubourgs et de certains étudiants qui demandaient les têtes des ministres, et, quelquefois, seulement celle de Polignac.

Hier, lundi, dans l'après-midi, les masses se sont grossies considérablement, et grossies en partie de curieux. On a poussé quelques cris ; quelques connaissances des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau se sont présentées à nos portes avec un drapeau ; mais on s'est retiré, sans que nous ayons paru.

A ce moment, ignorant le véritable but de ce tumulte, j'ai pris mon uniforme, une épée, et un pistolet dans ma poche, et avec un de mes camarades du 29, Baduel, j'ai couru vers le Luxembourg. Des haies très-épaisses de gardes nationaux en fermaient l'approche, à quatre ou cinq cents pas de rayon, c'est-à-dire que des bataillons étaient alignés dans la largeur des rues qui avoisinent, sur la place Saint-Michel, dans la rue Racine, la rue de l'Odéon, la rue de Tournon, à toutes les avenues du Jardin, dont les grilles étaient fermées. Nous courûmes dans les environs, et nous n'entendîmes pas de menaces, pas de cris. Les partis qui s'étaient montrés dans le jour avaient fait retraite, en disant : A demain ! Pas un séide, pas un furieux, hier au soir ; et, par conséquent, si de forts partis existent, ils sont sûrs de leur coup. Nous verrons ce soir et les jours suivants.

Après avoir rôdé tout autour de la prison ministérielle, nous nous rendîmes au Louvre. A partir de l'entrée de la rue Mazarine, rien que de très-naturel : des piétons allant tranquillement à leurs affaires, évitant, quand ils le pouvaient, le déluge de boue que chaque roue lançait, (car nous avons eu neige et dégel). Sur les ponts et les quais, le même aspect que dans les jours de paix ; les grilles du Louvre étaient fermées ; une sentinelle du parc d'artillerie me dit que c'était une simple mesure de sûreté, qu'on n'avait connaissance d'aucune attaque projetée.

De là, par la rue du Coq et la rue Saint-Honoré, nous marchons vers le Palais-Royal. Sur la place, plusieurs colonnes de gardes nationaux bivouaquaient, l'arme au bras. Nous avions rencontré dans la rue Saint-Honoré un de ces bataillons qui faisait une patrouille ou allait renforcer la garde du Luxembourg.

La première et la seconde cour, c'est-à-dire celles qui sont séparées par le corps de logis qu'habite Philippe, étaient désertes, et les avenues gardées. Quant à la cour plantée d'arbres et aux galeries, elles étaient, comme tous les jours et sans différence, la promenade d'une foule paisible.

Nous sommes donc revenus à l'Ecole, bien ras-

surés sur les événements de la soirée. J'ai do
à merveille. On avait d'ailleurs établi à nos po
deux postes de dix ou douze élèves pour renvo
les pillards possibles.

Voici maintenant ce que je n'ai pas vu et que
entendu dire. Un grand nombre de jeunes gens
raient fait fabriquer des uniformes pareils aux nôt
pour user de notre influence sur les faubourgs.
seul moyen de les reconnaître est de leur deman
la différentielle de sin. x ou log. x; s'ils y réponde
ce sont d'anciens élèves, sinon, enfoncés ; on
saisit au collet et on les fait coffrer.

Je t'écris vers les dix heures, dans ma salle d'étu
je ne suis pas sorti aujourd'hui ; dans la matinée
n'aurais trouvé que de la boue.

Les journaux rapporteront sans doute les pro
mations si bêtement lancées par les sommités
commandement et de la police. Où en est l'utili
Elles n'apprennent rien, sinon qu'on craint ; e
donnent l'idée de courir aux rassemblements p
satisfaire une curiosité allumée, et le curieux dev
souvent soldat du parti. C'est la plus grande so
qu'ils pussent faire pour un événement semblabl

Des proclamations d'ordre, après les journée
Juillet, bravo! Elles étaient nécessaires et sans inc

[redacted]

vénient, elles pouvaient et devaient produire ces beaux résultats vérifiés ; elles s'adressaient à tous et caressaient les intérêts de tous, devaient être connues de tous.

Mais aujourd'hui ! Elles ne font que du mal ; la preuve, je l'ai donnée, et les rassemblements toujours augmentés la donnent encore.

Avec ces mêmes proclamations courent des bruits semblables à celui-ci : l'arrêt de la cour des Pairs serait déjà rédigé ; pas une goutte de sang ; un seul renfermé. Or, ce n'est pas ainsi que l'entend la majorité de Paris, et la majorité s'indigne, et la majorité est forte, et elle le fera voir peut-être.

On a parlé de République, et ce n'est pas d'aujourd'hui. Plus d'un républicain voit dans cet événement le moyen de créer un sénat, des consuls, un forum où tous seraient représentés.

Un bruit plus sûr, c'est celui qui dit que l'ambassadeur d'Autriche a répandu des sommes considérables pour le mouvement : « Le mouvement, dit-il, me coûtera moins cher que la guerre. »

Un de mes camarades rentre dans ce moment, et dit que rien ne paraît extraordinaire dans la ville, sinon les forces de la garde nationale.

Adieu; j'écrirai dès qu'un événement sérieux offrira quelque chose de raisonnable.

[redacted]

Embrasse Sophie et Anna pour moi. Maman es sans doute au Lion ; tu pourras lui faire passer m lettre.

BOSQUET.

Note autographe au crayon.

Décembre 1830.

Une portion de la Chambre des députés a bie daigné voter des remercîments à l'Ecole polytechni que sur des faits bien infidèlement rapportés. Ce faits nous les démentons, nous élèves de l'Ecole soussignés, et nous ne voulons pas de ces remer cîments.

Notre profession de foi est celle que les balles d Juillet ont inscrite au cœur des tyrans, et qu'ont prc clamée la générosité du peuple et l'ordre magiqu établi après trois jours d'un bouleversement uni versel.

Cet ordre, dont nous avons compris la nécessité, e qui semblait disparaître à cause d'un dernier cri d vengeance que la générosité étouffe difficilemen après tant de modération, nous avons tous cherch à le maintenir, mais par la persuasion, en raison nant, à tout franchement, avec les plus émus de

[redacted]

masses ; et ces mêmes hommes, ramenés à la générosité, ont ensuite partagé notre rôle.

Mais en l'acceptant ils ont entendu, comme nous, que les promesses faites à l'Hôtel-de-Ville ne seraient pas oubliées et que ce trône populaire, avec des institutions républicaines, serait une vérité.

Il faut du temps, sans doute, pour mûrir des projets ; mais cinq mois sont déjà écoulés, depuis que s'est couché le soleil de Juillet. Chaque citoyen espère encore tous les jours qu'il sera représenté dans une Chambre où l'on discute ses intérêts ; il ne l'est pas encore.

Ce droit naturel qu'il a dû conquérir, ce droit d'être *un* dans l'Etat, personne ne le lui eût disputé dans la grande semaine, puisqu'on lui reconnut celui d'élire un souverain.

C'est là ce qu'il réclame d'abord ; cette institution républicaine et naturelle, on la lui a promise, et il s'est encore retiré, comme à la grande soirée, calme et plein de confiance.

Trop heureux d'être, auprès de ce peuple, avec nos camarades des autres Ecoles, les interprètes des hommes de la Liberté, nous avons parlé publiquement dans une proclamation, démentie, dit-on, et cepen-

dant votée à l'unanimité par un grand nombre d'élèves réunis à notre Ecole ; voilà le fait.

Qu'on présente donc de nouveau le projet de remercîments ; que les mêmes députés crient : Non ! et nous dirons : Merci !

Paris, le 26 décembre 1830.

Hier à quatre heures, après l'exercice, j'ai obtenu la permission de sortir jusqu'à cinq heures et demie. J'ai terminé ma lettre et j'ai couru chez Pelletier pour le programme de Lacoste ; de là, à toutes jambes, à l'hôtel des Messageries. La diligence venait de partir, et Lamaignère dedans. J'étais d'un dépit ! Mais enfin je pense que ma lettre arrivera avant lui. C'est aujourd'hui mercredi ; j'écris à trois heures, après le dîner ; vers cinq heures, j'irai trouver Noussitou, qui, je l'espère, fera partir mon paquet.

J'ai écrit quelques notes sur ce qui m'est arrivé dans les derniers événements ; je te les envoie, pourvu que tu me promettes de ne les communiquer absolument qu'à Sophie et à Lacoste et de me les renvoyer quand une occasion se présentera. Je

n'ai à rendre compte de ma conduite qu'à toi, chère maman; pour les autres, je ne veux pas qu'ils s'occupent de moi, et je crois qu'il en est un grand nombre qui ne demandent pas mieux. Tu sens mes raisons : si tu communiquais ces notes, ce serait me donner un caractère d'importance que je suis loin d'avoir.

Je crains qu'il ne nous faille renoncer à la bourse. Dans les articles de l'ordonnance de novembre qu'il a révoqués, le gouvernement a choisi le meilleur, qui laissait au conseil de l'Ecole le droit de disposer des bourses. Ces secours étaient alors entre des mains intègres, et les plus nécessiteux seuls en auraient profité. Aujourd'hui, c'est, comme autrefois, un chef de bureau du ministère qui dispensera, suivant son caprice ou ses intérêts, des bourses trop peu nombreuses.

Le travail devra être terminé aux premiers jours du mois prochain, et je n'ai pu en avoir des nouvelles. Le général n'est pas à l'Ecole aujourd'hui, et il y a plusieurs jours que je ne l'ai vu. Quoi qu'il en soit, il faudra envoyer de l'argent à M. Legros. Je lui ai emprunté seulement 50 francs pour mon séjour à Paris et les dépenses que j'ai eu à faire jusqu'ici : le dîner de promotion, où, conscrit l'année

dernière, j'avais été invité par un ancien, et auquel je devais réciproquement inviter un conscrit cette année; puis le prix des boutons à mon uniforme, qui ont été nécessairement changés, etc. Il ne me reste presque rien. N'importe, je n'ai pas de fortes dépenses à faire dorénavant, et il faut bien s'habituer à vivre sans jouissances, pour n'y être pas étranger l'année prochaine. Du travail et de la gaîté tant qu'on peut, plus tard le reste !

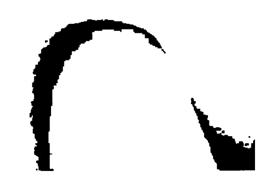
Si je n'allais pas à l'heure fixe chez Noussitou, je risquerais de ne pas le rencontrer, et ma lettre n'arriverait que trois jours après ce courrier. Ainsi, je vais faire ma toilette, consistant à éplucher mes barbes et à brosser un pantalon crotté jusqu'au plus haut; il est revenu avec moi dimanche du quartier neuf de Beaujon, et il pleuvait; une boue ! Sans l'agréable soirée que j'avais passée, je crois que je serais rentré furieux.

Je ne t'ai pas parlé de mon Anna ; elle marche donc, et parle-t-elle? A mon retour à Pau, elle aura grandi, elle gazouillera bien, fais-lui répéter le nom de l'oncle, il me tarde de lui entendre prononcer mon nom. *Achat*....; je la vois avec ses petites mains et ses gros yeux noirs; je m'en veux de n'avoir pas tenté son portrait.

Mille tendresses à Lacoste et à Sophie ; adieu, je t'embrasse de cœur ; souviens-toi bien que je suis fort comme un roc ; pas même de migraines.

Ton bon fils,

BOSQUET.



[redacted]

1831

Paris, le 25 janvier 1831.

Tu étais inquiète sur mon compte, chère maman ; les derniers événements, tels que les ont rapportés les journaux, ont dû t'alarmer, je le conçois aujourd'hui. Dès les premiers jours, j'avais écrit à Lacoste en lui promettant de continuer la narration des troubles, quand j'aurais tout vu.

L'Ecole, depuis, a été réorganisée ; le travail est arrivé en masse, et les quelques jours de sortie qui entrecoupent la *pioche,* je les ai consacrés à des visites indispensables. Hier encore, j'étais chez M. Cottin, où j'ai dîné à côté de cette dame qui m'avait montré tant d'intérêt dans le mois de juillet, et qui me fait toujours mille politesses.

Je n'avais pas songé que tes craintes seraient éveillées ; j'aurais écrit plus tôt. Il y a quelques jours, M. Cailloux me fit l'amitié de m'adresser des conseils qui me prouvent tout son attachement pour

moi. Il t'aura sans doute fait connaître quelques détails sur l'émeute ; ainsi ma lettre te trouvera rassurée.

Un jour que le travail me laissera un intervalle suffisant de liberté, je te rédigerai un petit journal de tout ce qui est arrivé. Qu'il te suffise de savoir aujourd'hui que, dans toutes mes démarches, aucune idée de sotte célébrité n'a pu me diriger. La proclamation que j'ai signée, je l'ai écrite sous l'inspiration d'un sentiment généreux ; c'était pour éviter un mouvement sur la garde nationale, dont, sans le savoir, l'Ecole était la cause agissante. Le bruit courait qu'à la tête des faubourgs nous devions renverser la garde. Des légions entières tremblaient ; elles nous voyaient, l'épée nue, altérés de sang; les fauboriens, croyant suivre la bonne cause en marchant sur nos pas, se disposaient à enfoncer les rangs armés. Que faire ? Nous étions dans une neutralité complète, et toutes nos idées appelaient l'ordre, mais l'ordre avec l'espoir de la réalisation de ces promesses si lentes à se développer. Au reste, le roi a adopté toutes les idées et les expressions de cette proclamation. Il m'a fait dire par le colonel qu'il me félicitait des sentiments que j'y avais exprimés, qu'il me tenait pour un bon Français.

[redacted]

Les journaux n'ont pas rapporté ces faits, et ils vous ont fait voir ma proclamation environnée de circonstances différentes, et par conséquent sous d'autres couleurs. Il est si facile de dénaturer les intentions et les faits dans un moment de révolution ! Je ne sais trop comment à Pau on aura jugé mes démarches. Quoi qu'il en soit, je n'ai rien à me reprocher ; mon intention, avant les troubles qu'il n'était pas difficile de prévoir, était de rester neutre, et je désirais que l'Ecole en fît autant. Mais il est des circonstances, telles que celles que j'ai indiquées, qui forcent nécessairement des citoyens, amis de leur pays, à rompre une neutralité funeste à l'ordre.

Julien Lamaignère est venu me voir quelques jours après les événements ; je lui ai conté l'histoire, il en pourra causer.

Revenons à toi, chère maman, et abandonnons des faits politiques qui me font mépriser bien des hommes à mesure que mon expérience me dévoile plus d'égoïstes et de calomniateurs.

Tu as donc été respirer au Lion l'air pur de la campagne. La saison n'est pas merveilleusement choisie ; cependant auprès d'une amie comme Mme Cazenave, on n'a pas le temps de songer aux rigueurs de l'hiver. Je vous vois bien souvent dans le salon,

dont la petite cuisinière oublie parfois de fermer exactement la porte, toutes deux près d'un feu largement nourri, et, sans que vous vous en doutiez, j'entends la conversation.

J'ai été obligé hier de m'interrompre ; je reprends aujourd'hui, un moment avant que le tambour ne m'appelle à l'exercice. Je ne serai pas content de cinq ou six jours ; je viens de lire ta dernière lettre, et tu es d'une inquiétude sur ma santé, qui m'alarme moi-même. Mais je me porte à merveille, et si je n'ai pas écrit depuis plusieurs jours, c'est que j'attendais à chaque instant le départ de Lamaignère. J'ai écrit à M. Cailloux, donc je ne suis pas agonisant. Adieu, je reviendrai dans une heure.

Lamaignère vient de m'avertir qu'il part aujourd'hui ; il est quatre heures, je vais lui porter ma lettre. J'aurais voulu te donner des nouvelles de la bourse ; le général n'est pas à l'Ecole, je ne lui ai pas parlé depuis plusieurs jours. Ainsi, envoie de l'argent à M. Legros, le plus tôt possible ; j'ai eu beaucoup de dépenses à faire, mais indispensables.

A peine ai-je le temps d'aller porter ma lettre et de revenir à la batterie de la retraite ; je cours m'habiller, adieu. Plus de courage, je suis bien, très-bien;

écris-moi que tu es aussi en bonne santé, contente; et je le serai.

Sophie, Lacoste, Anna, *adichatz !*

BOSQUET.

Ecole polytechnique, le 20 février 1831.

Chère maman, mercredi, j'ai vu un instant M. Puyoo qui avait eu la bonté de m'envoyer ta lettre. Il est arrivé à l'instant même où l'on abattait à Saint-Germain-l'Auxerrois un signe autrefois révéré, et que les carlistes ou plutôt les *henricistes* avaient pris pour étendard de révolte. Il y aurait eu plus d'honneur à prendre du fer autrement travaillé et à s'en servir dans le mois de Juillet. Ils avaient conspiré sérieusement, et il ne leur manquait que du courage ; leur complot s'est défait de lui-même. En France on ne sait pas conspirer, on se révolte franchement, et c'est alors seulement que le succès est probable. Leur mouvement, dans lequel il semble que l'archevêque était le principal moteur, n'a servi qu'à rendre le mardi-gras plus brillant, et à renverser les projets de bal de quelques soldats-citoyens.

De Saint-Germain-l'Auxerrois, le peuple des fau-

[redacted]

bourgs s'est rendu au palais de l'archevêque, dans l'humble demeure de ce protecteur de l'indigence, qui, l'année dernière, par un hiver rigoureux, implorait la générosité des âmes chrétiennes, et préparait, avec les dons des esprits crédules, des ornements et des pompes insultant à la mémoire de Vincent-de-Paul en même temps qu'il lui offrait une sorte de triomphe.

La Seine, au mois de Juillet, avait charrié loin de Paris les bagages des pèlerins d'Holyrood ; elle a charrié encore les richesses indécentes d'un homme qui aurait dû partir avec eux. C'était vraiment un spectacle imposant de voir les mêmes soldats de notre Révolution, pauvres et désintéressés, lancer dans la rivière des meubles somptueux qui auraient pu leur appartenir, et mépriser l'or qui avait servi à un traître. A voir les gravures qu'on enlevait des appartements et les ouvrages de la bibliothèque particulière, on eût dit qu'ils avaient servi à orner le boudoir d'une danseuse de l'Opéra ; ils ornaient le cabinet de l'archevêque.

Ce mouvement a néanmoins produit un résultat fâcheux. Ces masses, susceptibles de tant de générosité, passent facilement d'un extrême à l'autre. Une fois lancées, elles suivent facilement la ligne tracée

[redacted]

par une première impulsion. Aussi, après avoir abattu la croix de Saint-Germain-l'Auxerrois et le palais épiscopal, ces masses se sont partagé l'honneur de dépouiller tous les clochers de Paris et les bas-reliefs de tous les édifices ornés de fleurs de lys.

Qu'au Panthéon, destiné à conserver les cendres des grands hommes de tous les siècles et de toutes les sectes, on ait abattu le replâtrage que la sotte famille avait substitué à de nobles inscriptions, je le conçois ; le gouvernement lui-même aurait dû s'acquitter depuis longtemps de cette tâche ; il ne lui fallait qu'un instant pour rendre à ce monument son ancienne physionomie. Mais, que, sans aucune précaution, on brise des monuments publics, qu'on flétrisse de réprobation tous les temples catholiques, parce que l'un d'eux a été le rendez-vous de quelques conspirateurs, c'est pousser trop loin la vengeance, et, avec ces principes, on marcherait droit au vandalisme. La crise n'a pas été forte cependant, et on en est quitte pour des croix disparues de tous les clochers et des fleurs de lys abattues partout.

J'ai entendu dire que des statues devaient être renversées, celles de Louis XV et de Louis XIV ; mais les masses respectent toujours celle de Henri IV.

J'abandonne ce sujet ; les journaux sans doute

[redacted]

t'auront déjà instruite. Parlons de toi, de Lacoste, de Sophie et d'Anna.

Je te l'avouerai, chère maman, ta lettre m'a attristé. Tu as souffert dans le mois de décembre, tu souffres encore, car ton existence est attachée à la mienne et tu vois encore des dangers ; ma tête te semble échauffée, tu penses que mon sang de jeune homme bouillonne pour des faits politiques et que je perds le soin de mon avenir.

Mon avenir ! Il est aussi le tien, et je ne l'ai pas oublié, crois-moi. Ta vigilance et ton amour de mère peuvent enfanter des périls que tu redoutes pour ton fils ; mais j'ai lu dans ta lettre, et toi seule tu ne les as pas faits. Je te parle comme à un autre moi-même, parce que je crois que tu m'as dit tout ce que tu ressentais. Eh bien ! j'en veux à ceux qui t'ont amenée à réfléchir sur des dangers que je n'ai pas courus. Dis-leur que s'ils me portent quelque intérêt, c'est qu'ils tiennent aussi à te voir heureuse ; et alors, avant de connaître intimement la nature des choses, ils doivent peser leurs soupçons et leurs paroles.

Malheur à moi, si, dans mes pensées d'avenir, j'avais jamais rejeté comme importun le souvenir de ma mère ! Mais tu me connais ; c'est toi qui as posé

[redacted]

les données du problème de cet avenir, la solution n'est pas douteuse. A mesure que je pense davantage et que je me demande compte de mes idées, je sens que tu me deviens tous les jours plus nécessaire, que ma dette envers toi augmente. Le moment où mon sort sera complétement décidé approche ; et ma tête travaille, toujours près de toi. Tu es toujours là, présidant à mes combinaisons ; ou, si parfois mon imagination poursuit un instant quelque auréole brillante, et que je m'égare dans des idées séduisantes, bientôt fatigué de ne trouver que dégoût au bout de la course, je reviens près de toi chercher des idées douces, vraies, et les épanchements du bonheur paisible. Oui, je te l'avouerai, j'ai quelquefois rêvé de gloire et de conquêtes, bien loin, sur des champs de bataille, contre des ennemis d'une patrie dont je me trouvais fier d'être le défenseur. La vie franche et généreuse de l'homme de guerre me semblait coïncider avec celle que mon étoile me destinait. Puis, désespérant de voir jamais des armées sur les plaines, je m'étais formé à plaisir une inimitié entre mon pays et les Iles-Britanniques ; j'étais marin, et sur l'Océan je trouvais des lauriers. Naguère encore, je voyais à cela des avantages pour toi ; je me trompais, je crois.

Le problème que j'ai toujours cherché à résoudre

[redacted]

est celui-ci : te rendre heureuse et satisfaire en même temps un besoin de me rendre utile à mon pays. De toutes les solutions qui se sont présentées, je ne vois que la carrière civile qui satisfasse le mieux à ces conditions. Pour être près de toi, il faut que je sois ingénieur des Ponts-et-Chaussées. Je tremble cependant que ce corps ne soit bientôt détruit, et, en supposant qu'il ne soit pas dissous, serais-je nommé tout de suite à Pau ? Ailleurs, et près de moi, tu ne serais pas heureuse complétement : t'arracher à tes habitudes, à tes affections, ce serait t'enlever la moitié de tes jouissances. Si j'étais ingénieur à Pau, il me semble que mes rêves pourraient s'accomplir ; les arts y ont fait si peu de progrès, l'industrie y est nulle, et le pays paraît indifférent.

Tu n'as pas sans doute songé à ces dernières idées; mais tu as quelquefois rêvé mon séjour définitif auprès de toi, auprès de Sophie et de Lacoste; tu nous a vus tous dirigeant l'éducation de leurs enfants. Tu souris, et il te vient une idée que je soupçonne : tu dis que le tableau n'est pas complet et qu'il y manque une nouvelle famille. Peut-être, mais n'y songeons pas.

Ecris-moi, mais bien longuement. Je sens le besoin de causer beaucoup avec toi. Depuis quelque

[redacted]

temps il me semble que mes journées sont plus remplies, que je vis davantage ; et, en effet, je n'avais jamais tant pensé. Il m'est arrivé d'avoir parfois des dégoûts, quand je songeais au peu d'épanchement que l'on trouve autour de soi ; et, si tout à coup ma pensée me reportait vers vous tous, mes idées sombres disparaissaient, je me disais : je ne jouis pas seul de mon existence, d'autres y sont attachés et y tiennent autant que moi.

Mille baisers à ma petite Anna ; Lacoste, Sophie, pensez à moi aussi souvent que je pense à vous ; et toi, chère maman, repose-toi sur ton fils du soin de t'aimer et de te rendre heureuse.

BOSQUET.

Paris, le 11 avril 1831.

Avant tout, que je me délivre d'un poids qui me pèse depuis que j'ai lu ta dernière lettre : je suis furieux contre moi-même pour une étourderie qui aura donné à Eloi Viguerie et à ses amis de Paris une idée bien fausse de mon caractère. Cette lettre qu'il avait eu la bonté de me donner et qui me promettait des soirées et des relations si agréables, je l'avais mise

ou plutôt je croyais l'avoir mise à part avec un certain nombre de petites commissions que je me proposais de terminer moi-même ; elle a dû se mêler avec cette immense quantité d'enveloppes qu'on m'avait remises et que je jetai en masse à la petite poste.

Tu sais comment, arrivés à l'Ecole, nous avons tout trouvé en désordre et dans une complète anarchie ; en même temps des mouvements populaires, tous les jours plus apparents, nous remirent sous le nez l'odeur de la poudre. Tant d'intérêts généraux et particuliers se sont croisés ici pendant les deux premiers mois, qu'à peine j'ai eu le temps de voir une fois les personnes qui, l'année dernière, m'accueillirent avec bonté. Ceci m'excuse et doit te faire concevoir comment l'idée de la lettre du bon Eloi ne s'est pas présentée alors. Va le trouver, dis-lui que, lorsque j'acceptai son offre amicale, mon intention ne fut jamais d'en négliger les agréables conséquences, dis-lui que dans tout ceci il n'y a qu'une distraction, et assure-le de toute mon affection.

Les journaux ont annoncé la promotion extraordinaire d'élèves sous-lieutenants d'artillerie qui vont sortir de l'Ecole polytechnique le 1er juin. On la prévoyait depuis longtemps, et je la voyais venir

avant le jour où j'ai écrit ma dernière lettre. Le nombre des places civiles à distribuer sur la liste de sortie sera bien faible. Les inspecteurs de service faisaient entrevoir qu'il n'y aurait peut-être pas de promotions dans les Ponts ; ils ont quelques raisons, car l'Ecole des Ponts regorge d'élèves dans ce moment ; elle en contient soixante-quinze qu'on ne sait où placer. En même temps il est fortement question d'un changement pour le service des routes et des ponts.

Il ne resterait à la fin de l'année qu'une ou deux places dans les mines, autant dans la marine, et un grand nombre dans le génie et l'artillerie. Le génie ne me plaît pas du tout ; à mon avis, il faut être tout-à-fait militaire ou tout-à-fait civil. Si j'attends la fin de l'année pour viser aux mines, il est très-probable que je manquerai mon but ; tout dépend de quelques examens, et rien n'est plus chanceux. Si j'échouais ainsi, je me trouverais reculé de six mois auprès de mes camarades qui partiront pour Metz à la fin de mai.

Tu vois qu'il ne reste que l'artillerie, suivant ces données ; mais je ne me suis pas décidé d'après cela seulement. En partant le 1er juin de l'Ecole, je n'ai pas à y payer un trimestre et deux tiers, c'est-à-dire

[redacted]

318 francs, en supposant qu'on n'exige pour le trimestre qui commencera au mois de mai que le tiers. Au sortir d'ici mes appointements me suffiront, et le peu d'argent que j'aurais nécessairement mangé dans mon séjour à Paris se trouve ainsi conservé pour toi. Si j'avais pris une carrière civile, il m'aurait fallu un trousseau, des habits. La même chose est exigée dans le militaire ; mes uniformes seront un peu plus chers que des habits bourgeois à cause des épaulettes, de l'épée et du schako ; mais les choses seront compensées par ce qu'il aurait fallu payer pour ma pension, plus l'argent du trousseau bourgeois.

Ecoute, chère maman : je t'ai dit en écrivant ma dernière lettre que je soupçonnais une promotion extraordinaire, et je parlais dans cette lettre d'une carrière civile ; j'y comptais, parce que les intentions du ministre de la Guerre ne m'étaient pas connues, et le nombre des places civiles possibles n'était pas connu davantage.

Aujourd'hui, il est certain que l'artillerie manque d'officiers ; dans quelques jours on sera forcé d'en faire une promotion parmi les sous-officiers de l'arme, et le maréchal Soult en prend à l'Ecole autant qu'il peut.

Les cadres civils sont dans ce moment bien plus

complets que les cadres militaires, et c'est pour cela qu'à la fin de l'année les places civiles seront en si petit nombre.

L'artillerie offre des avantages immenses dans l'état de crise où se trouve l'Europe. Tu désirais que ton fils suivît avec honneur la carrière que lui désignerait son étoile; eh bien! il sera artilleur, et, tu peux y compter, bon artilleur.

L'état des choses nous offre un avancement plus rapide qu'il ne l'a jamais été, et un sort plus beau que dans toute autre carrière. Aussi, à l'exception de ceux que leur peu de force physique éloigne nécessairement d'un service militaire, et de quelques grands *piocheurs* qui attendent un emploi civil, peut-être pour se vouer aux sciences, tous les élèves les plus capables se jettent dans l'artillerie.

Nous serons là onze sergents; il en restera quatre, dont deux veulent le génie et partiraient avec nous, si on offrait quelques épaulettes dans cette arme. Ceux qui, sans *piocher* éternellement les cours de l'Ecole, me paraissent avoir le jugement le plus sain et les décisions les plus promptes et les plus sûres prennent le casque d'artilleur. Ceci est pour t'indiquer que mes idées sont partagées par tous mes camarades les plus capables ; mais

[redacted]

garde-toi de penser que leur exemple soit entré en balance pour ma détermination ; ce n'était pas nécessaire, et, à vrai dire, il n'y avait pas à choisir. Je suppose que le nombre d'artilleurs ira à soixante-dix ; le reste entrera à peu près entier dans le génie.

En prenant mon parti, que d'idées m'ont traversé le cerveau ! Je voudrais être dans ce moment près de toi pour en causer, et en causer une journée entière ; mais je compte sur tous nos amis pour me remplacer près de toi. M. Deboudachier, en qui j'ai tant de confiance, et qui voudra bien recevoir l'expression de toute mon estime et de mon affection, te développera toutes les raisons qui m'ont déterminé, parce que, mieux que personne, il doit les sentir. Je crois avoir assez écouté, assez réfléchi, assez retourné mes idées pour ne pas m'être trompé. Cependant, et quoique mon nom soit sur la liste des artilleurs depuis aujourd'hui seulement, je pense qu'il serait possible de revenir si j'avais mal vu ton avenir et le mien. Ecris-moi, va trouver M. Cailloux, M. Batbie, M. Baritot, offre-leur mes souvenirs de respect et d'affection, et dis-moi ce qu'ils pensent.

Je t'écrirai dans quelques jours par M. André

qui va partir. Je n'ai pas eu le plaisir de le voir; hier, déjeunant avec M. Puyoo, j'ai appris son départ. J'avais été deux fois chez M. Lombré, et je désespérais de le rencontrer, parce que ses heures sont bien différentes de celles qui me sont accordées; il a eu la bonté de venir me voir un instant seulement.

Voilà deux dimanches de suite que je dîne chez M. Cottin, avec une dame, femme d'un de ses amis. Elle a deux filles, l'une très-jeune, l'autre de seize à dix-sept ans, d'une naïveté et d'une franchise de caractère qui la font remarquer de tout le monde, fraîche, belle femme et très-gentille. Le jour de Longchamps, j'étais invité à passer la journée au quartier Beaujon. Mme C. L. m'avait prévenu que ses filles et celle de M. Cottin, qui sont en pension à Saint-Denis, je crois, auraient un congé. Nous jouâmes dans le jardin, et je passai une agréable soirée. Hier encore, j'y ai passé la soirée et une partie de la journée. J'avais reçu une lettre de M. Cottin, dictée à peu près par ces demoiselles qui le désolaient pour transcrire leurs ordres. Nous avions aussi deux jeunes gens, amis de la maison, l'un banquier, l'autre artilleur de la garde nationale, et le neveu de M. Cottin, étudiant en médecine.

[redacted]

Nous avons beaucoup ri dans la soirée; nous faisions faire l'exercice aux trois demoiselles en état de porter les armes.

Lacoste, Sophie, pensez à moi, et aimez-moi toujours comme je vous aime. *Adichatz!* Anna, *ata, ata!* Embrassez-la mille fois. Quand je passerai à Pau avec mes canons, je la mettrai sur mon cheval en passant devant votre porte, et je la ferai commander. Embrasse-la mille fois et fais-lui répéter mon nom; adieu, chère maman, écris-moi bien vite tout ce que tu auras recueilli sur ma décision.

Ton bon fils,

BOSQUET.

Ne m'oublie pas surtout auprès de mon ami Julien Viguerie.

Ecole polytechnique, le 2 mai 1831.

Si je me souviens bien de ma dernière lettre, je n'y disais pas que j'étais complétement décidé à prendre l'artillerie. Les circonstances, moins que l'incertude d'une autre carrière, me jetaient dans cette arme; et, comme l'état que j'embrasserai m'absorbera tout entier, j'avais peut-être émis quelques idées de jeune

[redacted]

homme, quelques idées d'avenir dans cette carrière. Je ne te dissimule pas qu'au milieu de ces idées brillantes j'éprouvais toujours un sentiment pénible. Artilleur, je ne devais désirer qu'une belle campagne, des marches savantes, des victoires au milieu de la poudre, et les souvenirs de la patrie dont j'aurais soutenu l'honneur et les droits. En même temps, à la suite de tant de fatigues et d'émotions fortes, j'entrevoyais un repos mérité et embelli de l'estime qui entoure le vieux soldat. Certes, c'est une belle vie, lorsqu'ainsi vous n'êtes pas arrêté sur quelque point du cercle que votre étoile vous a tracé ! Mais, lorsque, peut-être sur les rives de la Vistule, j'aurais écrit à ma bonne mère que le lendemain la bataille serait forte et meurtrière, que de sentiments pénibles m'assiégeraient ! Et toi, bonne mère, toi seule peux dire ce que tu souffrirais. Eh bien ! les circonstances étaient telles, il y a un mois environ, que je devais te condamner à ces inquiétudes et me préparer aussi des moments de souvenirs douloureux.

Elles ont changé depuis, et il me sera possible, je l'espère, de choisir une autre carrière. Ne va pas croire que je sacrifie un goût décidé ; oh ! non, quel que soit le sort qui m'ait été dévolu, il n'aura pour

moi de prix qu'à la condition de voir ma mère heureuse et libre de tout sentiment d'inquiétude. Toi qui me connais bien, tu le sais : mon existence est attachée à la tienne, et, si jamais dans ma tête de jeune homme j'ai fait des rêves de bonheur pur et de joie intérieure et douce, tu étais alors près de moi.

Peut-être suis-je né ambitieux ! Quelquefois, en rêvant aux aigles de l'Empire, j'aurais voulu faire avec l'homme à la redingote grise le tour de l'Europe. Mais toujours, après le rêve, je trouvais un vide, et à mon admiration succédait un reproche. Les souvenirs de tant de gloire sont bien beaux, mais ils ne sont pas purs ; là, ce sont des émotions fortes, des secousses ; ailleurs, un contentement de l'âme continu et sans remords aucun.

Je disais que les circonstances ont changé. En effet, le nombre des places civiles sera peut-être porté à dix-huit ; les choses se sont éclaircies, et on n'a pas voulu rendre la transition si subite. Je reste donc à l'Ecole, et, l'année prochaine, je l'espère, je serai dans les Ponts. Alors il faudra agir de tous les côtés pour me rapprocher de Pau. Si quelque travail un peu considérable avait lieu dans le département, je pourrais peut-être obtenir une mission de ce côté,

et passer mes six mois auprès de toi, chère maman. Je fais déjà des châteaux en Espagne.

Tu as sans doute entendu parler du mariage de B. J'étais invité à la noce; un malencontreux amphithéâtre de physique m'a retenu à l'Ecole pendant la bénédiction nuptiale et les autres *cérémonies*. Mais, le soir, j'obtins une permission jusqu'à minuit. J'arrivai au bal un des premiers. J'ai beaucoup dansé, causé et ri avec Mlle L. P., qui est charmante, aimable, franche, et d'une gaîté tout-à-fait béarnaise. Elle était, au reste, la reine du bal.

Son frère se rendit assez tard. Il va maintenant sur ses échasses avec beaucoup de facilité; il monte un escalier assez rapidement. Toutes ses espérances ne semblent pas se réaliser. Il sollicite tous les jours au ministère de la Guerre, et s'y rend en uniforme de colonel. Ce costume finira peut-être par persuader que son grade lui est acquis; mais, pour moi, j'en doute, quoique j'appelle de tous mes vœux le succès de ses démarches. Je vais le voir quelquefois ; son caractère est tout de franchise, il est gai, sans façon, et je ne trouve pas chez lui de gloriole. Peut-être, cependant, s'exagère-t-il le rôle qu'il a joué dans la Révolution ; il s'est trouvé dans une position très-intéressante, il a été malheureux ; mais il est cer-

tain que son affaire de Rambouillet ne peut seule lui valoir les épaulettes de colonel. Sans doute il fait parler en sa faveur sa liaison antérieure avec Lafayette et ses efforts, que je ne connais pas, pour hâter le jour d'une révolution.

Embrasse Sophie et Lacoste pour moi ; mords l'oreille d'Anna de ma part, et dis-lui que c'est une caresse de l'oncle.

Adieu, chère maman, ton bon fils,

BOSQUET.

Demain j'espère voir MM. Lupin et Paturle.

Ecole polytechnique, le 15 juin 1831.

Je t'aurais écrit plus tôt sans le retard du voyage de M. Puyoo ; il devait partir dans le courant du mois dernier ; depuis, je me suis rendu cinq ou six fois à son hôtel sans le rencontrer, et toujours on me répond qu'il n'a pas annoncé son départ. J'étais donc décidé à t'écrire depuis quelques jours, lorsque aujourd'hui, au dîner, le garde-consigne m'a porté une lettre de Raymond*. Il se porte bien, sa maladie n'a

* Raymond Bosquet, frère du maréchal, habitait la Guyane française.

[redacted]

pas laissé de traces, mais il semble abattu par les revers qu'il a éprouvés. Au reste, tu en jugeras en méditant ses idées; voici sa lettre dans le paquet. Il vise à une place de juge de paix ; cette place est peut-être occupée à l'instant où j'y songe ; n'importe, je vais trouver M. Cassaigne qui éclaircira pour moi la question. Si je peux quelque chose, j'irai partout, car je ne le crois pas heureux.

Les journaux ont sans doute annoncé une petite épidémie qui règne à Paris et qu'on nomme la grippe, car il faut bien inventer des mots pour rendre la médecine plus intéressante.

J'ai eu la grippe, et je me porte bien. Voici ce que c'est, et comment elle m'a saisi. Au commencement du mois de mai, un mal de dents m'avait donné la fièvre ; je la coupai en faisant arracher la dent cariée. Au reste le médecin qui m'avait donné de la tisane fut satisfait de m'avoir guéri dans trois jours. Depuis lors, de temps en temps, je sentais ma tête un peu lourde ; mais bientôt cette indisposition disparut complétement. Dimanche dernier il y a eu huit jours, j'allai dans la matinée faire une visite à M. Cottin. Mme C. L. organisa une partie pour la journée : il fut couvenu qu'à deux heures et demie on se trouverait à la galerie neuve du Palais-

[redacted]

Royal; de là, nous devions aller à Chaillot en voiture, et le soir dîner à Beaujon. Ainsi la chose fut faite. La fille et la nièce de M. Cottin étaient avec nous. De Chaillot à Beaujon, nous allâmes à pied, et il me prit un mal de tête croissant ; à Beaujon il redoubla, et enfin, après le dîner, comme nous promenions aux Champs-Elysées, je fus obligé de me retirer ; mon crâne se fendait à chaque pas. Un cabriolet me cahota jusqu'à l'Ecole, et j'allai demander à l'infirmerie un bon lit et un *haut* coussin. C'était la grippe qui venait de jeter sa patte sur moi. Le médecin la reconnut, et le lendemain il me fit mordre par vingt sangsues, non pas à la tête, non pas sur le dos, ni sur la poitrine, ni sur les pieds, ni sur les jambes... Bref, ma tête fut dégagée, et j'en fus quitte pour m'asseoir le lendemain avec précaution. Je toussai un peu et le jeudi je rentrai au pavillon reprendre mes cours. La toux reste assez longtemps, car je tousse encore par intervalles en écrivant ma lettre.

En voilà beaucoup trop sur une légère indisposition, même pour toi qui ne t'ennuies pas de détails, quand il s'agit de ton fils ; la grippe se communique, et je ne voudrais pas t'entendre tousser.

Le travail de l'Ecole est devenu très-actif, et c'est aujourd'hui que je m'aperçois, avec beaucoup de mes

[redacted]

camarades, qu'au commencement de l'année l'absence de chefs et de discipline nous a fait perdre trop de temps, malgré nos bonnes intentions. Il faut courir assez vite pour rejoindre ceux qui ont toujours trotté. Eh bien! je cours ; si parfois je sue et je me sens las, alors je pense à toi, chère maman, à quelques rêves d'ambition qui ne sont pas sans avoir de grands rapports à ton souvenir, et je reprends gaîment mon chemin. Sophie, Lacoste et Anna viennent aussi occuper mon imagination, je les vois heureux de leurs enfants ; je t'écoute, lorsqu'en riant tu leur donnes ces leçons si précieuses d'indépendance et de générosité, lorsque tu les forces à réfléchir, sans qu'ils s'en doutent, à ces pensées qui forment le cœur. Mon rôle commence ensuite : la petite Anna, déjà jeune fille, reçoit de moi quelques notions, assez rares, mais utiles et agréables, qui lui rendront la vie plus douce et plus variée ; mon petit neveu n'apprend de moi que peu de grec et de latin, mais beaucoup de connaissances qui exigent de l'exactitude ; il sera ce que son étoile veut qu'il soit, mais il saura son affaire et plus ; ses études, je l'espère, ne seront pas, comme celles de beaucoup d'autres, un exercice aride de l'esprit ; elles seront en rapport avec la carrière qu'il suivra comme

[redacted]

homme ; il verra le joint des choses et saura se déterminer franchement.

Dis-moi, chère maman, ne nous vois-tu pas quelquefois en famille groupés autour de toi ? Souvent, dans les leçons maternelles de Sophie, ne te souvient-il pas de tes jeunes enfants ? Oh ! si tous les tableaux de bonheur qui passent devant mes yeux dans mes rêveries pouvaient se réaliser, tu n'aurais plus rien à souhaiter ! Mais toutes ces jouissances n'ont sans doute de grand prix qu'à côté d'un sort actuel moins brillant; je le suppose, parce que des expériences journalières semblent s'accorder avec cette idée. L'homme est naturellement inconstant, le mouvement lui est nécessaire, et la cause de ce phénomène est, je crois, le grand problème de la philosophie.

Tiens, je me suppose souvent avec vous tous dans un calme de jouissances journalières qui ont tant de charmes. Eh bien ! après avoir goûté quelques instants tout ce que cet avenir a d'attraits, tout à coup il me survient quelquefois une idée éloignée. Si j'avais été un tel ! Si ma vie avait été aventureuse et sillonnée de revers et de jours heureux si beaux après l'orage ! Soldat, marin, lancé dans une révolution ! Je me laisse guider, je suis longtemps le fil de ces destinées, et bientôt aussi mes idées vont ailleurs.

Je retourne au foyer, en regardant quelquefois en arrière, comme pour m'assurer que j'ai bien jugé. Pourquoi donc ne sommes-nous bien nulle part? Pourquoi toujours un équilibre instable? Je suis jeune, et sans doute mon sang bouillonne plus violemment que dans les veines d'un homme qui a plus vécu; mais, si j'interroge celui-là même, et qu'il réponde franchement, il n'est pas à sa place, si depuis longtemps il est immobile; peut-être cependant, si sa vie a été agitée!

J'abandonne ces idées, pour répondre à quelques questions de ta dernière lettre. La décoration de Juillet! J'ai vivement conseillé, au commencement de l'année, à mes camarades de ne conserver des trois journées que le souvenir et le témoignage d'une bonne conscience. Des idées nouvelles se présentèrent, qu'on avait très-bien colorées, et qui, peut-être, avaient alors de la force; il fallut accepter, j'acceptai, me réservant le droit de porter à ma boutonnière une violette ou rien à la place du ruban. Sont venus ensuite les misérables pourparlers. Le pouvoir était déjà dans l'ornière, et voulait y rester jusqu'au bout; l'opposition voulait suivre la grande route. On s'est assemblé, et, le lendemain, voyant tous mes hommes céder à qui tirait la corde, j'ai



dit adieu à tant de dupes ou de faux soldats. Je vais mon droit chemin jusqu'à ce qu'on vienne me heurter, et alors je tâcherai de conserver ma place. En un mot, il n'est plus question de la décoration, et nous n'avons pas de relations avec la fameuse *cour*, ce dont je me réjouis très-fort; pas davantage avec les opposants.

Mme C. L. doit prendre les eaux des Pyrénées, et M. Cottin l'accompagnera pour aller embrasser M. Cailloux, à qui je te charge de présenter mes amitiés. Il voulait le surprendre, et voilà le motif de son silence; mais, son départ étant encloué pour quelques jours, sans doute il aura écrit. Ne m'oublie pas auprès de MM. Batbie et Butay. Dis à ce dernier qu'à l'Exposition l'école nouvelle, qui ne dessine pas, mais qui cherche des effets avec des pâtés de couleurs, a été justement enfoncée.

Adieu, chère maman, mille tendresses à vous tous; ton bon fils.

BOSQUET.

[redacted]

Ecole Polytechnique, le 25 juin 1831.

Mes interrogations générales m'absorbent avec une intensité croissante, et voilà pourquoi, chère maman, je serai forcé de te dire adieu avant d'avoir tout dit.

Il est neuf heures du soir ; huché sur un mauvais tabouret dans mon casernement, à peine je puis atteindre à la table sur laquelle j'écris. Une lampe, pâle comme la face d'un fiévreux, éclaire ou est supposée éclairer la chambre ; par la fenêtre arrivent quelques rayons de la lune, et bientôt, lorsque le tambour aura donné son dernier coup de baguette, ces rayons seuls éclaireront mon papier. Mon *binôme,* l'élève qui, le soir, avec moi sous les ombrages de la cour *pioche* la chimie, s'impatiente, et me maudit mille fois parce que j'ai refusé de l'entendre sur la théorie du salpêtre, pour venir m'entretenir avec toi. Il ne sait pas que c'est à toi que j'écris, car il a une mère aussi, et ses reproches tomberaient avec ce seul mot.

J'ai vu ma nièce aujourd'hui dans la rue du Coq-Saint-Honoré : elle avait seize ans, les mêmes yeux noirs, une physionomie douce et spirituelle. Oh ! je l'ai vue, telle que je l'ai toujours vue dans mes réminiscences des temps futurs. C'est une gravure qui lui ressemble ; je me suis arrêté, et là, j'ai un instant

[redacted]

battu la campagne. Sais-tu que je songe à elle presque aussi souvent que vous qui la voyez tous les jours ? Les petits enfants qu'on mène courir dans le jardin du Luxembourg m'intéressent maintenant, parce que je les compare à Anna. Je prends à chacun ce qu'il a de mieux, je fais de ces parties un tout, j'en fais ma nièce que j'embrasse mille fois en me tournant vers nos montagnes.

Autant vaut en parler tout de suite : depuis que j'ai commencé ma lettre, en vous voyant réunis dans la petit salon, j'y rencontre toujours l'ombre de ce malheureux Gaston ; cette idée me fait mal. Ce cœur d'ami, si franc, si généreux, ce caractère si original, si piquant, des talents, tout cela est perdu ! Lui, Gaston, s'est brûlé la cervelle ! Eh bien, quoique ta lettre m'ait rompu les bras par ces mots, cependant, quand j'ai analysé le caractère de Gaston, j'y ai trouvé des traces d'ennui et de dégoût de la vie.

Quelquefois, pour lui une idée était toute son existence ; il sentait fortement, et, par cela même, si ses idées fixes étaient choquées brusquement, il devait chez lui se faire une réaction fâcheuse. Dis-moi tout ce que l'on raconte de lui, car je songe bien souvent à cet infortuné ; et, puisque je dois renoncer à un ami, qu'au moins je nourrisse son souvenir. J'allais

[redacted]

te charger de serrer la main à son frère de ma part, mais pourquoi ! Non, si Fabien songe à moi, il pleurera avec moi, sans que je me sois montré à lui ; il sait si j'aimais Gaston, et tu lui ferais peut-être de la peine.

Je voudrais continuer ma lettre, mais à peine ma plume est-elle éclairée ; à demain, si j'ai un moment jusqu'au déjeuner.

Six heures du matin.

Je voudrais avoir quelques nouvelles à te donner sur l'affaire de M. C. et sur celle de Raymond ; je n'en ai pas encore. Je demanderai peut-être une audience au ministre, et je lui dirai la vérité. Si j'obtenais un entretien assez prolongé, je pourrais sans doute avoir bien des choses à te conter.

J'ai été indigné de la révocation de l'ordonnance ; toujours des sottises, ils sont si mal entourés ! Il semble qu'aujourd'hui, comme en 1816, on recommence à parler de bons et de mauvais sujets, de gens bien et mal notés.

S'il en est ainsi, en ma qualité d'élève de l'Ecole polytechnique, je dois être un grand mauvais sujet, un jeune homme d'autant plus dangereux qu'il me

[redacted]

reste quelques souvenirs du rêve de Juillet, et que je pense peut-être que la garde nationale a des vœux à former, ce qui est d'une audace épouvantable. Je dis tout cela pour t'annoncer que peut-être mon audience ne me sera pas accordée. J'en souffrirai vivement pour M. C. ; mais pour moi j'en rirai, car aujourd'hui je ris de ces petites vengeances dignes de la Restauration.

Deux jours après avoir reçu la lettre de Raymond, après une leçon de chimie, j'approchai de Thénard qui parlait des colonies avec un élève ; je dis un mot de Cayenne, et c'était justement de Cayenne qu'il s'agissait, de l'ignorance fâcheuse qui y régnait sur les arts chimiques. L'élève qui en causait vivement a habité Cayenne jusqu'à l'âge de quinze ans ; je n'en savais rien, et il est de ma divison. Il ne connait pas Raymond, mais il m'a entretenu sur M. Tonnat. La famille de ce jeune homme, nommé Saint-Quentin, habite Cayenne ; et si j'avais été informé plus tôt, il m'aurait présenté à son père, qui était venu en France pour le voir, et qui va dans quelques jours s'embarquer à Nantes. Il n'est pas sans quelque pouvoir dans la colonie ; peut-être aurait-il pu être utile à Raymond. Son fils lui a écrit pour avoir des nouvelles de la place de juge de paix ; il savait qu'elle était

vacante, et il suppose que dans ce moment elle est occupée ; par qui ? Dans ma première lettre tu auras là-dessus des données plus certaines.

Si, au commencement de l'année, j'avais mis en note toutes mes dépenses, je pourrais aujourd'hui te faire voir que j'ai été très-économe. Il est des usages à l'Ecole auxquels il ne faut pas se soustraire, ou bien il ne faut pas y entrer. En qualité d'ancien, j'avais cette année de plus fortes dépenses à faire que l'an passé : le dîner de promotion ne m'était pas donné comme l'année dernière, c'était à mon tour de le donner à un conscrit ; les quêtes, les étrennes annuelles, les secours par suite des affaires de Juillet, tout cela s'est succédé, et je ne rappelle pas l'institution secrète de l'Ecole dont je t'ai parlé à propos des pensions. Je n'ai pas dîné une seule fois dans un restaurant que je n'y aie été forcé par l'heure ; je sais que la somme est forte pour nous, surtout à tes yeux peu accoutumés aux chiffres de Paris ; mais quand je n'aurai pas mon uniforme, je réparerai tout cela. Tu peux t'en rapporter à moi, je ne fais pas de dépenses inutiles.

J'ai reçu hier une lettre du maire du XIIe arrondissement, une circulaire. Il me donnera la décoration, si je vais la chercher chez lui ; je n'irai

pas. Oh ! c'est bien bon ! Cette manière de décorer, en cachette, à l'ombre ; ils sont bien ridicules !

Adieu, chère maman, je t'embrasse mille fois; mes souvenirs à tous nos amis.

BOSQUET.

Ecole polytechnique, le 22 juillet 1831.

Tu es triste, chère maman, tu souffres des privations que, malgré moi, mon séjour à Paris te fait essuyer ; encore trois mois, et tu seras libre, et mon rôle peut-être commencera.

Mes idées se noircissent, quand je songe que c'est moi qui pèse encore sur tes bras après vingt ans de fatigues. Croirais-tu que parfois j'ai regardé, avec remords, cet uniforme qui t'a coûté si cher? Cependant, qu'aurait fait de moi une société où je dois vivre, de moi, jeune homme inconnu, sans fortune, qui, à la place des titres et des richesses qui n'ont pas environné mon berceau, avais à offrir des connaissances utiles et l'avenir d'une carrière laborieuse ? C'est toi qui t'es chargée du soin de parer mon costume pour le jour où je me présenterai dans cette

[redacted]

société ; combien je te dois pour effacer le souvenir de tant de privations !

Ecoute, je voudrais dès aujourd'hui marcher seul, et, bien mieux, marcher pour toi aussi. Mais il faut encore quelques jours. Tu me comprends : si l'argent te manque, il nous reste des amis qui peuvent avoir confiance en moi. Encore trois mois, et j'espère te rendre libre de tout soin ; encore deux années et j'aurai trop !

Il est difficile de sourire, je le sais, lorsqu'on souffre ; mais songe à l'avenir, bien chère maman, il est certain cette fois. J'ose espérer une des deux carrières civiles de l'Ecole, les Mines ou les Ponts ; la première est très recherchée, et sans doute je n'y atteindrai pas ; mais, quelle que soit l'une des deux que le sort me réserve, je resterai à Paris. Je sais travailler, et les ressources en mathématiques ne me manquent pas. J'aurai, l'année prochaine, quelques jeunes gens qui veulent étudier des théories qu'on nous enseigne à l'Ecole ; mes cahiers et mes souvenirs me suffiront pour les aider dans leur travail, et j'en recueillerai quelques fruits. Ces jeunes gens sont en grand nombre à Paris, et j'aurais du malheur, si je n'en trouvais autant qu'il m'en faut. Du courage,

chère maman, encore trois mois, et ton premier vœu, celui de me voir libre, sera rempli !

Je n'ai pu voir M. Dufau, arrivé d'avant-hier; après-demain j'irai lui faire ma visite, et je réparerai un oubli en la renouvelant.

Dans une de tes lettres, tu disais que tu me trouvais heureux d'avoir dans M. Cottin un ami chez lequel il y a tant de franchise et d'agréments. Tu avais raison, et je le sens tous les jours davantage.

Dimanche dernier, j'ai été au quartier Beaujon. Mme C. L. me fit des reproches, parce que je n'étais pas allé voir sa fille, qui vient de rentrer à Saint-Denis. Elle était malade à sa pension, lorsque la grippe me prit, et, pendant sa convalescence, Mme C. L. l'avait amenée à Paris. Je le savais, et, certes, j'étais le plus intéressé à venir causer avec une jeune personne jolie. Elle est d'une rare naïveté, quoiqu'elle ait de l'esprit. Tu en jugeras par cette anecdote que Mme C. L. me contait.

Un jeune banquier qui vient quelquefois chez M. Cottin taquinait Mlle Louise sur des enfantillages et voulait la faire fâcher ; il n'y réussissait pas ; enfin, il s'assied près d'une petite table et se met à tracer un dessin avec un crayon, en disant : « Je fais le portrait de Mlle Louise. » Elle s'approche, s'assied sur

ses genoux et le regarde faire. M. Francisque, c'est le nom du jeune banquier, devient rouge aussitôt ; Mme C. L. lui fit signe de ne rien dire, et Mlle Louise se leva un moment après, en l'appelant « méchant! », et montrant un gros nez que M. Francisque avait dessiné, probablement pour la faire partir.

Comme la cuisinière de M. Cottin n'avait pas eu le temps de chauffer ses fourneaux depuis notre arrivée, nous avons été dîner au cabaret, chez Ravel. Ce restaurateur a un jardin, grand comme ta chambre, et là, il est convenu qu'on est à l'aise et à la campagne. Ce jardin et le cuisinier sont fort renommés. Je donnais le bras à Mme C. L. ; elle est très-aimable, très-franche, et son grand usage du monde ne m'est pas inutile.

Hier, nous avons visité les Gobelins. Toi qui aimes tant tout ce qui est beau et parfait, tu jouirais bien de voir les couleurs naître sous les mains d'artistes qui travaillent derrière le tableau ; l'opération peut paraître magique à des gens qui ne voient pas les ficelles et qui ne savent point les secrets de l'atelier Au fond, c'est une chose très simple, mais qui exige un coup d'œil exercé, beaucoup d'habitude des couleurs et une patience à toute épreuve quand il s'agit de fils rompus. Vous autres, Mesdames, vous savez s'il en faut.

Tu ne me parles pas de Sophie et de Lacoste. Tu me réponds d'un neveu ; quel nom lui donnez-vous ? Je pense qu'il en est question.

Mille baisers à Anna, pauvre petite amie ! quand pourrai-je lui faire mon premier présent ?

Ton bon fils,

BOSQUET.

J'ai écrit pour Raymond ; je ne sais que faire : mon titre d' « homme de Juillet » suffit pour qu'on me ferme toute porte.

Ecole polytechnique, le 16 août 1831.

J'ai écrit à M. de Rigny, ministre de la Marine et des Colonies. Je n'espérais rien de mon titre d'élève de l'Ecole polytechnique, je sais aujourd'hui que je ne dois en conserver qu'un souvenir d'honneur et d'amour de mon pays. Je sais que, si, le jour du danger, les hommes ne sont plus jaloux et prennent les couleurs des plus francs et des plus désintéressés, après l'orage, comme par une loi de nature, l'échelle se redresse pour ne donner passage qu'aux plus rusés. Mais j'avais écrit, inspiré par l'amitié de mon frère : j'ai dit à M. de Rigny que, seul en France, je

[redacted]

pouvais dire que mon frère était un homme d'honneur, parce qu'orphelin, comme moi, il ne pouvait compter que sur soi-même. Quel que soit M. de Rigny, il a dû tenir quelque compte d'une voix qui n'a pas encore trahi la vérité et qui ne la trahira jamais ; il m'a répondu. Plus tard, peut-être, Raymond obtiendra-t-il ce qu'il désire ; mais la justice de paix des trois cantons de la Guyane n'a pas encore été instituée par le gouvernement ; ce n'est qu'un projet.

Chère maman, le temps approche où j'aurai assez de force pour guider seul ma nacelle et veiller enfin pour toi. Allons, du courage ; éloigne tes inquiétudes et songe à soigner ta santé ! Voici l'époque où tu souffres le plus ; ma sœur et son mari sont là pour te prodiguer leurs soins. Songe à moi souvent ; de mon côté, toutes les fois que mes travaux me laisseront quelques minutes de liberté, je serai avec toi.

Ecris-moi longuement ; voilà plusieurs jours que j'attends des lettres, et j'en voudrais recevoir à chaque instant.

Toutes nos interrogations générales viennent d'être terminées avec les cours, et nous sommes établis aujourd'hui dans les salles de travail. Les examens pour les services publics commenceront le 13 septembre, et les miens seront terminés vers la fin

[redacted]

d'octobre. Alors je sortirai de l'Ecole pour entrer, je l'espère, dans un service civil. Si je suis nommé élève des Ponts-et-Chaussées, peut-être au mois de mai serai-je près de toi pour six mois. Conçois-tu toutes les forces que me donne cet avenir ! Allons, chère maman, là-dessus fais tes projets et écris-moi ce que tu appelles tes châteaux en Espagne, tes rêves. Si je pouvais les réaliser tous ! Oh ! j'en réaliserais déjà plus que tu n'en a formés.

J'ai eu, dans le temps, et je possède quelquefois une jolie petite maison de campagne, près des lieux où tu allais avec tes enfants visiter ta vieille nourrice. Cette maison était décorée par tes soins, dirigée par toi, et c'était le vœu de tous. Tu avais sous la main la laiterie et la basse-cour. Je t'ai vue bien souvent distribuer le grain à cette petite famille, la rassembler autour de toi, ouvrir le creux de ta main aux plus gentilles poulardes. La saison du raisin arrivait avec celle des grives ; et nulle autre que toi ne détachait du lacet les malheureuses victimes. Je sais tel jour où le nombre en était assez faible, et où tu n'osais t'accuser d'avoir donné la liberté à quelques-unes à peine surprises.

Je ne parle pas de ces jeunes villageoises chantant dans la vigne en dépouillant les rameaux, et, à ton

[redacted]

approche, te saluant toutes avec un respect mêlé d'amitié et de reconnaissance sincères ; car l'une se souvient de la maladie de son père, de ses jeunes frères autrefois mal vêtus, de sa toilette du dimanche, l'autre de son jour de noce ; toutes, de tes conseils ; elles aiment ton air affable, ta gaîté douce et entraînante. Tiens, je les vois ; elles voudraient toutes baiser tes mains.

Quelle joie, quand nous sommes réunis autour de la table ronde sous la tonnelle du jardin ! A toi la première santé, et nous t'embrassons tous.

L'hiver approche ; de bons tapis et d'impénétrables paravents sont déjà étendus. Nous rentrerons bientôt à la ville, si la saison est trop rigoureuse.

Je reviens de ma tournée sur mon bon cheval ; et, dans le hameau, je descends à la chaumière de cette famille où je sais quelqu'un malade ; mais là, je n'ai plus rien à faire, je trouve des larmes de joie, tu viens de sortir, et d'y déposer avec tes bienfaits l'espérance et la paix.

Et le soir, près du feu, je suis heureux de prendre place pour écouter les leçons que tu donnes à ta petite-fille, qui déjà grandit, est presque demoiselle, et, montrant déjà le même cœur que sa mère, vient souvent t'indiquer une bonne action à

[redacted]

faire comme on parle d'un devoir à remplir. Elle aussi est adorée dans tout le hameau, et on attend toujours avec impatience les époques de l'année où, sans troubler le cours de ses études, elle peut venir mettre en pratique les leçons maternelles, prendre avec moi le goût de l'étude, orner son esprit de femme, et recevoir d'un homme quelques leçons capables de la mettre dans le monde où elle doit vivre au-dessus des circonstances difficiles, qui abattent un esprit pauvre et donnent au contraire à un esprit mûri la dignité de soi-même et la force de vaincre.

En vérité, chère maman, ces gens qui ont de la fortune sont généralement bien sots. Où courez-vous, bon Dieu ! Le voilà, il est là, le vrai bonheur ! Dis-moi, bonne mère, n'as-tu pas fait ces rêves que je te dis ? Eh bien ! j'en jouis comme s'ils étaient réalisés. Je ne sais s'ils le seront aussi complétement ; mais du moins notre amour pour toi, cette paix intérieure, cette bonté de cœur, tout cela existe, que manque-t-il ?... Allons, de la philosophie !

Je me souviens toujours avec plaisir d'un caractère vraiment admirable que j'ai vu en scène au Gymnase ; c'est un magister de village, qui dans sa chaumière a le buste de Diogène. Ce brave homme est vieux ; long habit sans couleur, avec quatre boutons de métal,

[redacted]

larges comme des roues de moulin ; culotte de velours usée aux genoux, bas bleus, souliers à boucles rouillées ; perruque blanche en ogive, ce qui lui donne un front pointu rejeté en arrière et grand comme le reste de sa figure ; pas de sourcils, et de grands yeux d'aigle ; toute sa personne du reste est agréable. Le personnel de sa maison n'est pas fort considérable ; il est seul avec sa bonne Marguerite, lorsque ses marmots d'écoliers sont aux champs.

Il rentre un soir, secouant son petit chapeau tricorne que l'orage a mouillé quelque peu ; et, toujours content, il demande à souper à Marguerite qui n'a pas encore débarrassé la table de sapin pour substituer aux livres, nourriture de l'esprit, quelques aliments substantiels. — « Vous savez bien que ce soir « nous n'avons rien. — Tu n'es donc pas allée au « marché ? — Et avec quoi y aller ? — Avec ton « panier. — Je n'avais pas... — Qu'est-ce que cela « fait ? — On ne me fait plus crédit. — En ce cas, « je n'ai plus rien à dire. Ma bonne Marguerite, nous « en aurons meilleur appétit demain..... Tu n'as « jamais réfléchi à la félicité du genre humain ? « C'est un beau problème ! Eh bien, j'y songe, moi, « quand tu prétends que je ne songe à rien, et je « t'assure que cela fait vivre à merveille ; pour être

« heureux, il suffit quelquefois de rêver qu'on l'est. « Tiens, Marguerite, mets la nappe..... — Mais je « n'ai rien à mettre dessus. — C'est égal, mets la « nappe ; nous pouvons bien y supposer de bons « pâtés, de ce bon vin de l'Hermitage ; il me « semble qu'on nous fait de la musique pour exciter « notre appétit ; tu as de l'eau, eh bien ! fermons « les yeux, buvons de l'eau, et tâchons de rêver que « nous avons le reste. »

Sans pousser la philosophie aussi loin que ce magister, il me semble que l'on peut quelquefois être heureux à sa manière.

J'ai vu deux fois M. Dufau, qui m'a reçu avec beaucoup d'amitié ; hier, je l'ai accompagné à la Chambre, où je n'ai pu trouver de place ; la séance a été très-orageuse. Casimir Périer se fera arracher les yeux ; c'était un *tolle* universel contre lui.

Adieu, ma bien chère maman ; je vous porte tous dans mon cœur.

BOSQUET.

Paris, le 31 août 1831.

Dans ma dernière lettre j'aurais dû t'avertir de l'époque à laquelle je sortirai probablement de l'École. Le préjugé exige qu'on porte une chemise de telle ou telle façon pour être bien ou mal accueilli. Je pourrais là-dessus faire ou plutôt reproduire de très-sages réflexions, bien raisonnées, avouées de tous ; mais, comme il me faudrait néanmoins conclure à la confection des chemises, je conclus à l'instant.

Tu sauras donc, chère maman, que le 15 octobre, en prenant une limite reculée, on me donnera la clef des champs ; par conséquent, le 15 octobre, il me faudra des chemises. Toutefois, si je n'en avais pas, j'aurais un gilet cuirassé et une redingote bien cousue et boutonnée. Adroitement, et pour tromper les gens qui ne s'y trompent pas, je laisserai paraître les bords d'un col qui n'appartiendra pas à ma chemise ; j'aurai soin également de cacher les manchettes. Cela durera quelque temps, autant que tu le voudras d'ailleurs, c'est ton affaire.

C'est une grande époque de la vie que celle où l'on entre en ménage. On dit que, pour les pauvres gens, ce n'est pas le temps le plus beau ; je le croirais assez, lorsque j'énumère les articles de la provi-

[redacted]

sion qu'il me faut faire. Depuis quelques jours, je consulte à droite, à gauche, pour savoir comment on habille un homme proprement, sans lui donner ni l'air d'un fat, ni l'air d'un cynique ; je consulte à cause des préjugés. Je crois que tu seras de mon avis, quand je te dirai qu'un peu plus cher, plus beau et plus durable, vaut mieux, dans une certaine limite, qu'un peu moins cher, moins beau et beaucoup moins durable. Les vêtements d'homme sont plus chers à Paris qu'en province, mais la différence est peu de chose.

Voyons comment nous composerons ma garde-robe : ma redingote de l'Ecole est trop râpée pour qu'elle puisse m'aller à Paris ; elle me servira à la campagne, plus tard ; et mon antique marron ou vert-pistache, si elle ne tombe pas en lambeaux de vétusté, sera ma robe de chambre. Tu me vois déjà faisant les honneurs de ma petite mansarde dans ce costume.

Quand on est dans la rue, on a ordinairement un chapeau, un pantalon, une redingote ; le gilet en drap, l'hiver, et d'autre étoffe, l'été. Le pantalon change aussi, dit-on, suivant qu'on est chez soi ou dans la rue, ou bien chez des gens qu'on voit rarement : ainsi, deux pantalons, deux gilets, une

[redacted]

redingote et un chapeau. A tout cela il manque un habit de tenue, exigé dans une visite, puis une cravate noire (les deux de l'Ecole tombent en lambeaux), et deux ou trois blanches. Voilà tout, à peu près, et l'on pense que je n'en serai pas quitte pour 300 francs, si je veux n'avoir pas besoin d'un second trousseau dans un an. Je veillerai de mon mieux, j'espère n'être pas trompé ; je m'évertuerai à faire comme si tu décidais. Dans ma prochaine lettre, si j'ai déjà fait une emplette, je t'enverrai la note.

Les détails du mariage de l'aimable H. B. m'ont beaucoup intéressé ; elle est si bonne, si douce, elle réunit tant de qualités sous des dehors modestes !

Si vous avez vos fêtes à Pau, j'ai les miennes au quartier Beaujon. Il y a aujourd'hui huit jours que je dînais chez M. Cottin avec M. Dufau ; Mme C. L. était avec nous ; nous n'étions que quatre à table. Comme tu peux le penser, il a été question du Béarn, et aussitôt de M. Cailloux. M. Cottin prend toujours à partie Mme C. L., et avec beaucoup d'esprit ; après une bonne plaisanterie, il met bas les armes, quelquefois en lui disant : « Si Cailloux était ici, il ne vous ferait pas grâce à si bon marché. » Mme C. L. est donc prévenue, et, comme elle ne manque pas d'esprit, il sera, je crois, très-amusant

pour M. Cottin d'observer les attaques et les parades aux premiers jours de l'entrevue, si le fameux voyage s'effectue, avant que M. Cailloux n'abandonne notre pays. Je donnerais des années de mon avancement futur pour qu'il y restât ingénieur en chef.

Tu me demandais pourquoi nos uniformes n'avaient point paru aux fêtes de Juillet. Par la même raison qu'ils avaient paru l'an dernier dans la véritable fête. J'aurais été très-vexé d'une invitation quelconque émanée du Palais-Royal ; on a donc très-bien fait, pour mon compte, de ne nous rien dire ; et je remercie ceux qui auraient pu nous inviter, si leur intention était de ne pas nous vexer. Ils s'étaient d'abord décidés à nous regarder comme des gens de hasard ; il y avait eu du bruit au mois de juillet 1830 ; nous, jeunes gens, naturellement nous y avions été pour faire du bruit aussi, et nous amuser. Quant à l'idée de l'oppression qui allait régner sur la France et de notre avenir que nous avions à défendre avec celui de notre génération, il est évident pour eux qu'elle n'entra pas dans la tête d'un seul de nous, parce qu'elle ne leur est pas venue à eux avec celle du sentiment de leur devoir et de l'honneur.

Il n'y a de fêtes qu'avec des amis ; j'aime la force et la franchise, ainsi je n'aime pas le roi. Je ne le dis

[redacted]

à personne, c'est inutile ; je le lui dirai, quand il me le demandera. J'aime mon pays, et, dans mon état, quel qu'il soit, je le servirai avec plaisir. Mes idées sur ceux qui le gouvernent sont mon bien, mais je n'en ferai montre qu'autant qu'on m'y forcera. Notre signe de ralliement, le 29, fut un ruban aux trois couleurs ; tu sens bien qu'il y a absurdité à prendre part à des fêtes ordonnées par d'Argout, celui qui a brûlé le drapeau tricolore.

Au fond, que signifient ces fêtes, cette plaisanterie de dire : aujourd'hui on sera triste, et demain on se réjouira ; ces appareils dressés à grands frais pour amuser les yeux de tant de gens qui doivent les regarder à jeun ? Je veux bien que le peuple, comme on dit, vive de fêtes comme de pain ; mais je prétends, moi, que ceux qui se retirent contents après le feu d'artifice ne sont pas ceux qui meurent de faim ou qui souffrent de la marche du gouvernement. Ces derniers ne vont pas voir le feu d'artifice, et, si la mesure est comble, si l'irritation est assez forte, votre feu d'artifice n'empêchera pas que demain, sur la place publique, on ne vous crie : *J'ai faim ! Gare à vous !*

Ainsi donc, ces grands apprêts ne valent rien, surtout aujourd'hui qu'on peut réclamer autre chose.

[redacted]

Certes, chacun aurait été plus content, et la fête eût été générale, si, à la place de l'ordonnance sur les fêtes, on eût trouvé un riche budget pour donner du travail à tous ces ouvriers à qui, en juillet, on le refusait.

Je sais un peu ce qui se passe chez les ouvriers et combien, tous les jours, avec la misère, s'accroît leur irritation, parce que tous les jours il en vient à l'Ecole qui demandent de l'ouvrage et nous font des tableaux déplorables. L'hiver approche, gare ! Il ne faut pas te figurer que ces bandes de gardes nationaux, qui apparaissent quelquefois pour fermer la bouche aux ouvriers, soient composées de gens estimables tous ; tel bataillon, des plus alertes, que je pourrais citer, ne contient que de ces boutiquiers, épiciers, égoïstes crasseux, qui, au prix de deux journées de vente, ne sauveraient pas leur pays. Ce sont ces mêmes hommes qui, l'année dernière, au centre de la ville, fermaient leurs portes, et, dans l'intérieur de leurs maisons, bien cachés, maudissaient l'*émeute*, ces journées qu'aujourd'hui ils nomment *glorieuses*. Un homme d'honneur est fort rare chez eux, et ailleurs.

Je te dis toutes ces choses, parce que tu me les a demandées ; mais ne t'imagine pas qu'elles m'échauf-

sent longtemps. Comme ces idées se sont déjà souvent reproduites à mes yeux, je les vois d'un œil plus calme ; c'est qu'au lieu d'éclater, aujourd'hui, avec plus d'expérience, je méprise ce qui me paraît contraire aux lois de l'honneur et de la générosité.

Chaumont a obtenu deux prix de dessin ; je lui en ai fait mon compliment. Il dessine fort bien et il pourra devenir habile, parce qu'il saisit parfaitement une pose, une manière d'être, et qu'il a réellement la bosse de l'artiste.

Adieu, chère maman, je vous embrasse tous ; à six ou sept mois !

BOSQUET.

J'envoie ma lettre à l'instant pour que tu aies le temps de coudre mes chemises, je te les recommande ; que penses-tu de cette recommandation ? Elle me donne envie de rire ; comme si tu n'y tenais pas autant que moi !

Paris, octobre 1831.

Je t'ai écrit hier, dans un moment de délire, pour la marine. J'aurais tout bravé pour être marin, même des barrières insurmontables ; je croyais tout possible,

ou plutôt je ne voyais que les résultats d'une belle navigation, une guerre contre les Anglais, et la probabilité d'avoir un grade dans la marine. La vérité est que la marine ne me restera probablement pas.

J'étais à me demander ce matin ce que j'avais fait hier. J'ai parfois de ces moments de violence dans les idées, et toujours je me transporte dans des circonstances difficiles : un grand siècle, de grands événements, et je ne puis alors rester neutre. Hier, dans la journée, j'étais au moins amiral, et je t'ai alors écrit. Que ma lettre ne te persuade pas que je serai marin ; rien n'est décidé et ne pourra l'être que dans quinze jours ; et lorsque je raisonne de sang-froid, je ne crois pouvoir être jamais marin, à cause de toutes les circonstances qui m'environnent.

Voici ce que c'est : je venais d'entendre un ouvrage qui m'avait mis le feu dans les veines ; je croyais tout possible, mes idées se sont succédé avec rapidité ; je voyais le repos impossible en France ; je croyais dans la marine pouvoir dignement servir mon pays ; et puis, aussi, des idées de jeune homme ! Dans ce moment, je t'ai écrit ; j'ai cédé, sans réfléchir, à cette fougue qui parfois m'emporte. Que de fois n'ai-je pas songé à cette marine pour n'y voir que

tout ce qu'elle a de beau ! Que de fois n'ai-je pas été, par la pensée, artilleur en Pologne, en Russie, et même chargé du commandement de tout un corps d'armée ! D'autres fois, j'ai dirigé de grands travaux durables, creusant des ports, des canaux, etc. ! Ma tête impatiente imaginait quelque chose qui l'occupât toute entière ; et, comme dans une carrière militaire quelconque on trouve dans les temps de crise de grands événements, je ne voyais que cela. Si je t'avais écrit toutes les fois que j'ai eu de semblables idées, tu m'aurais vu, tour à tour, marin, artilleur, constructeur, voyageur, Turc, Arabe, et que sais-je ? La nuit passe là-dessus, et le lendemain je suis plus sage. Ne fais voir à personne ma dernière lettre ; brûle-la.

Je t'écris pour que tu ne disposes pas tes idées sur le ton qu'elle avait ; moi-même, je ne sais pas bien tout ce que j'y ai écrit ; peut-être y ai-je parlé de certitude ; mais, en demandant la marine, je n'aurais que de très-faibles chances de l'obtenir. Hier, marin dans l'âme, j'ai été chez le directeur des études et je voulais en effet me décider complétement pour la marine ; mais rien n'est définitif jusqu'à la fin du mois, et très-probablement je resterai à Paris l'année prochaine.

Je viens de recevoir ta dernière lettre ; je connaissais les vers de Gachet.

J'écris à la hâte pour charger de ma lettre l'abbé Martin qui part dans une heure.

Adieu, aime-moi toujours malgré mes folies ; adieu, ton bon fils.

BOSQUET.

Paris, le 4 novembre 1831

Depuis longtemps, chère maman, tu as dû t'apercevoir qu'une carrière monotone serait pour moi un supplice. Je sais qu'à d'autres la carrière civile peut présenter des avantages, et toi, sans doute, comme moi quelquefois, tu as songé à un titre d'ingénieur, à la résidence de Pau. Tous ces premiers calculs, je les ai faits souvent ; mais, ce n'est qu'un rêve de l'imagination qui s'explique très-bien. Penses-tu que Pau soit la seule résidence ? Les départements des Basses et des Hautes-Pyrénées sont les plus riches en ingénieurs ; et l'on cherche avec raison à civiliser les départements de la Basse-Bretagne, d'Indre-et-Loire et autres, que Charles Dupin a signalés dans sa carte par une large couche d'encre de Chine. C'est là qu'on

va maintenant tracer des routes et faire des travaux nombreux, et c'est là qu'on m'aurait confiné.

Quand aurais-je pu passer quelques mois près de toi ? Jamais de congé dans les Ponts ; toujours des lettres, éloigné de toi ; chichement payé, sans plaisirs aucuns, sans avenir qui flatte mon caractère ; pas un ami près de moi, pas de connaissances ; car ne pense pas que chacun soit favorisé comme M. Cailloux à son arrivée à Pau.

Peu de villes en France offrent aux étrangers cette aménité hospitalière qui caractérise les Béarnais. Il y trouva tout de suite des amis, des sociétés qui prisaient son esprit, et bientôt une femme, une famille, une patrie. Son sort fut beau dans les commencements ; et cependant, vois, il n'est pas content, toujours sur le même échelon. Quelle administration que celle dont il dépend ! Partout attaquée, peut-être bientôt renversée.... A ce que je dis ici je pourrais ajouter bien d'autres considérations, que plus tard je reproduirai pour dissiper tes scrupules naturels, puisque tu ne peux juger les pièces en main.

Je sais trop tout ce que ton cœur de mère, aidé de ton imagination habile à se créer des dangers, aurait souffert de me suivre, de la pensée, sur les mers. La carrière sera brillante, dit-on, et je le crois. Mais, et



moi aussi j'aurais souffert d'être longtemps éloigné de ma mère. Une vie active, des espérances de gloire sont nécessaires à mon caractère, si elles peuvent s'accorder avec les vœux que je forme toujours de me rapprocher de toi ; car ne crois pas à ces pages que je traçais, il y a quelques jours, fasciné par des rêves de fortune sur mer. Plus tard, sans doute, la marine de France tiendra tête à celle de nos voisins ; ses officiers valent déjà bien mieux que ceux de l'Angleterre ; les palmes nous reviendront, et il me semblait que j'en pourrais peut-être cueillir une feuille. Tout cela venait de se retracer à mon imagination ; j'étais bouillant de feu et d'espérance, et j'écrivis. Cette lettre t'aura fait mal peut-être, si tu n'as pas bien lu alors dans mon caractère. Mais, non ; tu n'as pas cru que j'entrais dans la marine ; j'y ai renoncé.

Je suis dans l'artillerie, et définitivement ; la liste a été lue en public, je suis le second de la promotion des artilleurs. Dans deux ans, je serai près de toi ; ma garnison à Toulouse ; et, du jour au lendemain, je pourrai aller t'embrasser, vivre quelques semaines au milieu de vous.

Maintenant, que je te dise tous les avantages que je trouve dans ma carrière et pour toi et pour moi. Dépouille-toi de tout préjugé. Près de toi, M. Bari-

tot, seul, peut dans ce moment connaître un peu ce que c'est que ce corps de l'armée. Autrefois, j'aurais été simple canonnier ; peu d'instruction, et tirant bien le canon, supportant le froid et le chaud ; c'était presque tout ce qu'on exigeait.

Le génie au contraire était le corps savant de l'armée ; il avait dans la guerre toutes les missions brillantes : reconnaissances sur le terrain, passage des fleuves, siéges, campements, tout. Aujourd'hui, tout cela a changé ; l'artillerie est au moins aussi savante que le génie, et son rôle est devenu si brillant, que les officiers du génie demandent l'aigrette de l'artilleur. L'artillerie a maintenant une grande partie des apanages du génie d'autrefois ; elle a ses arsenaux, ses projets, ses plans de campagne ; elle va accaparer la direction des poudres. L'instruction de ses officiers, à l'Ecole d'application, ne diffère de celle des officiers du génie que par un cours de défenses de places fortes remplacé par celui des défenses de redoutes, citadelles légères et campements volants.

L'artillerie compte parmi nos savants ses hommes les plus distingués ; et il faut que tu saches que l'exercice du canon et les manœuvres du régiment ne sont qu'une récréation, ce qui ne forme pas la centième partie des devoirs de l'artilleur. Je voulais d'abord te

[redacted]

rassurer sur ce point, parce que, dans une de tes lettres, je m'étais aperçu que tu regardais un officier d'artillerie comme un simple troupier.

J'en viens aux avantages d'avancement. Notre promotion est peut-être la plus heureusement entrée au service ; voici pourquoi : elle voit au début toutes ses chances de fortune. Le calcul vient d'en être fait par un capitaine d'artillerie, qui a pris ses épaulettes au mois de juillet. Dans quinze ou dix-huit ans, en supposant toutes les chances les plus défavorables, paix constante et retraite à soixante-dix ans, notre promotion sera dans le premier tiers des officiers supérieurs, c'est-à-dire qu'à cette époque nous serons tous déjà chefs d'escadron d'artillerie, ce qui correspond au moins à colonel dans une autre arme. Cela vient de ce que toute la tête de l'artillerie a les cheveux blancs. Nous avons encore une nouvelle chance, toujours en temps de paix : celle de voir subdiviser les batteries trop riches en pièces et pauvres en officiers ; il faudrait créer de nouveaux officiers supérieurs, ce qui nous donnerait un bon coup d'épaule.

La promotion d'artillerie de 1831 se compose de soixante-deux ou soixante-trois officiers, et je suis le second. J'espère conserver mon rang à Metz, et, par suite, je serai le second par droit d'ancienneté sur les cadres de ma promotion.

[redacted]

Une fois à Metz, je ne te serai plus à charge; j'espère même que mon équipement ne te coûtera pas bien cher. Le général a demandé au ministre de la Guerre de nous inscrire sur les cadres de l'armée à la date du mois de juin dernier; ce qui est fort juste, à cause de la promotion extraordinaire dont ils nous ont bercés; il paraît que Louis-Philippe ne demande pas mieux, désirant s'acquitter envers l'Ecole. Peut-être nos appointements courraient depuis lors, ainsi, en arrivant à Metz, à la fin de janvier, nous recevrions environ 860 francs de solde arriérée. Dans tous les cas, notre solde comptera depuis le premier octobre ou le premier novembre.

Maintenant, dois-je rester à Paris jusqu'à mon départ pour Metz ou t'aller joindre à Pau ? Je n'aurais pas balancé, sans les frais de voyage qui ont augmenté : 81 francs dans la rotonde ou sur la banquette, de Paris à Bordeaux; il faut aussi compter l'auberge et le poids de la malle ; un jour ou un jour et demi à Bordeaux forcément, et 45 francs pour la diligence seule de Bordeaux à Pau. Puis le second voyage de Pau à Metz bien plus cher, puisqu'il faut, je crois, passer par Paris pour plus d'économie, quoique la route soit plus longue. A Pau, j'occasionnerai des dépenses; je ne serai pas sans avoir quelque argent à dépenser.

Vois, la vie de Paris est encore chère, mais moins, sans doute, que mes voyages et ces dépenses à Pau. Dans mon calcul n'entre pas toute la joie que j'aurais à vivre près de toi et de tous les miens.

Je ne pourrai porter mon uniforme que lorsque le ministre aura signé mon brevet, et, alors même, il me sera défendu de le porter à Paris, défense qui est la même pour les officiers de tous les corps, s'ils ne sont pas en armes à la tête de leur compagnie. Il me fallait donc des habits bourgeois.

J'ai fait faire une redingote, un pantalon et un gilet; j'ai acheté une cravate noire et un chapeau, 26 francs : la cravate 12 et le chapeau 14, c'est payé ; mais le reste ne l'est pas.

Mon habit de l'Ecole peut s'arranger avec des revers et me faire son temps à Metz ; c'est une économie dont beaucoup profitent. La redingote me servira, ainsi que le bonnet de police, et peut-être le pantalon.

Je te donnerai plus tard tous les détails ; dans tous les cas, sois sûre que je viserai à l'économie. Ces dépenses sont les dernières, et ensuite j'y porterai remède moi-même.

Je doute que, dans ce moment, ton cœur soit bien ouvert à la joie, je m'y attendais ; mais, quand tu

[redacted]

connaîtras mieux ma position, et qu'alors tu la compareras à celle que tu me supposais dans une autre carrière, tu me diras que j'ai bien fait, et tu seras plus heureuse.

J'ai dîné dimanche chez M. Cassaigne, qui vote pour l'artillerie. Il ne sait pas encore que j'ai l'épaulette ; M. Cottin et M. Legros l'ignorent aussi. Je n'ai pu rencontrer M. Cottin depuis trois jours.

Adieu, chère maman ; ne juge pas précipitamment ma conduite, tu l'apprécieras dans quelque temps. Mes amis seront peut-être de mon avis; c'est d'ailleurs celui de tous mes chefs, qui y entendent quelque chose et à qui j'ai parlé plus d'une fois de ma position.

Adieu, chère maman, ton bon fils,

BOSQUET.

Je suis hors de l'Ecole depuis cinq ou six jours, et dans la rue des Beaux-Arts, n° 5. J'étais resté à l'Ecole jusqu'au dernier moment.

Paris, le 2 décembre 1831.

Je veux te raconter une délicieuse partie de campagne que je dois encore à l'excellent M. Cottin. Il y a environ un mois et demi qu'un conscrit se char-

[redacted]

gea de me prévenir de la fête ; voici comment : Il était au bois de Boulogne à une course de chevaux, lorsqu'une charmante dame, escortée de gentilles demoiselles, l'aborda pour lui demander s'il ne connaissait pas à l'Ecole l'élève Bosquet ; et il se chargea de m'annoncer que, le lundi suivant, les deux filles de Mme C. L. devaient revoir les grilles de Saint-Denis. Il n'est pas besoin de dire si je fus flatté d'une si aimable invitation, et si je fus félicité par le conscrit.

Le lendemain, je reçus une lettre de M. Cottin ; le rendez-vous était à Vincennes, à neuf heures, le dimanche. Il y avait ce jour-là école à feu pour les artilleurs de la garde nationale, et les dames allaient juger des coups. De là, on devait déjeuner au bout du pont de Charenton, sur la rive gauche de la Marne, et M. Cottin avait l'attention de m'écrire que j'étais attendu à l'unanimité.

Le matin donc, au premier roulement de tambour, j'étais en route, et je fus bientôt sur la fameuse place de la Bastille. Là, les « souvenirs du peuple » ne me permirent pas de choisir d'autre char que le char plébéien ; Lacoste t'expliquera ce qu'est un *sapin* ou *coucou*. Je pris donc ma place sur la banquette, sans pitié pour un coursier étique, de tout

[redacted]

point respectable par sa chevelure blanchie et par les longs services qu'il semblait avoir rendus. Il nous traîna à Vincennes, au nombre de douze ; fort heureux sans doute d'en être quitte pour si peu, car le conducteur criait dans les rues et aurait fait monter tout le faubourg.

Enfin, me voilà à Vincennes et au polygone. J'eus bientôt distingué parmi les capitaines M. Cottin qui commandait sa batterie. Les dames étaient entrées dans le bois, j'allai les trouver. Je les remerciai mille fois de leur courage au bois de Boulogne, puisque c'était pour me préparer une si agréable journée qu'elles avaient affronté les moustaches du conscrit ; elles avaient en effet tourné tout autour de lui et l'avaient, pour ainsi dire, assiégé quelque temps avant de se décider à l'aborder définitivement.

Les artilleurs cessèrent bientôt de faire tousser leurs pièces ; nous partîmes pour Charenton. Il y avait nombreuse compagnie : des artilleurs de la batterie de M. Cottin, un de ses grands amis, que je rencontre toujours à Beaujon, et son neveu, étudiant en médecine. La longue table de sapin était dressée à l'ombre de quelques arbres, sur la route qui longe la Marne. Le coup d'œil était charmant, les dames et les artilleurs fort aimables, et le poisson

[redacted]

excellent ; nous avions sous les yeux les pêcheurs qui les prenaient et, à mesure, l'envoyaient à la cuisine.

Après le déjeuner, comme nous étions à *Charenton*, nous nous jetâmes naturellement dans la rivière ; des barques se trouvèrent là fort à propos pour nous empêcher de nous noyer. Après avoir reconnu les côtes du voisinage, et habitué les demoiselles aux rigueurs de l'élément, nous nous sentîmes assez forts pour appareiller vers de lointains rivages. Nous remontâmes la Marne par 48° de latitude nord ; nous reconnûmes quelques îles sauvages ou du moins sans habitants à l'heure qu'il était ; quelques vieilles tours qui nous firent penser que les naturels du pays avaient été sous la domination de chefs impérieux. Sur les rivages voisins, nous causâmes avec quelques insulaires qui nous exposèrent les coutumes de leur pays, les vexations qu'ils subissaient ; ils étaient fort mécontents de leur prince actuel qui était un menteur. De là, nous nous laissâmes aller aux courants, et nous rentrâmes gaîment dans le port, sans avoir eu de mâts cassés, car nous n'en avions pas, sans voiles déchirées, si ce n'est la robe de l'une des demoiselles, enfin sans accident fâcheux autre que l'immersion d'un artilleur qui plongea jusqu'à la ceinture, la tête la

[redacted]

première, et s'amarra au bateau avec ses éperons comme avec des crocs ; on le hissa sur le pont ; du reste, il n'était pas mouillé, disait-il, et il devait le savoir mieux que personne. Après bien des fatigues, nous rentrâmes à Beaujon, et là, des huîtres excellentes nous mirent en appétit. Après le dîner, renonçant au caractère sérieux de marinier, nous donnâmes chacun des gages et nous fîmes nos pénitences, quelquefois fort agréables.

Je te parlerai aussi plus tard d'une visite que j'ai faite à Saint-Denis, et je te donnerai des détails ; j'ai vu tout l'intérieur, à la faveur du titre de cousin de Mlle Louise, la fille aînée de Mme C. L.

Je ne t'ai point parlé d'Anna ; pauvre petite créature..... souffrir si jeune, si faible contre la douleur. C'est une barbarie de la nature d'affliger de maladies aiguës ces êtres innocents ; et nous devrions, nous, dans la force, pouvoir transporter leur mal sur nous, puisque nous pouvons le souffrir plus facilement. Si je n'ai pas eu comme vous des larmes aux yeux, j'ai bien souffert quand je me représentais ma petite Anna dans l'état où tu me la peignais. Allons du courage, la voilà sauvée ! *Hé-u-me crouchi sus la bouquete quoate poutous, et digue-u : l'ouncle qu'eus t'embie de plaa bou cor.*

[redacted]

Elle doit sans doute prononcer mon nom, je m'en rapporte à toi pour qu'elle ne l'oublie pas ; grâce au pinceau de M. Butay, qui voudra bien recevoir mes sentiments d'amitié respectueuse et de reconnaissance, elle pourra reconnaître son oncle, quand, un beau matin, il viendra, l'uniforme au corps et le bonheur dans l'âme, vous surprendre tous, comme une fois tu t'en souviens !

Laisse-moi te conter ma vie monotone dans la cité des bruyants plaisirs. D'abord je ne suis plus dans la rue des Beaux-Arts.— Oh ! de l'inconstance ! — Rien de tout cela ; j'étais très-bien dans cette maison, mais je n'ai pas voulu faire perdre au portier, qui louait le troisième à son compte, sept ou neuf mois de loyer ; il trouvait à louer ma chambre pour toute l'année, et je me suis sacrifié avec plaisir. J'ai donc pris une autre chambre dans la rue du Pont-de-Lodi, n° 5, qui donne dans la rue Dauphine.

Ma première chambre me coûtait 30 francs ; celle-ci, 25. Je loge au quatrième étage ; c'est là que finit l'escalier, et aussi la force de jarret de ceux qui montent à l'assaut pour venir voir un ami. Il me faudra acheter un peu de bois, mais nous n'avons pas ici la place Gramont et des charrettes de bois à 7 ou 8 francs. J'en brûlerai peu, le moins que je pourrai. Je n'en ai pas encore brûlé.

J'ai fait faire un habit de Metz, 90 francs ; et un pantalon, 40 francs, que j'ai payés avec l'argent que M. Legros me compte. Depuis le dernier trimestre payé, il m'a remis 450 francs ; il me reste 15 francs. A la fin de l'année, j'ai eu des dépenses à faire à l'Ecole ; il a fallu donner une vingtaine de francs à la caisse pour des frais possibles, on me les renverra, s'il y a lieu ; donner au garçon qui faisait ma chambre, au portier, pour ma malle, etc. etc. Puis, des départs de camarades, quelques invitations que je ne pouvais refuser et que j'ai dû rendre. J'ai payé un chapeau, et 33 francs à l'ancien tailleur de l'Ecole pour le bonnet de police et des réparations. Tu peux t'en rapporter à moi ; j'ai dépensé juste ce qui était nécessaire, car je ne me suis pas amusé avec de l'argent. Si je pouvais échanger les deux mois que je vais encore vivre à Paris contre quinze jours passés à votre foyer, au milieu de vous, ma petite nièce sur mes genoux, je me regarderais comme n'ayant pas de vœux à former.

Je dîne avec plusieurs anciens camarades, très-économiquement, à vingt-cinq sols le cachet, à peine il y a de quoi manger ; là, quand il y en a pour un, il n'y en a pas pour deux. Mon déjeuner, je le fais maintenant dans ma chambre; quelquefois du pain,

quelquefois du saucisson avec, pas de vin. « Tant mieux! » dis-tu, et moi, tant pis! Pendant l'hiver pas de vin! Le soir, je vois quelquefois des amis de collége, et chacun conte son histoire.

Je vais maintenant me mettre à travailler l'allemand, car je suis artilleur, et j'espère en avoir besoin.

Tiens, c'est une triste ville que Paris pour celui qui comprend, qui a une âme pour sentir, des sens pour jouir, des idées à mûrir. Voir la solution du problème et ne pouvoir le résoudre! Non, pas d'or; je n'en demande pas; mais laissez-moi approcher de tous ces sanctuaires, ou bien tenez-moi éloigné. Ce sera un beau jour que celui où je partirai pour Metz.

Quand je te dis que je suis à Paris sans plaisirs et que je me laisse vivre dans la monotonie, tu dois penser que je n'ai pas quelque part une société composée de femmes aimables, où je puisse apprendre ces riens qui font une partie de la vie. Je n'ai vu à Paris de dames, avec qui on aimerait à causer longtemps, que Mme C. L. et ses filles et Mlle Cottin. Je n'appelle pas société celle de quelques grisettes, où j'ai pu rire un instant pour m'ennuyer de plus belle. Vois-tu, Paris est ennuyeux pour qui n'a pas un amour en tête, ou des orgies à faire, ou des travaux

durables; ennuyeux surtout lorsqu'il faut toujours compter.

Je te conterai prochainem ent ma visite à Saint-Denis.

Rivarès est arrivé, il se porte comme la santé même, frais comme rose.

M. Dufau m'a parlé l'autre jour assez longuement de l'affaire Cazenave. Il n'a pas donné des renseignements, lui; il me l'a assuré. Il suppose que c'est Laurence, qui était chargé de fournir des notes sur le parquet de Pau. Il a l'air de regarder la chose comme sans remède et d'en paraître très-peiné.

Ces ministres font tous les jours des bévues ; et les députés, descendants des *ventrus* pour la plupart, inondent les ministères pour demander, l'un pour son fils, l'autre pour son cousin, l'autre pour son neveu, beaucoup pour tous les trois. Louis XVIII voulait payer les députés ; on lui conseilla de ne pas le faire : « Soit, dit-il, mais c'est bi en plus cher. » Comme il avait raison !

Quand j'en viens à cette *patraque* de gouvernement, hargneux, misérable et sans honneur, mon sang bouillonne comme en Juillet, et je commanderai presque le feu.

Adieu, bonne maman ; plus je vais, et plus je trouve

[redacted]

que les vraies jouissances sont celles de l'honnête homme, de l'homme vertueux, celles que tu m'as dépeintes tant de fois, avec ton sourire de mère, et que tout un ministère et ses valets ne valent pas une bonne action. On me disait l'autre jour : « Quelle mère vous avez ! Il n'en existe pas deux comme elle! » Tu vois que tu es connue d'autres que de tes enfants. Mille tendresses de ton bon fils,

BOSQUET,
Officier d'artillerie.

Paris, le 7 décembre 1831.

Je t'ai écrit il y a cinq jours, bonne mère ; je ne savais pas que Lapeyre partait pour Pau ; au reste, tant mieux ; voilà deux lettres, je suis plus longtemps à causer près de toi.

Les chaussettes m'ont été remises avant-hier avec quelques mots de ta main. J'en ai mis aussitôt une paire, elles vont très-bien ; et comme elles sont bien travaillées ! Pauvre grand-maman, elle songeait à moi en les tricotant ! Alors je pouvais la remercier par un baiser affectueux et reconnaissant..... Au moins son souvenir sera-t-il toujours entouré

[redacted]

coup de grâce ; on trouve chez elle ces manières faciles et aimables, ces attentions fines que l'usage du monde peut donner, mais seulement à des femmes naturellement gracieuses.

M. Cottin revint de l'exercice, Mlle Marie de sa pension, située dans le quartier Beaujon, et nous déjeunâmes : des perdreaux à la Marengo, du Bordeaux ! Nous montâmes en voiture, et nous voilà sur la route de Saint-Denis.

Mlle Marie avait quitté cette maison depuis près d'un an, elle y connaissait encore bon nombre de bonnes amies. C'était une fête de les revoir ; mais aussi il y avait quelques petits reproches à entendre et à faire : les correspondances interrompues, de ces graves riens qui forment la politique et les affaires intérieures de ces demoiselles. On m'instruisait sur le caractère de certains officiers-féminins de la garnison. Mme C. L. parle avec plaisir de Bonaparte ; et, à Saint-Denis, tout redit le nom du père de nos braves.

La façade de l'établissement n'est pas bien belle ; les parloirs, où l'on entre à gauche, forment une assez longue enfilade, tourmentée et coupée d'angles ; ils sont fort incommodes. Au fond du corridor, dans une cellule, nous saluâmes une dame décorée de

l'ordre de Saint-Louis, c'était la sentinelle du parloir ; de cinquante à soixante ans, physionomie de femme philosophe. Nous attendîmes longtemps ; enfin parurent, mais pour un instant seulement, les deux filles de Mme C. L. ; quoique cousin, je dus, en ma qualité de masculin, les saluer derrière la grille ; les dames étaient dans l'intérieur.

Ces demoiselles étaient charmantes malgré l'uniforme de leur bataillon : chapeau noir, robe noire, bas noirs, tout noir, excepté, je crois, une petite mousseline qui jouait autour du cou, et le galon de la compagnie, qui, en servant de ceinture, passe encore sur les épaules comme les cordons qui servent à attacher le sac sur le dos des soldats.

Une cloche sonna ; elles disparurent. Une dame de corvée dérida un front très-sévère, au dire des demoiselles, et nous offrit son aide pour visiter la maison. Deux dames étrangères, accompagnées de deux anciens militaires décorés et mutilés, la suivirent avec nous. Du parloir, nous passâmes dans une vaste cour couverte de verdure et festonnée de petits sentiers ; sa forme est celle d'un demi-cercle, dont l'arc appartient au parloir ; le côté rectiligne forme la façade d'une aile de la maison ; elle est majestueuse ; des colonnes attachées aux

[redacted]

murs, et un air de demi-vétusté. Nous entrâmes dans un vestibule circulaire, où, aux grands jours, les pensionnaires viennent danser ; il aboutit à de longs corridors en arcades, comme ceux des Cordeliers.

La cloche avait annoncé le dîner, et nous passâmes au milieu du réfectoire. Partout des visages frais et beaucoup de beaux yeux ; c'était ravissant. Mme C. L. cherchait du regard ses filles tout en avançant, et moi aussi. Au fond du réfectoire était une espèce de censeur en robe : décorée, ruban rouge éclatant, une pèlerine, fourrure grise, et un maintien imposant ; véritable pendant d'un censeur de collége. Les tables sont rangées à droite et à gauche, et, à l'extrémité de chacune d'elles, est assise une dame-maîtresse, qui préside et découpe sans doute. Tout avait l'air très-propre ; mais il faisait froid ; tout en pierre, et une salle immense.

Nous visitâmes deux belles salles de dessin, où je rencontrai des vues du château de Pau et de celui de Coarraze. Ces salles sont parfaitement disposées et fort belles. Nous longeâmes de longs et larges corridors, aux carrefours desquels la Restauration avait gratté de ses ongles de jalousie et de bêtise

[redacted]

les noms fameux d'Austerlitz, Wagram, Lodi, Eylau, etc. On nous montra, dans une belle salle d'exposition, le produit des talents des jeunes artistes ; on y pouvait remarquer des morceaux délicieux. Je ne te parlerai pas des salles de broderie, de la lingerie. Je te dirai seulement que, de la salle d'exposition, entre les rideaux d'une porte vitrée, nous fûmes juges silencieux des grâces ou des mouvements encloués d'une compagnie entière de jeunes demoiselles disposées sur deux rangs, l'œil fixe, le corps droit, et manœuvrant au son du violon et sous les ordres d'une maîtresse de danse, qui ressemblait assez mal à une nymphe, si toutefois il est vrai que les nymphes étaient légères, à la jambe fine et au pied sautillant.

A la lingerie, deux jeunes personnes cachaient leur visage derrière les toiles grossières qu'elles assemblaient ; l'oreille un peu rouge, des mains blanches, et un costume différent de celui des pensionnaires. On me dit tout bas que c'était pénitence.

Dans les dortoirs, c'est une ordonnance, une propreté admirables ; des voûtes élevées, soutenues par des pilastres, et couvrant de vastes salles allongées ; quatre rangs de lits, tout petits, adossés deux à deux, séparés par rien, sur une même ligne ; au

[redacted]

fond et à l'entrée, deux grandes rosaces coloriées au-dessus des portes ; un grand nombre de fenêtres donnant sur un vaste jardin, sur les plaines de Saint-Denis ; et, dans le lointain, on aperçoit la butte Montmartre et toute la ligne du coteau.

Le jardin, au pied des dortoirs, qui sont au second étage, est une nappe de verdure partagée en deux par une large allée qui va vers la façade de l'aile de l'établissement correspondante ; tout autour règne une allée courbe et d'autres allées plantées d'arbres, lesquels forment berceau.

Nous vîmes bien autre chose, mais rien de plus joli que la physionomie spirituelle de Mlle Louise et de deux de ses amies.

Nous rentrâmes au parloir, où les demoiselles venaient nous rejoindre. Il y avait déjà beaucoup de monde, en dehors de la grille ; j'étais seul sur un banc, écoutant, et devisant quand un petit silence d'une seconde me permettait de placer un mot ; c'était un bourdonnement ! Je fus envoyé faire des provisions de sucreries.

J'eus le temps de visiter les tombeaux de Saint-Denis. Ces mausolées ne sont que des images, du marbre, et pas de cendres dessous. Le jour y arrive par des soupiraux, et rien de bien majestueux. Dans

[redacted]

un coin très obscur, que le gardien éclaira d'une lampe sale et rougeâtre, j'aperçus deux caisses noircies, où reposaient, embaumés et dans du plomb, deux personnages royaux, je ne sais lesquels. Il valait bien la peine d'être roi !

L'église de Saint-Denis est fort belle, magnifique ; à droite et à gauche, il y a des mausolées en marbre, où sont soigneusement sculptées les statues des personnages dont ils rappellent la mémoire : François Ier et sa femme, et quelques autres.

Je termine ma lettre à côté de quatre de mes amis qui viennent me prendre pour aller dîner. Parmi eux, se trouvent deux camarades de collége et un poëte de Bagnères, Dussert, qui est plein de douceur, et du plus beau caractère. Il a aussi une mère qu'il aime comme je t'aime ; nous parlons souvent de toi et d'elle ; la sienne est fort avancée en âge. Voici une strophe qui termine une de ses pièces de vers inspirée par la piété filiale :

Mais, hâtez-vous, beaux jours, qui me devez venir !
Car je porte ici-bas avec mon avenir
Une autre existence plus chère ;
Que le bonheur soit prompt, comme pour un vieillard!....
Moi... je suis jeune encor ; mais s'il venait trop tard,
Je n'en aurais plus pour ma mère!..

[redacted]

Par là, tu connaîtras son caractère, et tu verras qu'il est mon ami.

Moi aussi, je demande du bonheur, quelques titres à l'estime et à la reconnaissance des braves hommes de France; et c'est pour toi, c'est pour en orner tes jours qui sont les miens !

BOSQUET.

Paris, le 26 décembre 1831.

Un mot d'abord pour Roro, que je n'ai pas oubliée; bonne Roro, combien son amitié est franche et aimable! Dis-lui que je n'ai pas oublié mes séances au coin de son feu, ses petits verres, et sa tabatière inépuisable malgré l'appétit de nos deux nez. Si j'étais à l'heure qu'il est dans le quartier, j'irais aussitôt lui offrir quelques prises d'un excellent tabac de Belgique, dont on m'a porté l'autre jour une livre ; je viens d'en prendre à l'instant à son intention. Pourquoi ne porterait-on pas des santés avec du tabac comme avec des liqueurs? Les feuilles de la Havane et de la Virginie excitent les esprits, comme les vins de nos coteaux.

Ma bonne mère, je reviens à toi, à toi près de

[redacted]

qui je voudrais être dans ce moment, au coin de ton feu; là, tu lirais au fond de mon cœur toutes mes pensées, toutes mes émotions, toutes mes espérances, ce qui vaudrait bien mieux qu'une lettre.

On ne s'ennuie que par le dégoût et la satiété des choses; je commence à vivre, ainsi je ne m'ennuie pas; seulement, je puis quelquefois être impatient de la lenteur des événements, lorsque je voudrais courir au galop. Quelquefois, j'ai de l'humeur en songeant qu'en France on ne prend plus que des termes moyens, toujours le milieu des choses, sans jamais se mettre à la tête.

A peine j'entre dans la carrière, et ils commencent avec moi sur le ton d'une parcimonie crasseuse. Nous devions être sous-lieutenants depuis le mois de juin 1831, et nous ne le sommes qu'à partir du 6 août. Les journaux se sont trompés. Il semblait que nous devions être payés du jour de notre entrée à l'armée, depuis le 6 août 1831; nous ne le serons qu'à partir du mois d'octobre. De l'arbitraire, de l'économie sur les petits; par suite, beaucoup de mécontents. Et puis, ce sont des ordonnances pompeuses qui semblent accorder beaucoup et récompenser des services. C'est une singulière façon de s'acquitter! Nous aurons à Metz une centaine de francs tous les

[redacted]

mois ; et là, on nous paiera l'arriéré depuis le mois d'octobre. Plus tard, je te mettrai au courant de tout ; maintenant, je n'ai positivement là-dessus aucun détail.

Je ne sais pourquoi j'ai pris dans ma lettre ce ton de mauvaise humeur, car, finalement, je suis loin d'être triste et soucieux, aujourd'hui surtout, après une conversation délicieuse que j'ai eue en tête à tête avec Mme C. L.

Hier, j'avais mon uniforme, et, en passant dans la cour du Louvre, je rencontrai mon capitaine, M. Cottin, au milieu de ses artilleurs ; il voulait m'emmener déjeuner avec eux ; je promis seulement d'aller dîner à Beaujon. J'y trouvai Mme C. L. un peu souffrante. Le dîner cependant ne laissa pas d'être gai. Plus tard, Mme C. L. fut obligée de se coucher ; elle éprouvait de vives douleurs.

Ce matin, je suis retourné à Beaujon vers midi, et ma visite, je crois, lui a été agréable. Elle était levée, et fraîche comme si la veille elle n'avait pas souffert. Après quelques soins à sa toilette qu'elle a terminée sans façon, elle est venue s'asseoir près de moi devant un bon feu, avec un ouvrage de dentelle, et nous avons devisé. Je te dis tout, parce que les détails sont loin d'être sans intérêt pour toi.

Je ne sais pas encore assez bien Mme C. L. pour te la faire connaître toute entière; mais, si tu l'aimes pour l'intérêt qu'elle me porte, tu as raison, et, si jamais tu la vois à Pau, tu l'aimeras bien davantage.

Entre seize et dix-huit ans, elle devait être la plus belle dans toutes les sociétés où elle se montrait, et, aujourd'hui encore, on la prendrait volontiers pour la sœur de ses filles, lorsqu'elle n'a sur la tête que ses cheveux et une *mentonnette* de tulle. Elle a cependant été mariée dans les derniers jours de l'Empire. Son mari était officier supérieur dans un régiment de cavalerie; elle était reçue aux Tuileries. Depuis, ses relations se sont conservées dans le même monde, quoiqu'elle n'allât plus à la cour. Elle attendait aujourd'hui Tiburce Sébastiani, qui a commandé une des quatre divisions de l'armée du Nord; et pendant ma visite est entré un député, qu'il me semble avoir vu chez le général Bertrand; c'est, je crois, un colonel de dragons, neveu de l'illustre Desaix.

Quand Mme C. L. n'aurait pas été naturellement aimable et spirituelle, ses relations en auraient fait une femme agréable à tous, surtout à un sous-lieutenant qui n'a encore que pensé sans voir; mais, à l'aisance, à la facilité des manières que donne l'usage

du monde, elle réunit des grâces naturelles et des attentions délicates qui se font aussitôt remarquer. Ne va pas supposer qu'il y ait chez elle aucune affectation, et de cette politesse qui suit la mode et ressemble à un orgue machinal qui va toujours sur le même ton; chez elle, c'est de la franchise. Elle me reproche toujours cette réserve craintive, reste de timidité et de politesse de convention, dont je voudrais bien me guérir tout-à-fait.

M. C. L. a été jaloux, je crois ; et il avait raison de l'être, s'il prenait pour des adorateurs tous ceux qui trouvaient sa femme jolie. Des yeux bleus, des sourcils et de beaux cheveux châtains, une taille qui est encore celle d'une jeune fille, un pied très-mignon, et de petites mains potelées. Une conversation sur le jeu m'a fait entendre que M. C. L. était joueur, et que sa femme n'a pas été heureuse autant qu'elle méritait de l'être. Si, depuis qu'elle est à Paris, elle n'a pas rompu avec lui, elle est du moins fort contente de veiller sur l'éducation de ses enfants, en partie pour être éloignée de lui. Ceci soit dit entre nous et pour ton instruction, si Mme C. L. réalise son voyage dans les Pyrénées. C'est elle-même qui prononça le mot de « jaloux », un jour qu'elle me contait un de

Je ne sais pas encore assez bien Mme C. L. pour te la faire connaître toute entière; mais, si tu l'aimes pour l'intérêt qu'elle me porte, tu as raison, et, si jamais tu la vois à Pau, tu l'aimeras bien davantage.

Entre seize et dix-huit ans, elle devait être la plus belle dans toutes les sociétés où elle se montrait, et, aujourd'hui encore, on la prendrait volontiers pour la sœur de ses filles, lorsqu'elle n'a sur la tête que ses cheveux et une *mentonnette* de tulle. Elle a cependant été mariée dans les derniers jours de l'Empire. Son mari était officier supérieur dans un régiment de cavalerie; elle était reçue aux Tuileries. Depuis, ses relations se sont conservées dans le même monde, quoiqu'elle n'allât plus à la cour. Elle attendait aujourd'hui Tiburce Sébastiani, qui a commandé une des quatre divisions de l'armée du Nord; et pendant ma visite est entré un député, qu'il me semble avoir vu chez le général Bertrand; c'est, je crois, un colonel de dragons, neveu de l'illustre Desaix.

Quand Mme C. L. n'aurait pas été naturellement aimable et spirituelle, ses relations en auraient fait une femme agréable à tous, surtout à un sous-lieutenant qui n'a encore que pensé sans voir; mais, à l'aisance, à la facilité des manières que donne l'usage

à lui écrire ; hier encore, devant M. Cottin et M. Deschenets, elle m'avait parlé de lettres qu'elle espérait de moi. Sois bien assurée que je n'y ferai faute. Elle s'est ensuite mise à ma disposition, avec toute la grâce du monde, pour tous les services que je voudrais me faire rendre, de quelque nature que fussent mes commissions, lorsque je serai parti, ou pour ma mère, ou pour ma sœur, ou pour moi ; elle s'offrait pour mon homme d'affaires ; si j'avais quelque chose à demander, je devais le lui confier et lui laisser diriger l'entreprise. A tout cela, j'aurais voulu répondre dignement ; et j'aurais mieux répondu, si j'avais senti moins d'amitié et de reconnaissance. Sur ces entrefaites, un fâcheux (pour moi) est arrivé, le colonel Desaix ; quelques instants après, j'ai fait retraite.

Tu vois, ma bonne mère, que je ne devais pas être triste aujourd'hui. J'étais recueilli comme un petit hermite dans mon intérieur avec la conversation de M[me] C. L. J'ai traversé les Champs-Elysées, sans m'en apercevoir ; j'ai dîné et je suis venu m'enfermer dans ma cellule, près de mon feu, pour causer avec toi, te faire partager ma douce émotion et jouir ainsi d'une journée bien remplie.

Oh! combien tu avais raison, lorsque tu me disais :

ses voyages à Bordeaux. Elle rencontra dans la diligence des élèves de l'Ecole polytechnique qui eurent pour elle, comme de juste, les attentions les plus empressées. Son mari l'attendait à l'hôtel de la Poste ; et elle me parlait de son coup d'œil un peu sombre, lorsqu'elle se tourna pour remercier par un sourire ces jeunes gens qu'elle ne devait plus revoir. J'ai dû sans doute à cette aventure les premières gracieusetés de Mme C. L.

Je n'avais jamais pu l'apprécier comme aujourd'hui, parce que je n'étais jamais resté aussi longtemps absolument seul avec elle. Elle a fait d'abord les frais de la conversation, elle m'a conté avec son esprit ordinaire quelques anecdotes assez originales, où elle avait joué un rôle et qui me la faisaient connaître plus profondément. A propos de voyages, nous avons parlé de celui des Pyrénées ; je lui ai dit combien je souhaitais de me trouver près de nos montagnes, lorsqu'elle viendra les visiter, trop heureux si je pouvais avoir là quelque occasion de répondre à toutes les marques d'intérêt et de bienveillance qu'elle me prodiguait. Elle a pu lire dans mes yeux la sincérité de ma reconnaissance, et la conversation a continué sur un ton d'amitié. Il a été question de mon séjour à Metz, et elle m'a engagé

[redacted]

fois. Un jour je te ferai assister par la pensée à la représentation de cette œuvre admirable.

S'il avait plu à l'autorité de me faire plus vieux dans l'artillerie, et que j'eusse eu quelque argent à moi, j'aurais envoyé à notre Anna un souvenir qui vous aurait à tous servi d'étrennes. Mais, je ne puis lui adresser que des baisers, et, à vous tous, l'expression des sentiments d'affection que vous connaissez. Puisse notre bonne étoile nous faire vivre tous assez pour que je voie réaliser l'objet de tant d'espérances ! Adieu, ma chère maman.

BOSQUET.

« Je te trouve heureux d'avoir un ami comme M. Cottin! ». Vois-tu à quoi conduit cette amitié ? Mais, j'oubliais l'impression la plus forte de mon entretien avec Mme C. L. Je ne l'avais vue chez M. Cottin que quelque temps avant la Révolution, deux ou trois fois. Elle me le rappelait, et me disait que nos relations avaient commencé dans de grands jours et sous de beaux auspices. Elle n'avait pas oublié une circonstance, à laquelle j'ai songé souvent.

Le lendemain de la prise du Louvre, j'étais monté sur un magnifique cheval de cuirassier, et, avec deux de mes camarades, je courais à toute bride vers Neuilly, voulant agir sur la garde royale campée à gauche du village. De loin, j'aperçus des dames sur la terrasse du jardin de M. Cottin ; je tournai à droite pour passer sous le balcon, et là, je saluai Mme C. L., qui, du geste et de la voix, m'encourageait ; le dimanche précédent, j'avais dîné avec elle chez M. Cottin, et, ensemble, nous avions honni les Bourbons de toute notre âme ; aussi était-elle inquiète sur mon compte, dit-elle, car on parlait de morts et de blessés parmi ceux qui portaient l'uniforme de l'Ecole.

Je voulais te dire ce qu'est le fameux opéra de *Robert le Diable*, que j'ai entendu et vu une seule

[redacted]

1832

Paris, le 16 janvier 1832.

Dis-moi, chère maman, pourquoi depuis quelque temps tes lettres me paraissent tristes, pourquoi je n'y retrouve pas cette confiance, cet abandon d'autrefois ? Il me semble que je suis toujours le même ; mais, toi, est-ce que tu m'aurais retiré une partie de ton affection ? Oh ! non, tu m'aimes toujours autant, laisse-moi le croire, et, s'il en était autrement, ne me le dis pas, tu me rendrais trop malheureux.

J'ai longtemps cherché un avenir pour toi et pour moi dans une carrière civile, je ne l'ai pas trouvé. Longtemps je me suis fait illusion, et, comme toutes mes pensées t'appartiennent, je t'ai fait partager quelquefois mes rêves mensongers. Ai-je eu tort d'allumer ainsi un espoir qui devait s'éteindre faute d'aliment ? Je ne le crois pas, car je pensais de bonne foi, et, si je me trompais de même, je n'étais coupable que de franchise.

J'ai rempli mes dernières lettres des sujets les plus gais et les plus intéressants ; il m'était trop pénible d'interroger ta pensée et de t'entretenir de mes inquiétudes. Et cependant, lorsque je sens que ton bonheur devient tous les jours plus nécessaire au mien, lorsque je sens que je t'aime tous les jours davantage, que toutes mes pensées en dernière analyse se résument en une seule, celle de grandir pour toi, mon zèle et mes espérances sont empoisonnés par l'idée que tu ne les partages pas. Si tu n'as pas de confiance dans la marche que je commence à suivre, du moins crois aux intentions pures de ton fils ; le temps décidera.

Dans toutes les carrières qui s'ouvrent devant nous au sortir de l'Ecole, on n'est guère payé que de la monnaie de l'honneur ; dans le civil, pas plus que dans le militaire, je n'aurais pu amasser de l'or ; mais, du peu qu'on distribue j'aurai une part aussi grande qu'un autre, et l'espoir d'en avoir plus vite davantage. Ce n'est pas à mon entrée dans le corps que des économies sont possibles ; malheureusement, je t'aurai enlevé bien plus que je ne pourrai te rendre de quelque temps.

Mais, chère maman, ne comptes-tu pour rien la conscience d'être à sa place, l'égalité d'humeur qui

en résultera chez moi, et sans laquelle j'aurais été pour toi un objet d'inquiétudes! Toi, qui as étudié mon caractère, tu sais qu'il est trop ouvert pour pouvoir cacher longtemps une amertume continuelle. Comment, surtout à cette époque de crise, serais-je resté inactif dans quelque village de la Basse-Bretagne peut-être ? De quel œil aurais-tu lu sur mon front des regrets et des ennuis que je n'aurais pu déguiser ? Non, je ne puis vivre que d'une vie active, et, comme on ne peut rendre heureux ceux qui ont associé leur existence à la vôtre que lorsqu'on est satisfait soi-même, je ne pouvais pas choisir autrement. Je te donne ici des raisons morales, qui sont les plus puissantes dans beaucoup de circonstances ; les avantages matériels viendront aussi à te paraître évidents.

Entourée comme tu l'es, tu ne connais que la tranquillité d'une vie sans accidents d'aucune espèce; et, j'en conviens, il y a quelques charmes dans cette paix, lorsqu'on est organisé pour la préférer à tout. Je me suis interrogé souvent pour découvrir le germe d'une pareille aptitude ; j'ai vu et senti de beaux tableaux de bonheur paisible, mais ils ne sont pour moi réalisables qu'après une activité honorable et pleine de souvenirs. Toi-même, chère maman,

sonde le fond de ta pensée, et tu trouveras que je te ressemble avec cette passion d'activité.

M. Legros vient de me montrer une lettre de Pau, où l'on annonce l'espoir de sauver M. Baritot. Je devais aller demain matin chez lui pour apprendre des nouvelles ; il s'est donné la peine de passer chez moi. Sa figure était épanouie comme la mienne, nous avions l'air tous deux de naufragés délivrés du péril. Ta lettre m'avait épouvanté, et M. Legros souffrait dans l'attente d'une fatale nouvelle. Nous admirions le courage et le sang-froid de ce digne Béarnais, nous osions à peine faire des vœux pour un retour à la santé. Cependant, M. Legros se rappelait avoir été témoin à Paris d'une crise pareille, et il se rattachait à ce fait comme à une ancre de salut. On lui avait écrit que tout espoir était perdu. Le lendemain, samedi, arrive une lettre ; un espoir de guérison s'offrait, disait-on, et, si le dimanche il ne recevait pas de lettre, il devait penser que l'espoir grandissait. Le dimanche, pas de lettre ; enfin aujourd'hui, M. Baritot semble hors de danger ; à demain. Sa forte constitution et son courage nous le conserveront peut-être.

Je t'envoie une lampe calorifère, ou fourneau à alcool, qui te sera infiniment utile pour faire

chauffer la nuit ton lait ou quelque tisane. Elle vient d'être inventée par un ferblantier qui la montra à un de mes camarades. Elle est très-commode, et chacun court en chercher une.

Tu vas être effrayée de la somme que j'ai dépensée pour mon équipement complet, mon séjour à Paris et mon voyage. Cependant, je ne me suis pas donné de fêtes et je n'ai fait travailler mon tailleur que comme les moins huppés. J'ai tenu note de toutes mes dépenses ; chaque objet en son lieu me paraît sans réplique, mais la somme entière est fort grosse. Voici, au reste, quelques chiffres :

Une redingote noire................	95 fr.
Un pantalon marengo..............	35
Un gilet casimir jaune..............	20
Réparation de capote...............	15
Un chapeau.......................	14
Des bottes.........................	22
Une cravate.......................	12
Des gants, deux paires.............	4
Un habit d'uniforme...............	90
Un pantalon d'uniforme............	40
Compte du tailleur de l'Ecole........	33
	380 fr.

Un schako complet.................	40 fr.
Un cylindre pour la pluie...........	9
Une épée......................	34
Une paire d'épaulettes............	72
	155 fr.

Jusqu'ici, la somme est de 535 francs. J'ai fait voir mon habit de l'Ecole, et je ne sais s'il pourra s'arranger avec avantage; la redingote me servira. En comptant sur la plus mauvaise chance, il faudra un autre habit et ce qui suit :

Un habit......................	85 fr.
Un pantalon...................	40
Un manteau....................	129
Je l'ai déjà, il vient de Metz; on me l'a estimé 150 ou 160 francs.	
Une paire d'épaulettes pour tous les jours	60
Des bottes....................	36
Le voyage, au moins,...........	50
	400 fr.

Ce qui, avec les 535 francs ci-dessus, fait 935 francs; à cela ajoute à peu près 450 francs que j'ai dépensés à Paris depuis le mois de septembre, et la somme est de 1,385 francs. Ces 450 francs ne te paraîtront pas énormes, lorsque tu songeras à tout ce que j'ai eu à

payer dans les derniers jours à l'Ecole et pendant trois mois de séjour à Paris en hiver. Au reste, les calculs que j'avais faits au mois de novembre ne se trouvent plus exacts ; j'aurais pu, pour le même prix, aller t'embrasser et passer deux mois près de toi ; mon retour ne m'aurait coûté que moitié moins, à cause de la baisse subite dans les prix de transport. J'en suis à me mordre les poings pour deux ans !

J'ai encore quelques petites dépenses à faire à Paris : une petite malle, des livres, et un dîner de corps. Je ferai de mon mieux et je dépenserai le moins possible.

On me comptera à Metz 400 francs de solde, courant depuis le 1er octobre. Maintenant je suis lancé. Puisse mon voyage être heureux, et puissé-je retourner au port avec assez de bénéfice pour acquitter ces dettes !

Je pars de Paris le 25, et le 28 je serai à Metz, où j'espère ne pas attendre longtemps une lettre.

Je laisserai à M. Legros les mouchoirs blancs que tu désires, j'ai assez des bleus ; mais j'y joindrai des foulards, nécessaires pour les visites.

J'ai écrit à M. Cailloux. Je me suis laissé entraîner à ces idées tristes qui me poursuivent depuis quelque temps et qui ne disparaîtront que lorsque je

[redacted]

pourrai te prouver que toi seule es le but de toutes mes espérances, de mes efforts et de mes pensées.

Adieu, chère maman, aime-moi toujours, car je suis toujours ton fils dévoué, qui, au prix de sa vie, te rendrait heureuse.

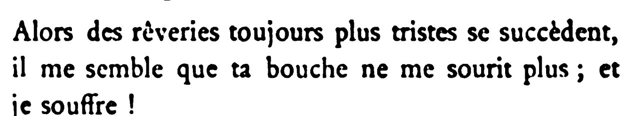
Bosquet.

Sophie, Anna, Lacoste, je vous embrasse bien tendrement ; pensez à moi, et, dans mon absence, remplacez-moi près de notre mère ; mon tour viendra !

Metz, le mardi 7 février 1832.

Voilà huit jours que je suis à Metz, et, si je ne t'ai pas encore écrit, c'est que je voulais avoir vu et appris assez de choses pour te familiariser avec les objets qui vont m'entourer. Eh bien ! je ne sais encore presque rien.

J'ai reçu ta lettre, chère maman, et je l'ai relue vingt fois. Pardon pour les larmes que mes idées sombres t'ont fait verser ; ton amour et ton estime sont mon premier besoin, mon premier bien, et un léger nuage sur ton front m'enlève ce que peut me laisser de gaîté mon humeur un peu mélancolique.



Alors des rêveries toujours plus tristes se succèdent, il me semble que ta bouche ne me sourit plus ; et je souffre !

Je voudrais dans ces moments être près de toi et entendre un mot. A qui confier mon inquiétude ? J'ai passé de longues heures, pendant le congé, dans ces pensées ; tes lettres m'avaient paru moins vives d'affection et de tendresse, peut-être parce que je les lisais dans ces moments de mélancolie. Je n'avais pas le courage de t'ouvrir mon cœur. Aussi, mes pages se remplissaient-elles de récits ; je rassemblais mes plus belles journées pour m'étourdir et te faire sourire. Enfin, en écrivant à M. Cailloux, j'écrivais à un ami et à un véritable ami ; je lui ai découvert toute ma pensée ; je voulais qu'il sût tout, qu'il connût tous les sentiments qui m'ont agité dans ces derniers mois, afin qu'il me comprît mieux. Son estime est pour moi au-dessus de tout prix ; voilà pourquoi je suis franc avec lui. Dans la lettre que je lui ai envoyée, je m'étais soulagé comme d'un fardeau, et j'ai ensuite trouvé des forces pour te confier à toi aussi, ma bonne mère, ces idées auxquelles ton souvenir présidait. Je craignais de t'attrister, mais j'avais besoin de ne te rien cacher, et je désirais une lettre comme celle que je viens de recevoir. Oh ! encore une fois, pardon,

[redacted]

puisque je t'ai affligée de ma tristesse ; et, cependant, comment n'être pas triste avec les idées qui me poursuivaient. Si je t'aimais moins, tu ne te serais aperçue de rien.

Je te dois la relation de mon voyage et de mes dernières journées à Paris. Tu pourras comparer la réalité aux rêves que t'aura fournis ton imagination ; car, je le crois, et je suis heureux de le croire, tes pensées sont souvent dirigées vers moi ; et aussi les pensées de ton fils le ramènent à chaque instant près de sa bonne mère.

Quelques jours après le 1er janvier, les filles de Mme C. L. ont passé un petit congé à Beaujon. Je les voyais autour du foyer, un jour que je m'acheminais avec joie vers la barrière dans l'espoir d'une longue conversation avec leur mère. Je ne me trompais point ; la journée fut charmante. Je voudrais te faire le portrait de l'aînée des deux demoiselles, de Louise. Je ne trouve à Pau personne à qui la comparer. Depuis un an, elle a changé de physionomie ; son œil noir est parfois incertain, elle n'est plus petite demoiselle ; ses cheveux sont comme l'aile du corbeau, sa peau n'est pas exactement blanche, mais moins brune qu'on n'en rencontre ordinairement avec les cheveux noirs ; ses sourcils sont pleins et

arqués légèrement ; sa bouche petite, ses dents très-blanches, son visage un peu ovale et terminé par le menton le plus gentil que j'aie vu ; sa tête est très-bien faite, son cou bien arrondi, ses épaules s'inclinent admirablement, son buste est vraiment remarquable, son pied gentil, très-bien dessiné ; elle est assez grande pour être belle femme, et certes elle est belle; une femme même serait forcée de l'avouer.

Sa jeune sœur sera, je crois, très-jolie ; ses traits, d'abord incertains et sans éclat, se forment tous les jours ; ce qui la rendra très-jolie, c'est un œil bleu sous un sourcil châtain foncé ; elle a beaucoup de grâce, et elle fait rire avec son aplomb et sa facilité.

Je t'ai déjà parlé de Mlle Cottin. Nous eûmes encore le soir une nièce de M. Cottin, aussi gentille que ses jeunes amies : taille de fée, très-mignonne, seize ans environ, et peut-être moins.

A ce groupe présidait Mme C. L. Les petits jeux se succédèrent ; puis, des rondeaux. M. Cottin se mêla à la danse, nous enseigna des marches et des contre-marches tout-à-fait originales et fort intéressantes pour des jeunes gens. Ensuite, des contes, de petites histoires et quelques méchancetés.

J'ai passé quatre ou cinq soirées charmantes pendant les vacances de ces demoiselles. Enfin, le jour

de la rentrée arriva, et je me rendis à Be
heureusement, dans la matinée du jour f
bien triste ; je montai dans la voiture et je
pagnai jusqu'à la rue de Castiglione où ell
s'arrêter pour faire des adieux. Je fis les
chement, parce que je les faisais avec pe
je songeais à tout ce que j'allais perdre
Paris. Mlle Louise me demanda un petit so
les lettres que j'écrirai à Mme C. L. Je n
t'en ai déjà parlé ; peu importe, tu verras
ce petit souvenir se conserve.

Dans les dernières journées que j'ai pass
j'ai été plusieurs fois à Beaujon. La veil
départ, Mme C. L. me donna un petit co
porte des épingles et des aiguilles en q
qui est fort utile, quand on sait attacher
La forme en est originale ; je te la dessine
en pourras faire un semblable ; il est
contour est garni d'épingles ; des aiguil
dans un fil et vont se réunir au somm
nètre leur pointe ; elles forment ainsi
jet de rayons ; le sommet est en or ;
est recouvert de taffetas, d'un côté roug
de l'autre blanc et bleu ; sur le bleu
1830 avec une branche de feuillage. Je

[redacted]

à Mme C. L. — « Vous ne m'embrassez pas ! » — Je la quittais avec tant de peine, que j'étais devant elle sans réclamer un baiser d'adieu, auquel cependant je n'avais aucune envie de renoncer. Je promis encore d'écrire, et je tiendrai parole. Avec cette grâce et cette bonté franche et aimable qui la caractérisent, elle me rappela qu'elle restait à Paris à ma disposition, non-seulement pour mes petites commissions, mais pour de plus grands intérêts que je voudrais lui confier ; elle a de bons amis et elle parlera quand je le désirerai ; M. Cottin m'en dit autant.

Je le désirerai, quand je m'en sentirai digne, et qu'on m'aura oublié pour en pousser d'autres. En attendant, je remercie de bien bon cœur pour tant d'amitié.

M. Cottin me promit de venir m'embrasser à la diligence, et il tint parole.

La diligence était remplie par des sous-lieutenants ; il n'y avait d'étrangers qu'un sapeur du génie et une demoiselle. J'ai tort de dire que la demoiselle était étrangère, du moins à tous les sous-lieutenants ; elle suivait à Metz son jeune officier. Ces apprêts, cette société, la gaîté de ces visages surmontés d'un bonnet de police incliné, les serrements de main et

[redacted]

les adieux à une foule de nos camarades qui restaient à Paris et que nous devions perdre de vue pour longtemps, formaient une scène intéressante, même pour les étrangers qui s'arrêtaient pour voir. M. Cottin n'y était pas insensible et me disait : « Voilà votre temps le plus beau qui commence ! Que ne donnerais-je pas pour recommencer et avoir ma place dans cette diligence ! » La demoiselle l'intéressait aussi, et nous avons ri un moment de bon cœur. Je pense qu'il en aura été question à Beaujon dans la soirée.

Je veux te parler du bon M. Legros qui était bien affecté de la mort de son oncle. Nous l'avons pleuré ensemble, et j'étais bien sincèrement de moitié dans ses regrets. Quand je l'ai quitté, la veille, il m'a arrêté à l'instant où je le remerciais de ses bontés pour moi, et, avec franchise, il m'a offert pour l'avenir ses services et sa bourse, de la meilleure grâce du monde. Je ne suis qu'un simple sous-lieutenant, mais je serai plus un jour, et je me trouve heureux d'avoir tant de dettes à acquitter envers de si bons cœurs.

J'avais vu M. Cassaigne quelques jours avant mon départ ; par une fatalité désespérante, je n'ai pu le rencontrer dans les derniers moments ; mais il saura que je voulais le voir.

[redacted]

Le voyage a été des plus gais. Dans la rotonde, où j'étais, se trouvaient réunis des rieurs et une espèce de plastron sans malice. Tant qu'il a eu du sang, on lui a enfoncé des épingles; et puis, nous avons chanté, nous avons fait des contes, nous avons dit des bêtises à mourir de rire. Tout en chantant nous avons traversé la Champagne, et, dans un petit village, à quelques lieues de Châlons, nous avons fait sauter des bouchons aussi fous que nos têtes. Des sous-lieutenants en voyage ! et dans la Champagne ! Le petit village se nomme Chouilly, c'est un nom fameux qui sonne aussi bien aux oreilles d'un buveur que celui de Wagram à celles d'un artilleur. Oh ! le bon vin ! les bons biscuits ! des biscuits de Reims ! Le tout servi par la plus gentille villageoise ! Tu vas croire que je viens de boire de ce champagne ! Non, ce n'est qu'un souvenir ; je reviens paisiblement du théâtre, où, pour la première fois, on nous a donné deux bonnes pièces. Il nous coûte une journée de solde par mois. C'est une distraction, lorsqu'on est fatigué, et un lieu de rendez-vous.

Te dire ce que c'est que Metz serait assez difficile, si je voulais être vrai. J'y ai vu des rues assez sales et irrégulières, des maisons sans grâce, peu d'habitants en circulation, si l'on excepte le soldat qui foisonne;

une belle promenade, l'Esplanade, d'où la
sur une plaine et dans une vallée assez j
trois cents lieues des nôtres.

Nous logeons dans une caserne, nom
Seille, où le tambour nous éveille à sept h
un appel, et puis liberté jusqu'à dix heure
jeunons de neuf à dix, par section; nous som
par bandes de quinze, non-seulement pou
mais pour le reste; et j'ai l'honneur d'être c
conde section. A dix heures, appel à Sai
vaste bâtiment où sont nos salles d'étude
phithéâtres etc., éloigné de la Haut
quinze minutes. Nous avons un général,
des chefs d'escadron, de bataillon, des
Quand j'en saurai davantage, je te donne
détails.

Aime-moi toujours comme je t'aime;
quelque confiance dans l'avenir.

Bo

Metz, le 14 m

Enfin, je suis libre pour t'écrire longu
attendais une lettre avec impatience, sar
peut-être m'as-tu supposé malade. Rassur

maman, je suis toujours fort, et les exercices qui vont commencer ne pourront qu'augmenter cette force ; une campagne ne l'affaiblirait point. Nous ne sommes pas à Metz pour nous reposer des migraines de l'Ecole ; si l'on a de la conscience et l'amour de son arme, on trouve à travailler autant qu'à Paris.

Je m'étais proposé de peindre et de cultiver quelques arts d'agrément ; mais je crains que le temps ne me manque pour cela. Un chef d'escadron d'artillerie, qui nous fait un cours de nomenclature, nous prouvait l'autre jour que la vie d'un homme était à peine suffisante pour faire un artilleur consommé. Ce n'est rien que les manœuvres, le tir du canon et tout ce qu'un observateur étranger à l'art militaire peut apercevoir dans l'artillerie. Je mets à part la stratégie, avec la connaissance parfaite du terrain, le coup d'œil militaire, et l'expérience de la guerre acquise sur le champ de bataille ou dans l'histoire ; il y a dans le matériel de l'artillerie assez pour occuper presque toute la vie, et rendre le nom d'un militaire immortel dans notre arme ; témoin celui de Gribeauval.

Suppose maintenant que, tout en étudiant la science des camps, un artilleur aime la littérature et les arts ,

[redacted]

une belle promenade, l'Esplanade, d'où la vue plonge sur une plaine et dans une vallée assez jolie, mais à trois cents lieues des nôtres.

Nous logeons dans une caserne, nommée Haute-Seille, où le tambour nous éveille à sept heures ; alors un appel, et puis liberté jusqu'à dix heures. Nous déjeunons de neuf à dix, par section; nous sommes divisés par bandes de quinze, non-seulement pour les repas, mais pour le reste; et j'ai l'honneur d'être chef de la seconde section. A dix heures, appel à Saint-Arnould, vaste bâtiment où sont nos salles d'études, nos amphithéâtres etc., éloigné de la Haute-Seille de quinze minutes. Nous avons un général, un colonel, des chefs d'escadron, de bataillon, des capitaines. Quand j'en saurai davantage, je te donnerai d'autres détails.

Aime-moi toujours comme je t'aime; ayez tous quelque confiance dans l'avenir.

BOSQUET.

Metz, le 14 mars 1832.

Enfin, je suis libre pour t'écrire longuement. Tu attendais une lettre avec impatience, sans doute ; et peut-être m'as-tu supposé malade. Rassure-toi, chère

[redacted]

maman, je suis toujours fort, et les exercices qui vont commencer ne pourront qu'augmenter cette force ; une campagne ne l'affaiblirait point. Nous ne sommes pas à Metz pour nous reposer des migraines de l'Ecole ; si l'on a de la conscience et l'amour de son arme, on trouve à travailler autant qu'à Paris.

Je m'étais proposé de peindre et de cultiver quelques arts d'agrément ; mais je crains que le temps ne me manque pour cela. Un chef d'escadron d'artillerie, qui nous fait un cours de nomenclature, nous prouvait l'autre jour que la vie d'un homme était à peine suffisante pour faire un artilleur consommé. Ce n'est rien que les manœuvres, le tir du canon et tout ce qu'un observateur étranger à l'art militaire peut apercevoir dans l'artillerie. Je mets à part la stratégie, avec la connaissance parfaite du terrain, le coup d'œil militaire, et l'expérience de la guerre acquise sur le champ de bataille ou dans l'histoire ; il y a dans le matériel de l'artillerie assez pour occuper presque toute la vie, et rendre le nom d'un militaire immortel dans notre arme ; témoin celui de Gribeauval.

Suppose maintenant que, tout en étudiant la science des camps, un artilleur aime la littérature et les arts,

et vois si tu pourras, dans sa journée, trouver des heures mal remplies.

Ici, notre temps n'est pas perdu, il s'en faut de beaucoup. Je vais te donner des détails, pourvu qu'ils ne t'ennuient pas et que tu aies le courage de les lire. Qu'en dis-tu ? Allons, je commence sans attendre ta réponse, car je puis la deviner.

Il est six heures trois quarts du matin ; la *diane* bat dans la cour du quartier ; le portier de mon escalier fait entendre ces mots en entr'ouvrant la porte de ma chambre : « Voilà l'appel ! » Un moment ; il n'est pas nécessaire de sauter tout de suite hors de son lit. Le vigilant capitaine ne commence pas l'appel par notre escalier ; il y a une minute pour ouvrir les yeux. Un de mes deux camarades de chambre nous avertit cependant ; en quatre secondes, un pantalon, une capote et un bonnet de police sont ajustés, et nous sommes sur le seuil de la porte.

Entends-tu cette descente précipitée dans l'escalier, où plus d'une pantoufle reste abandonnée par un dormeur trop pressé ? L'appel terminé, on remonte et on attache son uniforme. Ensuite, c'est la salle d'armes ; ou bien l'on travaille de réflexion sur la fortification passagère, l'allemand, ou sur quelque dessin à achever à Saint-Arnould.

Ici, j'interromps le fil de la narration pour te dire ce que c'est que Saint-Arnould : un bâtiment assez vaste, destiné au logement du général, du colonel, à l'arsenal de l'Ecole, aux amphithéâtres, aux cours pour les manœuvres, et enfin à nos salles d'études. On l'appelle Saint-Arnould, du nom d'un ancien couvent transformé en Ecole militaire ; il n'y reste plus un seul jésuite.

Je reviens à mon histoire. Vers neuf heures, il faut déjeuner. Nous sommes, comme tu le sais, divisés en sections ; chaque section a sa table particulière chez un restaurateur choisi à volonté. A dix heures, nous sommes rendus dans nos salles et nous répondons à l'appel. Alors commencent les travaux de topographie, d'art militaire, de nomenclature d'artillerie, d'allemand. Les travaux graphiques occupent presque tout l'intervalle du déjeuner au dîner; aussi mes yeux en souffrent un peu : toujours un papier blanc éblouissant, et des détails minutieux à tracer. Vers quatre heures trois quarts, l'inspection dans le cloître, et puis nous sommes libres. A cinq heures, nous dînons ; le reste de la soirée nous appartient, c'est-à-dire que nous pouvons travailler à notre guise dans notre quartier, ou faire nos visites, ou aller au spectacle, etc. Seulement, à onze heures,

le factionnaire ne vous laisse entrer ou sortir qu'en recevant votre signature. Le dimanche, une inspection à onze heures et demie coupe notre journée ; on va ensuite à la parade sur la place d'armes avec tous les officiers de la garnison, si le général de la division passe une revue. Voilà le canevas de notre vie à Metz.

Il y aura du changement dans quelques jours : il faudra se lever avec le soleil, ou avant, pour aller manœuvrer nos pièces. Puis chacun de nous, accompagné d'un sapeur, sera envoyé dans la campagne pour faire une reconnaissance. Je t'écrirai tout cela plus tard.

Maintenant, quelques couleurs à l'esquisse que je viens de tracer. D'abord, des soirées pour ceux qui ont des connaissances dans la ville ; pour moi et pour beaucoup d'autres, les soirées de la Préfecture, de l'Hôtel-de-Ville, du général de l'Ecole et de celui de la division. Elles sont peu nombreuses ; on n'a pas dansé chez le préfet à cause d'un deuil ; les bals de l'Hôtel-de-Ville ne ressemblent pas à grand chose. J'en ai vu deux, l'un chez notre général, l'autre chez Jacquinot, le général de division, qui étaient charmants ; le dernier était magnifique. Il est fort difficile d'y danser, quand on est conscrit dans la ville ; pres-

que toutes les invitations sont faites d'avance, on ne trouve sur les cartes des danseuses que les dernières valses ou contredanses. Nos épaulettes neuves, bien brillantes, ne nous portent pas bonheur pour la valse. On suppose toujours qu'un conscrit ne sait pas valser et on lui offre une valse qu'on ne dansera pas. J'y ai été pris chez notre général. Aussi nous allons au bal avec de vieilles épaulettes, et nous laissons pousser à grand force des moustaches.

Le théâtre ne signifie à peu près rien ; cependant on y va quelquefois, ne fût-ce que pour *rire* à un drame et *bâiller* à une comédie de Molière.

Mais les soirées les plus originales sont celles que l'on passe quelquefois dans nos chambres : de vraies soirées d'artistes. Il faut te dire que ces réunions sont décorées du nom de soirées. Ainsi, on reçoit chez un tel, et l'on s'y rend avec son verre pour puiser dans le bol de punch ou de vin chaud. Ne va pas croire qu'on y puise assez souvent pour échauffer sa tête. Il y a toujours assez de convives pour répartir sagement la liqueur. Ce qui déride les fronts, c'est un feu roulant de plaisanteries, interrompues quelquefois par un récit sérieux. Et puis, des projets, l'avenir qui se montre si beau à des sous-lieutenants, une liberté pleine et entière, l'idée qu'on est chez soi, la phy-

sionomie mouvante de la réunion, tous les tères à nu, une fraternité inaltérable !

Quelquefois, nous sommes quatre seulem ma chambre ; sur la table, le plan d'une batai les détails, le poële au centre du cercle for les fauteuils, chacun méditant ; on discute. aussi des rires joyeux provoqués par des d'avenir.

Le plus souvent, chacun dans la chambr son travail ; un silence exemplaire. Dans ment, nous sommes deux qui écrivons ; mo rade cause aussi avec sa bonne mère, ou p avec sa nièce de Paris, qui a quinze ans qu'Anna, que j'ai vue pendant le congé dans où il m'avait invité, et qui est une des pl demoiselles que j'ai remarquées.

A propos de cette correspondance, je veu ler des miennes. Mais, avant tout, laisse-moi que tu te trompes, et M. Cailloux aussi, en un autre nom que celui d'amitié à ma liais Mme C. L. L'amitié qu'on a pour une fem l'attachement qu'elle vous porte en retour a chose de plus harmonieux que l'amitié avec marade ; on l'exprime autrement, on y song autre manière, on y rêve volontiers, et ce

[redacted]

ce n'est pas de l'amour, car on n'a pas de craintes, d'inquiétudes. Aucune nuance de jalousie ne peut altérer le calme de la jouissance. Je crois que le dévouement est le même, aussi fort, mais pas aussi fou. Je te laisse le soin d'en juger tout ce que tu voudras ; voilà ce que je pense.

Je t'ai dit comment j'avais pris congé de ma seconde famille de Beaujon et combien j'avais le cœur serré en m'éloignant. Une pensée consolante m'accompagna dans mon voyage et m'a rendu moins secs les premiers jours d'isolement à Metz : je songeais à Pau et à Beaujon, et je n'étais plus seul. Tu n'as peut-être pas éprouvé ce sentiment de mélancolie douce qui vous pénètre, lorsque, repoussé en quelque sorte par des physionomies étrangères et froides qui vous environnent, vous évoquez en silence autour de vous tout ce qui, dans des pays lointains, s'intéresse à votre existence, à votre fortune, et vous entoure d'affection. Plus d'une fois, enveloppé de mon manteau, j'ai fui vers les remparts peu fréquentés, ou dans des routes entièrement désertes, pour jouir de toute l'étendue de ce sentiment. Toi, Sophie, Lacoste, et mes vrais amis du Béarn et de Paris, je vous voyais, je disais : « Là-bas, au loin, on songe à moi ! » Il y a tant de consolation

[redacted]

dans cette idée, tant de bonheur à être éloigné de tout importun pour se livrer à ces souvenirs, que je regrette de n'avoir presque plus le temps d'aller courir ainsi, de m'exiler un moment de la ville! Je me souvenais avec une douce émotion que Mme C. L. m'avait répété trois ou quatre fois qu'elle comptait sur mes lettres. Ainsi, mes conversations avec elle n'étaient pas absolument interrompues. Je n'ai pas été longtemps sans écrire, et j'ai reçu bientôt une lettre charmante, où j'avais le titre de son « jeune ami » donné par elle-même. La joie que j'en éprouvai fut arrêtée un moment par une triste nouvelle : M. Cottin a été très-dangereusement malade. Mme C. L. me disait avec grâce qu'elle avait été plusieurs jours incapable de lier quelques idées, que les souvenirs lui arrivaient enfin, et « celui de l'amitié que j'ai pour vous, mon jeune ami, a été un des premiers », etc.

J'ai écrit il y a deux jours à cet excellent M. Cottin ; il est impossible de ne pas l'aimer et estimer de toutes les forces de son âme, car il est bon, spirituel, généreux, et d'une franchise antique. Je t'assure que c'est un homme remarquable.

Je n'ai pu voir encore le petit Barage, mais je

serai heureux si je puis être pour lui plus qu'un ami de collége ; pauvre enfant, si jeune, si faible !

Ma bonne mère, du courage pour traverser ces deux années ; il m'en faut autant qu'à toi.

Ton fils plein de tendresse,

BOSQUET.

Metz, le 5 avril 1832.

Chère maman, si tu es inquiète sur ma santé, rassure-toi. Metz est encore à l'abri de l'invasion du choléra ! Les journaux t'auront appris ses fredaines dans la capitale; je le crois plus effrayant que dangereux. L'imagination en fait aussitôt un fantôme à griffes. Le choléra ! Eh bien , pourquoi perdre la tête ? C'est abandonner des chances de conservation. Il faut être calme, faire le sacrifice des fruits, des liqueurs, que les médecins ont reconnus nuisibles, et vivre, du reste, comme auparavant ; surtout ne pas être sans cesse aux aguets, écouter une légère rumeur dans ses entrailles pour en faire dans son esprit une colique à se tordre les bras. On prend dans notre caserne tous les moyens possibles de salubrité, et, si le choléra fait brèche et pénètre dans la place, ce ne sera point par surprise.

Je ne pense pas qu'il, fasse un voyage dans les Pyrénées ; s'il y allait, vous n'en aurez aucune peur près de Lacoste, n'est-ce pas ? Je t'assure cependant que je serais infiniment plus tranquille au milieu de la contagion, avec ma santé, que si j'en étais à l'abri et que je le susse rôdant autour de vous. Je comprends par là comment il se fait quelquefois que le raisonnement devienne inutile, quand la crainte et l'imagination se sont emparées de notre cerveau. Car enfin, ni toi, ni aucun des miens, vous n'avez rien à redouter de cette colique infernale.

Pour ceux qui, à Paris ou ailleurs, habitent des quartiers malsains, ont du linge sale sur la peau, de mauvaise viande, ou pas du tout, dans leur marmite, l'habitude du vin et de l'alcool, pour ceux-là on peut avoir des craintes justifiées par l'expérience.

Il me revient une idée affligeante, à propos de la classe indigente des grandes villes, surtout de Paris. Que ceux qui dans la vie ordinaire se prétendent malheureux, parce que quelques jouissances leur sont refusées, songent à tant d'infortunés, qui, sur l'avis des médecins, sont destinés à apaiser la faim du choléra, et qu'ils ne se plaignent plus. Le gouvernement vient de faire tirer à 80,000 exemplaires une instruction sur les préservatifs de la maladie ; et ces préservatifs indis-

[redacted]

pensables pour la plupart, dit-on, un centième de la population de Paris, au moins, ne peut se les procurer ! Conçois-tu l'enfer où se trouvent ceux de ces malheureux qui tiennent bien fort à la vie par quelque espoir d'avenir, lorsqu'ils lisent leur condamnation. Leur seule ressource est de ne pas y croire du tout ; mais le moyen de chasser cette idée ! Pour moi, j'espère que cette peste ne fera point les ravages que l'on redoute.

Je n'ai pas eu de nouvelles de M. Cottin ni de Mme C. L., depuis le choléra. Certainement, ils sont sans danger, mais non pas sans inquiétude, j'imagine. Cette pauvre Mme C. L., qui aura dû aller enlever ses deux filles de Saint-Denis, où le choléra a posé un doigt du pied. Sa Louise était souffrante, il y a près d'un mois, et je partage bien toutes les craintes qui l'assiègent. Peut-être, tous ensemble, iront-ils chercher dans nos montagnes un air pur et le calme de l'esprit ? Peut-être serait-ce bien fait, surtout pour se débarrasser des inquiétudes ?

Sais-tu ce que c'est que cette peste ? Une conséquence naturelle de seize ans de paix, sans un développement considérable d'industrie. C'est la loi du sang, la terrible loi, vérifiée. Une portion de la croûte qui enveloppe notre planète suffit par ses produc-

[redacted]

tions connues aux besoins et aux jouissances d'une quantité déterminée d'individus. Que ce nombre d'individus augmente, si l'industrie multiplie les productions du sol, tout ira bien ; l'accroissement de population sera même une conséquence du développement de l'industrie. Mais, que les richesses du sol ne soient pas augmentées, ou qu'elles augmentent trop peu, alors des individus souffrent ; les privations vont croissant dans cette classe abaissée qui se multiplie le plus ; de ses besoins non satisfaits naissent les maladies, un sang vicié ; la nature est contrariée ; la peste enfin vient rétablir l'équilibre, si le fer ne s'en mêle pas. Ceci est très-vrai de raisonnement, et surtout fort d'expérience. Vois la peste d'Espagne, ou plutôt les pestes d'Espagne. L'histoire est curieuse à consulter là-dessus. Il n'en résulte pas que, pour éviter la peste ou le choléra ou telle maladie générale qu'on voudra, il faille la guerre. Non, quoique artilleur, j'avoue que la guerre est un mal, et qu'il ne faut pas qu'une nation, ou un homme, la fasse pour son plaisir et sa gloire ; en un mot, qu'on fasse la guerre comme on vidait une querelle autrefois. Il faut avant tout appeler l'industrie et tripler, quadrupler, centupler les productions du sol. Si l'on est assez bête pour regarder le malaise d'une nation avec des yeux cal-

mes, et n'en pas tirer de conséquence, alors on gagne la peste, parce qu'on n'a voulu ni d'industrie, ni la guerre ; il y a des instants où l'on n'a plus le choix qu'entre la guerre et la peste ; l'industrie demande du temps pour se développer.

Je laisse là ces raisonnements, et veux te rassurer, si tu as reçu une lettre du général de notre Ecole. Voici l'histoire véritable. Pauvre général ! toute la garnison hausse les épaules de ses idées, ou plutôt de sa faiblesse, car ce sont quelques dames de Metz et le colonel qui le poussent. Donc, il y a une vingtaine de jours, un officier de la ligne donna un bal de grisettes comme ceux qu'on donne à Pau chez Clavier; un bal bien plus brillant, m'a-t-on dit, que ceux où la haute société de Metz se réunit.

Je n'y étais pas, parce que, d'abord, je ne suis pas lié avec cet officier, et, mieux que tout cela, j'avais autre chose à faire. A ce bal assistaient une foule d'officiers d'artillerie et du génie de la garnison, les colonels de deux régiments de ligne, etc. La soirée fut charmante, on en parla dans les salons ; de là, jalousie, chuchotements parmi quelques poules passées ; bref, il fut déclaré que la soirée était immorale, en comité secret, et non devant les officiers supérieurs qui s'y trouvaient. On prétendit qu'il y

avait des maîtresses de plusieurs officiers, c'est vrai ; n'y en a-t-il pas dans les bals où vont les grandes dames ? Mais, il n'est pas sans doute permis à une jolie grisette de s'approprier de jeunes moustaches qu'on regrette peut-être dans les salons. Les élèves qui avaient assisté au bal rendirent une soirée, tout aussi brillante, où j'étais invité, mais où je ne me rendis pas à cause d'un assaut qui m'avait mis en nage. Quelques dames furieuses ont reproché au général de nous laisser la liberté de danser avec d'autres qu'avec elles, et le bon général nous a défendu, la veille, d'aller à un second bal donné par les élèves, sous peine de quinze jours de salle de police.

A ce second bal s'était invité lui-même le général d'artillerie de la garnison ; tous les préparatifs étaient faits, toutes les invitations. Je me trompe en disant la veille, c'est le soir même que le général nous prévint. Alors tous ceux qui étaient priés s'y rendirent, et j'en étais. Le général avait parlé d'immoralité comme rumeur de ville ; j'y étais, à ce dernier, et il est impossible de trouver dans un bal « haute société » plus de politesse et de décence. Non, parbleu ! mes grandes dames !

J'en suis donc pour quinze jours de salle de police. Figure-toi que nous travaillons tous les jours avec

des capitaines de l'Ecole qui étaient à ces bals, et tu jugeras après. Ce pauvre général n'a pas écrit de lettre, lui ; je ne sais qui a eu l'idée de cette circulaire inepte et toute à leur désavantage, s'ils ont dit la vérité. Si tu l'as reçue, envoie-m'en quelques phrases. On m'en a dit quelque chose, mais presque rien. Il y a deux ans, et antérieurement, ces bals se succédaient sans opposition.

J'ai vu le petit Barage ; tambour, le casque en tête, le sabre sur les mollets ; pauvre enfant ! Nous allons faire ensemble de la géométrie ; il m'intéresse comme un frère.

Et maintenant, la grande question : « Comment te trouves-tu à Metz ? » Moins bien que si j'étais à Paris, près de M. Cottin et de Mme C. L., moins bien que si j'avais le loisir de peindre chez Gudin, d'entendre une bonne musique ; et, pour me résumer, moins bien que je ne me trouverai dans vingt mois près de toi et de vous tous ; mais assez bien pour ne pas être triste. Maintenant je ne m'ennuierai nulle part. J'ai avec moi tes lettres, mes souvenirs de Pau, de Paris, mon art militaire, le dessin, la littérature ; le jour est trop court de vingt-quatre heures pour tout cela. Donc, je ne m'ennuie pas, mais je pourrais désirer. Parbleu ! qui n'a ses souhaits ?



[redacted]

Je suis comme un ours presque, comme un ours civilisé, ou mieux, ébauché. Tu avais raison de regretter pour moi le fauteuil dans le salon de Mme C. L. Si je l'avais encore, j'en deviendrais meilleur aux autres.

Tu n'écris pas, chère maman ; voilà un mois passé sans lettres. Je veux cependant te faire compliment sur ton adresse; tu commences à serrer un peu tes lignes ; courage, fais tailler ta plume un peu fin, et tu me rendras autant de mots que je t'en envoie, autant d'amour et de tendresse, mais pas plus ; car maintenant comment t'aimer davantage !

Ton bon fils,

BOSQUET.

De Metz, le 23 mai 1832.

Mon Dieu ! Qu'il y a longtemps que je ne t'ai écrit, ma chère maman ! Tu auras fait peut-être des rêves bien ténébreux sur l'épidémie qui s'abat sur la France ; et moi, je suis coupable d'avoir laissé courir ton imagination. Je t'ai écrit plus de vingt lettres ; mais il fallait les transcrire, et elles sont restées dans ma tête ou plutôt dans mon cœur ; ce n'est point paresse, c'est défaut de temps. Je ne sais

[redacted]

pas commencer avec toi une conversation, sans la pousser aussi loin que mon papier et la force de mes doigts me le permettent ; en vérité, la bonne grand-maman avait bien raison de dire que tu n'avais jamais assez causé, et tu sais que je te ressemble.

Eh bien ! je vais m'en donner aujourd'hui. J'oubliais de te dire que ta dernière lettre est du 4 avril, ce qui ne m'excuse pas, mais me rend un peu moins coupable. En effet, quelles grandes occupations t'empêchent, chère maman, de te donner le plaisir de m'écrire ; tu peux t'exercer à tailler ta plume plus fin et à serrer un peu plus tes lignes et tes mots, qui s'élargissent en pyramide à mesure que tu approches de la dernière page ; c'est un larcin que tu me fais et que je ne puis pardonner, puisque le nombre de tes lettres ne me dédommage pas.

Nous venons de faire nos levers de bâtiments, et je te dois mon journal comme au commandant. Un beau jour, on nous a remis à chacun un programme particulier, indiquant le bâtiment que nous devions décrire par des dessins géométraux. L'école régimentaire du génie m'est tombée en partage. Le lendemain donc, on nous a donné un sapeur avec

[redacted]

de grandes barres graduées, fil à plomb, équerres, et toutes les armes de l'architecte, et en avant. Il n'eût pas été prudent de nous attaquer en route, mon sapeur est maître de bâton, et il en tenait un à la main de quatre mètres de long.

L'école régimentaire du génie est un vieux bâtiment situé près des remparts et de l'Esplanade qu'on traverse pour s'y rendre ; il était, dans le principe, destiné à toute autre chose, en sorte qu'il ne présente rien de remarquable et qui puisse te donner l'idée d'une école militaire. On a réuni des pièces pour former deux grandes salles couvertes de bancs et de tableaux. Il y a aussi deux salles de dessin et une imprimerie lithographique.

Ce qu'il offre de plus digne d'attention, c'est un portier, vieux sapeur en retraite, avec son épouse Claude, qui jure autant que lui et l'adore encore malgré quelques scènes mêlées d'injures et de coups de poing. Ils ont des enfants qu'ils élèvent dans la crainte du commandant et du caporal, comme un autre dans la crainte de Dieu et du commissaire de police. Il fallait voir le vieux sapeur, encore droit, joignant les talons et ouvrant la pointe des pieds, portant la main à hauteur de l'œil et répondant à mes questions « Oui, lieutenant. Non, lieutenant,

faites excuse. » Il me donnait les noms de tous les officiers qui, avant moi, avaient fait le lever de *son* école. Il fallait voir l'empressement avec lequel il commanda la manœuvre dans sa chambre pour faire ranger un tas de chaises, de linges, de chaudrons, de vaisselle et d'enfants, qui empêchaient mes règles et mon sapeur de toiser son repaire.

Voici une rencontre fort heureuse, et tu le diras à M. Cailloux ; c'est le chef de bataillon Picot qui commande l'école régimentaire ; il était depuis deux jours de retour d'un congé, et je l'attendais pour lui parler du petit Barage. Comme je mesurais le grand corridor, je me sentis toucher à l'épaule, et le commandant, avec un sourire gracieux et tout-à-fait obligeant, me proposa un plan d'ensemble pour abréger mes reconnaissances dans le bâtiment. J'acceptai et je le suivis dans son appartement. Je lui contai alors mon histoire, je lui parlai de M. Cailloux, son ancien condisciple, qu'il n'a pas oublié. Il paraît que ce commandant est le meilleur homme du monde; on ne m'en a dit que du bien, et, à sa physionomie et à ses manières franches et affectueuses, on voit qu'il a bon cœur. Il m'entretint avec beaucoup d'intérêt du petit Barage et du désir qu'il avait de le pousser à l'Ecole polytechnique. Juge de



ma joie : moi aussi j'avais eu cette idée et j'en parlais à Ernest depuis plusieurs jours. Je n'ai pu revoir le commandant à cause de ces diables de travaux qui s'accordent mal avec ses heures ; mais dans quelques jours je serai plus libre.

Le petit Barage bat sa caisse tous les jours à l'exercice, et nous n'avons pu encore commencer quelques mots de géométrie, que je me propose de lui faire connaître ; je m'arrangerai avec le commandant pour qu'il ait des heures de liberté ; il est si intéressant et montre tant d'intelligence ! Il faudrait qu'il se rencontrât à l'Ecole avec Eugène Cailloux, mais je crains qu'il n'ait pas le temps de marcher aussi vite que ce dernier. Dis bien à M. Cailloux qu'il peut compter sur mon attachement au petit Barage ; il est sans fortune et sans espoir d'avenir, comme je l'étais à son âge. Eh bien ! c'est mon tour de lui tendre une main d'ami sur la route. C'est encore une reconnaissance que je devrais à M. Cailloux, de m'offrir un moyen de m'acquitter envers les bons cœurs qui m'ont aidé.

J'aurais voulu, en écrivant à Raymond, lui donner l'espoir d'occuper le fauteuil de juge de paix ; mais, comme je n'avais rien à lui annoncer, je n'écrivis pas de Paris. Depuis, je n'ai pas écrit davantage, et



j'ai eu tort; j'écrirai. Cette place m'inquiète, parce que je voudrais y pouvoir quelque chose, et je ne suis rien, bien moins qu'un autre. Il suffit peut-être aujourd'hui de ce titre de *héros* de Juillet, devenu ridicule, pour qu'on brûle une simple lettre que j'enverrais au nom d'un frère sans appui, sans autre voix que la mienne sur le continent. Le ministre m'avait bien répondu, mais sa lettre ne signifie rien.

M. Cottin et Mme C. L. pourraient peut-être pousser à la roue, mais je ne me sens pas le courage de demander ; qu'en penseraient-ils ? Et puis, leurs relations sont-elles les mêmes, est-ce les mettre à la gêne ? D'autres auraient peut-être moins de scrupule, moi je redoute le titre d'indiscret plus qu'un coup de boulet. Cependant, nous verrons, quand il en sera temps. Ce pauvre Raymond ! Qu'il ne doute pas de mon amitié ; je lui écrirai et je lui conterai tout cela.

Tiens, ces pétitions me rappellent l'affaire de H. C.; je n'ai pu rien obtenir, et j'en étais au désespoir. Je ne lui ai pas écrit mes démarches, parce qu'elles n'ont pas réussi, et peut-être aura-t-il eu quelques doutes sur mon amitié, qui, cependant, est bien franche et bien sincère. Je ne vaux rien pour demander, et je mangerais plutôt un ministre que de

[redacted]

m'abaisser devant lui ; en un mot, je ne sais ni saluer, ni flatter, chose indispensable aujourd'hui, et de tout temps, pour obtenir.

Je voulais d'abord te tranquilliser sur le choléra de Metz, dont on a probablement parlé dans les journaux, que je lis rarement. Voici l'annonce qui fut faite de l'entrée du monstre dans notre ville. C'est un original qui se fait traîner sur les routes par des morts, et il n'a que relayé à Metz où il a attelé quatre victimes à sa carriole. Ceci est de la poésie de notre docteur qui me le racontait l'autre jour à la promenade, et signifie que tu n'as plus rien à craindre pour moi. Je commence à ne plus songer que vous pouvez le recevoir à son passage pour l'Espagne, et je vous fais mon compliment d'être dispensés de la fête.

Parle-moi de ma petite Anna ; ses cheveux sont-ils bien noirs, et comment se tient-elle ? Décris-moi donc un jour son costume pour que je la voie. Sait-elle dire l'*oncle l'artilleur ?* Une petite fille... Rien ne l'intéressera chez moi, quand j'arriverai ; elle aura peur de mon sabre et de mes moustaches qui ne sont pas sur mon portrait. Et, cependant, l'oncle vous aime bien, ma gentille nièce ; et vous auriez grand tort de le mal accueillir. Quelle idée d'aller vous loger si loin de Metz ! Pas de congé possible avant vingt mois ;

mais aussi dans vingt mois, quelle joie ! Comme nous allons causer au coin du feu et passer ensemble de ces heures rapides, où l'on se dit tout, où l'on a toujours le sourire sur les lèvres, sourire de bonheur ! toi au coin, moi près de toi, sur la petite chaise, Anna emprisonnée dans mes jambes et regardant un à un les poils de ma moustache, car j'en ai et j'en aurai, Sophie et Lacoste formant le cercle ; un bon feu, pendant que le vent et la neige feront jurer le coureur de rues et d'autres de service près d'une guérite ou ailleurs... Alors, vous me raconterez des folies d'Anna, nous ferons des projets, je vous dirai ce que j'ai vu et que je n'ai pas écrit. Je vous prouverai beaucoup de choses qui ne vous sont pas encore bien démontrées, et vous aimerez l'artilleur plus que vous n'auriez aimé l'homme civil, jallais dire le *pékin* ou le *crocodile,* car c'est ainsi qu'on nomme le bourgeois.

C'est dans le mois de janvier qu'on prend sa volée de Metz vers le nid maternel ; j'arriverai un beau matin vous surprendre tous au lit, je vous réveillerai au bruit de mon sabre traînant sur le parquet et les escaliers. — Mais, en voyage on n'a pas de sabre. Eh bien! je te réveillerai en t'embrassant. Faudrait-il plutôt vous prévenir, comme la dernière fois? Je réflé-

chirai ; dans vingt mois, c'est juste le temps de se décider.

Ma chère maman, je veux te demander un cadeau que je convoite depuis que je t'ai quittée, un tout petit cadeau que je porterai sur moi dans mon portefeuille ; envoie-moi donc ton portrait. Crois-tu que je n'aurais pas autant de plaisir à le regarder que vous à voir le mien? Vous êtes bien plus heureux que moi. Si j'étais de force, à mon congé, je vous peindrai tous les quatre groupés autour du feu ou d'une table. Je te demande le tien seulement, parce qu'il serait indiscret d'en demander plusieurs. Tu serais bien aimable de me surprendre un jour par un petit paquet où je te verrais avec le sourire de la meilleure des mères.

Tu crois peut-être que je broie des couleurs et que j'en barbouille une toile ? Je n'ai pu encore trouver du temps pour cela et pour d'autres projets : la musique, par exemple ; puis, je ne suis que sous-lieutenant, et il faut jouer serré. Au reste, je n'espère pas trouver à Metz des ressources pour la peinture, et, si je veux apprendre à peindre, il faudra que je parte de la naissance de l'art, que je m'élève avec mes seules forces en face de modèles vivants et que j'invente une méthode. Les conseils de M. Butay me seraient d'un

[redacted]

grand secours. Nous avons tant de travaux graphiques et de méditations militaires à faire, que je n'ose pas entreprendre autre chose.

Des ouvrages de guerre, d'autres lectures remplissent quelques soirées. Nous avons un opéra de province qui pourrait être plus mauvais; c'est un rendez-vous, on y va écouter un morceau saillant. Puisque je te parle de livres, je veux t'indiquer les titres de deux ou trois qui sont peut-être arrivés à Pau et qui t'amuseront par leur originalité et un grand intérêt: *La Salamandre*, d'Eugène Sue; c'est un roman maritime, un tableau fort de couleur et d'expression, un petit chef-d'œuvre ; une *Chronique du temps de Charles IX*, un seul volume qui contient l'histoire la plus intéressante que je connaisse, un épisode de la Saint-Barthélemy ; les *Contes bruns*, qui peuvent être lus en famille, très-intéressants et variés, admirablement contés. Ces trois ouvrages sont nouveaux et écrits par de jeunes auteurs pleins d'imagination et d'avenir.

J'ai fait, il y a quelques jours, une visite à M. et Mme W.; en voici l'histoire: Un soir, j'envoie mon domestique prendre de l'orgeat chez W., et je lui recommande de faire mettre une étiquette pour m'assurer qu'il y avait été. J'avais une arrière-pensée :

on pouvait lui demander pour qui, et mon
entraîner le silence ou un mot. La qu
le problème était résolu pour moi dans l
Il arriva ce que j'avais pensé, et on
manda de me dire de les aller voir. Ils n
fâchés sans doute de ce hasard. Il paraît
pas épousé de querelle ; ils m'ont reçu a
Ida seule était à la pharmacie, lorsque
m'excusai sur le retard de ma visite e
tout franchement le motif qui m'avait ar
savais pas de quel œil ils m'auraient vu ;
lais ni les gêner, ni me gêner moi-mê
entra bientôt et me demanda de vos nou
empressement. Ida me parla beaucoup d
de son enfant. Elle a aussi une petite
comme un ange : des yeux bleus et des s
tains, une peau satinée, un petit bijou. Qu
de cette visite ?

Mes amitiés bien franches à la famill
Bellocq et à Victoire. Ce sont des amis bi
et à qui je dois beaucoup de reconnaissan
remplacent près de toi. Avoue que tu m
fière, quand tu peux leur aller porter qua
de mes lettres et faire chez eux une bon
Toutes mes lettres sont dans ton sac ; a

l'air de te plaisanter ici, et j'ai toujours les tiennes sur moi, dans mon portefeuille ; il est vrai que je les lis seul, mais je les relis vingt fois me figurant qu'elles sont toutes fraîches. Mille souvenirs affectueux aux familles Laslandes et Manes ; mes amitiés respectueuses à M. Batbie, dont la philosophie est bien meilleure que toutes celles que les livres et les raisonneurs m'ont offertes ; je me fais une fête des soirées que j'espère passer au coin de son feu dans vingt mois, j'y referai ma philosophie.

J'ai toujours oublié de parler à Lacoste de tout le bien que m'a dit de lui, à Paris, l'excellent Gudin ; je le dis aussi pour Sophie. Je souhaite de toutes mes forces que cet honnête homme se retire à Pau ; vous y aurez un ami de plus, un caractère de Béarnais très-aimable, très-spirituel, et un cœur excellent comme celui de Lacoste.

Mille tendresses pour toi, ma chère maman, et mille baisers que tu distribueras à tort et à travers autour de toi.

BOSQUET.

Metz, le 2 juillet 1832.

Malgré toi, ta lettre dit que tu as tremblé pour la santé de ton fils et que tu trembles encore, chère maman; je voudrais trouver des raisonnements qui pussent te calmer, mais je suis trop loin de toi et tu m'aimes trop pour ne pas voir un orage dans la moindre nuée. Le souvenir de quelques fièvres passagères, dont ton amour alarmé augmentait le danger, te fait difficilement concevoir une santé toujours florissante depuis deux ans. Mais, songe donc que mes muscles se sont raffermis; je ne suis plus un enfant soumis aux mouvements irréguliers d'un sang qui se forme. Je suis fort, et les exercices militaires ne peuvent altérer une santé comme la mienne.

Tu crains peut-être, et j'ai tort de dire peut-être, tu crains que, artilleur, je vive de la vie d'un soldat, qui, après l'exercice, va retrouver son tabac et ses verres. Le café, les vins, les liqueurs sont autant d'ennemis dont tu me vois assailli. Rassure-toi : d'abord, dans nos pensions, nos repas se composent des mets les plus sains, et l'on peut choisir; le vin est une petite tisane si légère qu'on en boirait indéfiniment sans en être incommodé. Tu te souviens de « la tisane du curé de Bizanos »; eh bien!

voilà notre vin. A Paris, j'avais perdu l'habitude d'en boire à tous mes repas ; ici, j'en bois à peine quelques gouttes ; le plus souvent il me sert à corriger la crudité de l'eau. Quant au café et aux liqueurs, il est fort rare que j'aille jouer la demi-tasse : la première raison, c'est que je suis sous-lieutenant tout juste ; la plus forte peut-être, c'est que le café ne me réussit guère. Au commencement du printemps, j'ai pris pendant quelques jours du thé, et je m'en suis trouvé très-satisfait, il m'a évité des migraines.

Il est peu de personnes qui, de temps en temps, n'éprouvent pas quelque malaise, et j'en ai éprouvé aussi ; mais j'en ai été quitte pour suspendre une partie de mes travaux pendant deux jours et vivre de promenades et de grand air. Il me faut peu de chose pour chasser le mauvais sang : je renouvelle un peu mes idées, je vais vous trouver, j'habite avec vous, je songe à mon retour de Metz, à l'avenir, je m'entoure d'idées riantes, je relis tes lettres, je pense à nos amis, voilà ma pharmacie ; et, je le dis tout bas, à cause de Lacoste, elle vaut mieux que la sienne.

Je t'ai dit, tout-à-l'heure, que le café ne me réussissait pas. Ne va pas en parler à Roro ; je tiens à

[redacted]

en prendre quelquefois chez elle, je me fais une fête du jour où nous irons ensemble la surprendre au coin de son feu. Que de *bibantz !*; que d'histoires à raconter ! Et l'examen à subir pour vérifier ce qui a changé sur ma physionomie ! Dis-lui bien que, si elle trouve quelque changement chez moi, elle n'en trouvera pas dans mon amitié. Excellente Roro ! Je gage qu'elle n'aime pas ma petite nièce. Ainsi donc, des yeux noirs, des cheveux noirs, une petite bouche, et de la grâce ; mais, c'est plus qu'il n'en faut pour être jolie ; avec les petites idées originales qu'elle annonce, elle ne manquera pas d'esprit, et je compte sur toi et sur Sophie pour former son cœur. Heureuse Anna, d'être ainsi entourée ! Il ne faut pas la rendre jalouse de la petite d'Ida, elle m'aimerait moins. Répète-lui que je l'aime beaucoup plus, que l'artilleur ne lui est pas infidèle, que dans un an il viendra mettre un genou en terre et lui offrir un cœur pur de toute autre flamme, qu'il ne porte d'autres couleurs que les siennes, et qu'il est prêt à faire vider les arçons à tout chevalier qui n'avouerait pas qu'elle est la plus belle entre toutes les belles.

Remercie M. Batbie de son bon souvenir, et, puisqu'il consent à m'accepter encore pour disciple,

dis-lui bien qu'à table je serai plus zélé que je ne l'étais sur les bancs. Son excellent principe éclaire l'intelligence pour bien diriger la volonté ; je l'ai adopté et je m'efforce d'en suivre les conséquences. Mais il me semble plus facile de pratiquer celui qu'il admet à table : humecter l'intelligence pour mieux développer la gaîté. Je lui promets de n'être à *quia* sur aucun article, pourvu qu'il ne me faille point parler latin. Quoi qu'il en dise, ses chapons n'ont pas besoin, pour céder leurs membres, d'être vaincus par un poignet comme le mien.

Je dois des remercîments à l'excellent M. Butay. Je me suis assuré qu'à Metz j'aurais toutes les difficultés possibles à vaincre pour peindre à l'huile ; ses conseils sont venus me déterminer à adopter l'aquarelle. Une chose surtout me gêne, c'est le temps à y consacrer. Il faut sortir de la ville et aller encore assez loin pour trouver des études variées. Dans les environs d'une ville de guerre, on ne conserve ni des bouquets d'arbres, ni presque aucune des beautés d'un point de vue. Il me faudrait voir aussi quelquefois manier le pinceau par une main habile, et je ne suis ni à Paris ni à Pau. Je rassemblerai dans mon souvenir tous les conseils de M. Butay et ceux qui me restent de l'Ecole polytechnique, et j'essaierai de marcher.

[redacted]

Je ne veux pas écrire encore à M. Cailloux, parce que mes données sur le petit Barage ne sont pas assez nombreuses. Nous avons commencé à *piocher* ensemble la géométrie ; mais je ne puis pas le voir aussi souvent que je le voudrais : son bataillon vient de changer de caserne ; on l'a transporté à un bout de la ville, au fort Moselle. Il paraît très-avide d'instruction, et le projet de l'Ecole polytechnique lui sourit. M. Gleize lui a écrit il y a huit jours pour lui dire qu'il fallait se préparer à aller au collége, sans d'autres détails. Je ne connais pas les projets de M. Gleize, et nous attendons. Je verrai Ernest peut-être aujourd'hui ; il y a plusieurs jours que nous n'avons travaillé. Hier dimanche, j'espérais l'avoir au moins deux heures ; une revue du génie me l'a enlevé. Il est toujours gentil, et, sous son costume de tambour, il conserve le vernis de l'éducation qu'il a reçue.

Bon Dieu ! chère maman, quelle grêle de petites filles ! Mais il n'y aura bientôt plus que des femmes dans notre ville ! Conseille à E. L. de faire des garçons ; il faut faire changer le vent. Je serai fort embarrassé à mon retour pour me reconnaître au milieu de tant de mariages !

Nos occupations varient tous les jours. Pour

[redacted]

te mettre au courant, il faut te faire savoir qu'on nous envoie dans la campagne, avec des instruments d'arpenteur, lever des portions de terrain et des fortifications. C'est un métier fort amusant et plein d'intérêt pour nous, qui, à la barbe de l'ennemi, en devrons faire autant un jour. On nous exerce à faire vite et bien. Le sort d'une armée est quelquefois dans les mains de l'officier qui fait une reconnaissance sur les terres de l'ennemi ; c'est une affaire de conscience que d'être exact dans ces travaux. Tu sens toute l'importance qu'on doit y mettre, pour peu qu'on ait de cœur et d'amour pour son pays. Bientôt arriveront les écoles du canon. Je te tiendrai au courant.

Encore un autre genre d'exercice. Le colonel Amoros, le fameux créateur des gymnases en France, est à Metz et nous donne des leçons. C'est à mourir de rire, quand on y assiste pour la première fois : « Levez la jambe, le bras ; menacez du poing » ; et tout cela, en chantant à tue-tête. Il obtiendra des résultats néanmoins, et je pense que, sauf quelques contusions, il fortifiera les membres et développera les muscles de ceux qui sont peu habitués à la fatigue.

Ma bonne mère, un peu de courage, et nous arri-

[redacted]

verons au bout de ces quinze ou seize mois, qui me paraîtraient bien moins longs, si je voyais quelquefois des figures d'amis. Il se fait dans l'artillerie de nombreuses promotions, et, en haut, les rangs s'éclaircissent. Allons, un peu de foi dans l'avenir! Je commence à voler de mes propres ailes; mais, ce n'est pas là ce que j'ambitionne! Tu m'as porté si longtemps!!.. Ton bon fils,

BOSQUET.

Metz, le 27 juillet 1832.

J'ai passé, il y a quelques jours, une heure délicieuse sur le rempart de l'Esplanade. C'était le matin; j'avais rêvé dans la nuit de tout ce qui m'attache à la vie, de toi, chère maman, de vous tous, de nos amis, et des miens à Paris; le sommeil le plus doux, des songes de bonheur; aussi, ma tête était légère et je marchais sans toucher à terre. Arrivé sur le rempart, je fus frappé de découvrir dans le paysage, qui se développe au loin, des points de ressemblance avec la vue de la Place Royale de Pau, que je n'avais pas encore remarqués. La nuit que j'avais passée au milieu de vous sous notre beau ciel du Béarn avait

sans doute rafraîchi ma mémoire et disposé mes sens à des rapprochements heureux. Je suis revenu à la même place et j'ai longtemps examiné ; quoiqu'il faille un peu de complaisance pour rendre l'illusion plus complète, j'y ai réellement retrouvé beaucoup de souvenirs.

En face, les hauts peupliers du Moulin-Neuf, et, plus loin, les ombrages gracieux de Gélos ; on peut les y découvrir en créant par la pensée le château au milieu. Un bras de la Moselle passe à peu de distance du rempart ; c'est le canal de la Place Royale; dans une autre direction, il est vrai, mais sur un plan plus éloigné, un autre bras de rivière peut figurer le Gave. Sur la gauche, s'étend une vaste plaine ; celle de Bizanos, bordée par des coteaux ; ce sont ceux de Gélos. Il y a réellement de la ressemblance.

Toutefois, quoique la plaine se déroule dans un espace assez grand, on ne retrouve pas la gorge où sont dessinés Aressy, Meillon, Assat, et Coarraze dans le fond ; le maudit coteau forme un fer à cheval. J'oubliais le coteau un peu nu qui porte sur sa tête, comme une couronne, la jolie maison de campagne de MM. Puyoo. On le retrouve dans mon paysage, un peu plus majestueux, mais de même physionomie, de même couleur ; un télégraphe est à la place de la

maison. Ce coteau, colossal pour le pays, porte le nom de Mont Saint-Quentin. Ma première illusion avait été assez complète, parce qu'au dessus de l'amphithéâtre formé par les collines qui bordent la plaine, une chaîne de nuages blanchâtres, immobiles, frappés d'un côté par les pâles rayons du matin, figurait à mes yeux nos Pyrénées.

Mais, si, le soir, quand le soleil disparaît derrière le Mont Saint-Quentin, je fais un voyage dans ma nouvelle patrie, je ne la reconnais presque plus : le ciel est pur au-dessus des collines qui dessinent sur ce fond des contours sombres et arrêtés ; plus de reflets brillants sur la neige, plus de couleur bleuâtre en opposition, ce n'est plus mon pays, je ne vois plus mes Pyrénées, je suis à Metz.

Tu vas me croire fou, avec mes rêves, mes comparaisons forcées et cette fantasmagorie qui fait passer sous mes yeux des tableaux visibles pour moi seul. Eh bien! oui, je le suis un peu ; mais cette folie est mon bien, à Metz ; elle seule, ornée de ses souvenirs, me fait passer des heures de bonheur, et, seule, fait battre mon cœur par des émotions de douce amitié, d'amour de mon pays. Mon pays, c'est ma mère, ma famille, mes amis, tous ceux qui ont élevé mon enfance, auprès desquels mon cœur s'est formé

[redacted]

aux sentiments qui honorent l'homme, tous ceux qui, au retour d'un voyage, me tendent les bras, qui ont avec moi le langage d'une affection naturelle. Où trouver une seconde patrie ?

Vois-tu, lorsque mes travaux n'absorbent plus ma pensée, et que je suis libre de tout devoir militaire, je vis rarement à Metz. Je suis sans doute plus heureux que si, dans quelques salons, je pouvais aller échanger de froides paroles, des raisonnements insipides. Au reste, dans ces cercles peuplés de figures étrangères, je doute que je goûtasse des instants aussi doux que ceux que je me fais moi-même avec le moindre de mes souvenirs. Je deviendrai ours peut-être, ou original ? Non, je ne le pense pas. Auprès de ceux qui savent aimer et se souvenir, je ne serai jamais étrange, et mes manières toutes naturelles ne pourront paraître ridicules.

Ernest Barage *pioche* sa géométrie, tant qu'il peut ; il va venir me trouver aujourd'hui à deux heures. Le commandant Picot n'est pas ici ; il lui est survenu quelque malheur de famille, et je ne puis m'entendre avec lui pour avoir Ernest plus souvent. Hier il était de garde et avant-hier d'exercice. Nous faisons tout ce que nous pouvons, mais le pauvre enfant n'a pas encore l'habitude du raison-

nement mathématique. On lui a enseigné son arithmétique comme on l'enseigne au village. « C'est ainsi que vous devez faire, et la raison, c'est qu'on me l'a dit comme ça. » Aussi, nous n'allons pas encore grand train. Lorsqu'il aura mordu franchement, je saurai mieux jusqu'où il pousse l'amour des *x*, et je l'écrirai à M. Cailloux, à qui j'envoie mille amitiés pour lui et sa famille. Dis-lui qu'Ernest est toujours gentil et qu'un petit billet qu'il m'envoya l'autre jour m'a étonné, tant il était clair, précis et gracieusement écrit. Je l'ai fait voir à un de mes camarades, en lui montrant ce qu'il nommait « mon petit tambour » ; il en a été aussi charmé que moi. J'allai le voir, il y a quelques jours, à la caserne de Chambière ; c'est à Chambière et non au fort Moselle qu'il est caserné. Je le trouvai dans sa chambre partagée par sept autres sapeurs ; ils le regardaient avec étonnement et plaisir en le voyant bras-dessus, bras-dessous, avec un officier. Un sapeur, qui portait mes outils dans mes levers, me contait qu'Ernest était un *malin*, c'est-à-dire un savant.

Veux-tu savoir quels sont nos travaux de l'école ? Nous nous occupons maintenant de construire des redoutes pour défendre le passage d'une rivière. C'est un projet de fortification de campagne. Fi-



gure-toi qu'un corps d'armée ait à passer un bras de rivière et que l'ennemi veuille lui disputer sa position, gêner son passage et détruire ses moyens de communication. Alors, malgré l'ennemi, et quelquefois sous son feu, on jette le pont construit sur des bateaux. Puis, il faut en protéger les approches, et l'on élève, en avant, sur la rive, un ouvrage en terre, derrière lequel des défenseurs faisant feu soient l'abri des coups de l'ennemi. Cet ouvrage avec ses accessoires se nomme une tête de pont. Lorsque le pont doit rester longtemps en place, on le défend avec plus de soin en construisant des redoutes dans les environs, sur des points favorables. Tout cela constitue un grand travail, auquel nous sommes tous occupés ; chacun a sa portion de la besogne générale. Je te donne ces détails pour toi qui les aimes, car parler à une femme d'ouvrages de fortification, même à une mère, c'est original.

Je commence des aquarelles, je barbouille ; si je parvenais à croquer proprement, j'essaierais une vue de Metz, celle de l'Esplanade ou une autre que je t'enverrais ; mais il faut du temps. Des livres et des promenades au hasard, où je rumine beaucoup, voilà ma vie, toujours la même en apparence, mais variée cependant par les sujets de mes lectures ou de mes souvenirs.

[redacted]

Adieu, chère maman ; encore dix-huit mois, et je serai près de toi ! Je puis obtenir la garnison de Toulouse ; tu feras un voyage, un grand voyage, ma foi ! et puis, je te ramènerai ; je souris, comme lorsque je suis près de toi, en y songeant. Allons, du courage, nous arrivons ! Ton bon fils,

BOSQUET.

Je ne te parle pas du choléra qui a passé à Metz, cela n'en vaut pas la peine ; quelques personnes usées ont succombé, pas de jeunes gens. A Paris, où il a été si fort, pas de victimes à l'Ecole polytechnique et dans les pensions. Un régime régulier est un contre-poison, sans doute.

Et le portrait, et des lettres ?

Metz, le 15 septembre 1832.

Je voudrais exprimer à M. Butay toute la reconnaissance que je lui dois pour la peine qu'il s'est donnée de faire ton portrait avec tant de soin ; dis-lui que la surprise qu'il voulait me causer n'aurait pas duré longtemps ; à la correction du dessin et à la vérité du coloris, j'aurais aussitôt reconnu son pinceau. Je ne parle pas de la ressemblance; quand on dessine

avec autant d'exactitude et de goût que M. Butay, on est sûr de l'obtenir frappante.

Ordinairement un portrait n'a de prix que pour celui à qui il retrace la physionnomie d'une personne chérie. Celui-ci attirera les regards d'un étranger, et cet intérêt qu'il inspirera à tout le monde est un éloge assez flatteur, car il devient fort rare aujourd'hui.

Qu'un étranger se présente devant vous, naturellement vous examinerez ses traits, et l'étude de sa physionomie, quelle qu'elle soit, ne vous fatiguera pas. D'où vient donc qu'on accorde si rarement à un portrait une attention suivie ? Je crois qu'il faut en chercher la raison dans l'inexactitude du dessin. Beaucoup de figures, en effet, qu'on prétend ressemblantes, ne peuvent ressembler à rien. La nature a ses lois impénétrables pour la plupart ; avec une certaine physionomie, les traits ne varient qu'entre des limites étroites; et, si l'on ne dessine pas correctement, on ne fait rien de naturel, par conséquent rien qui vous inspire de l'intérêt.

Au dernier salon, à Paris, on avait exposé beaucoup de portraits ; il y en avait de fort jolis assurément ; un très petit nombre arrêtaient la foule ; ils n'étaient pas léchés, et cependant chacun se disait :

« J'ai vu cette figure quelque part. » Cette opinion, prononcée par quelqu'un complètement étranger à l'original, est le plus bel éloge d'un portrait, il est rare. Je m'attends à l'entendre, lorsque ton portrait pourra être placé dans une chambre qui m'appartienne, à moi tout seul; et je t'assure qu'il me fera autant de plaisir que s'il m'était adressé, tant je tiens à voir rendre justice au talent de M. Butay.

Je te fais plus d'une visite par jour, chère maman, quand je puis rentrer dans ma caserne. Alors, j'ouvre le tiroir de ma commode, et, dans le coin, je t'aperçois avec ton aimable sourire. Depuis que j'ai reçu cette toile si précieuse, je ne me suis pas surpris une seule fois dans ces moments d'ennui naturellement produits par la monotomie de l'existence ou le besoin de satisfaire son cœur. Ici, tout ce qui peut occuper l'esprit est mis en jeu, mais seulement ce qui peut occuper l'esprit. Quant aux sentiments du cœur et à ceux de l'âme, qui font la moitié de l'homme, rien ne se présente pour les exercer d'une manière continue. Malheureux, ceux qui n'ont ni souvenirs ni imagination!

Je m'aperçois tous les jours que cette fraternité qui, à l'Ecole polytechnique, faisait de nous tous une tribu, une famille dont chaque membre était

volontairement responsable, se refroidit rapidement. La plupart font route à part, chacun suit son chemin de traverse et profite seul des avantages qu'il a cru y entrevoir. L'égoïsme enfin est le grand principe ; plusieurs ne savent pas lui emprunter seulement ce qu'un homme d'esprit lui demande ; ils tombent dans l'excès, et on leur tourne le dos. Cela n'empêche pas quelques caractères en harmonie de trouver dans une société suivie les charmes de la fraternité et de l'absence de toute gêne, mais l'ensemble fait mal à voir.

Eh bien ! cet égoïsme, cette froideur, cette *ourserie*, comme on voudra, elle est inévitable ici ; la cause en est toute naturelle. Je ne parle pas des intérêts particuliers, qui, avec l'âge, prennent ordinairement un peu de la place qu'à vingt ans occupait dans notre cœur l'intérêt général. A part la loi commune, il arrive à Metz que cent cinquante jeunes gens entre vingt et vingt-quatre ans, sortant de Paris, où tous généralement avaient des sociétés choisies et des distractions sans nombre, sont tout-à-coup précipités ensemble dans une ville de province, qui n'offre absolument aucune ressource pour ce qui n'est pas calcul ou raisonnement. Un très-petit nombre sont reçus dans les sociétés, beaucoup leur ont dit adieu,

[redacted]

parce qu'ils y trouvaient un vide complet d'esprit et d'amusements ; par conséquent, pas de femmes aimables, qui par leurs mœurs délicates adoucissent les rudes façons de la caserne ; surtout, pas même d'amitié, d'intimité innocente avec quelqu'une ; on serait montré au doigt et l'on mettrait cette femme aux prises avec l'opinion d'une ville de province et de guerre. Bien plus, de ce que nous avons vingt ans, il résulte, à Metz, qu'une femme ne peut, *sans se compromettre*, avoir pour nous, *élèves de l'Ecole d'application*, ces civilités qu'elle peut en toute assurance se permettre, quand nous serons au régiment. Un élève de l'Ecole ou un cynique bronzé, c'est tout un. Tu comprends que, sans l'avoir méritée, une pareille réputation gêne comme le boulet au pied, donne de l'humeur et n'inspire aucun égard pour ceux qui nous jugent ainsi.

Il faut donc forcément faire bande à part et tâcher de nous égayer ensemble. Mais, toujours les mêmes visages, et souvent les mêmes idées, c'est une monotonie assommante. Puis, quels égards peuvent être en usage entre nous ; la gêne est proscrite par la longue habitude, et ceux qui sont quelque peu rudes deviennent malhonnêtes. De l'absence des idées neuves, il résulte que dans les conversations on

[redacted]

se persiffle, l'amour propre est toujours en jeu, quelquefois sans ménagement. Alors, si l'on souffre, on se retire ; on se retire aussi pour ne pas répandre du sang.

L'homme est l'animal le plus méchant et le moins sociable ; je regarde maintenant cette vérité comme triviale.

Que faudrait-il pour changer un peu nos relations ? De la variété et surtout des caractères opposés aux nôtres, des femmes. Presqu'aucun n'en peut fréquenter d'aimables, jouir de leur conversation et y apprendre la douceur des mœurs et l'élévation des sentiments du cœur ; car je n'appelle pas de ce nom quelques grisettes, à qui il faut arracher les paroles avec un tire-bourre. Quelle différence avec celles du Béarn, qui semblent si gentilles !

Que tout ceci ne te fasse pas croire que je souffre beaucoup à Metz. Certes, je ne demanderais pas mieux que d'avoir une société franche et spirituelle à visiter quelquefois ; mais j'y supplée par des souvenirs et des lectures. Ensuite, mon temps est entièrement pris par les études que j'ai entreprises. Mes journées passent très rapidement ; et elles sont, dit-on, fort longues quand on s'ennuie beaucoup. Je veux être et je serai bon officier d'artillerie ; or, cette résolution entraine des travaux immenses.

[redacted]

Pour te donner une idée de ceux qu'on semble exiger de nous, je te dirai qu'ils sont bien plus nombreux et tout aussi épineux que ceux de l'Ecole polytechnique, et qu'avec une force de volonté de fer il serait impossible de les mener tous de front. Dans ce moment, depuis six heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, toutes nos minutes sont nécessairement prises par les seuls travaux graphiques et le tir des bouches à feu. Après notre dîner, il faut rédiger des leçons sur la fortification, et puis il faudrait étudier deux cours théoriques, l'un de stabilité des constructions, l'autre de balistique, tous les deux farcis d'*x* et d'*y*, au moment où, rompus de fatigue physique, nous tombons de sommeil. Pour faire marcher les traînards jusqu'au but, on leur en indique un deux fois plus éloigné; ils arrivent à moitié chemin, ce qui est le but lui-même. Ainsi fait-on sans doute à notre Ecole.

Pour les manœuvres du tir des bouches à feu, à deux heures après-midi, les tambours nous appellent à la salle d'armes où nous prenons sabre, giberne et fusil. Nous voilà dans le costume des canonniers de la République et de l'Empire. On se range en bataille, puis, les tambours et la musique du régiment du génie en tête, nous marchons en grande pompe, à travers la ville, vers le polygone. C'est l'aspect d'un régiment d'artil-

lerie à pied ; officiers, sous-officiers, rien n'y manque ; les élèves de première année font tous les fonctions de simples canonniers, ceux de la deuxième sont tour à tour capitaines, caporaux, etc. Arrivés au polygone, nous tirons le mousquet, ou le fusil de rempart, ou les pièces de campagne, ou celles de siège ou de place, alternativement. Maintenant tu te représenteras tout cela sous les couleurs les plus brillantes ; je rectifierai tes idées dans seize mois.

J'aime mieux te raconter des expériences assez curieuses, dont je viens à l'instant d'être témoin sur les glacis de la citadelle. Les deux généraux inspecteurs de l'artillerie et du génie y assistaient. Un officier a eu l'idée de lancer sans mortier ordinaire une bombe pesant cinq cents livres, la seule de cette taille qui se trouvât à l'arsenal. Il a fait un trou en terre, a creusé au fond une petite chambre, qu'il a remplies avec quelques livres de poudre ; par dessus, il a appliqué un fort madrier sur lequel la bombe était fixée. Ce madrier était incliné pour la direction qu'on désirait donner à la bombe ; le trou en terre avait huit ou neuf pieds de profondeur, en forme d'un entonnoir incliné. On a mis le feu au moyen d'une fusée, la terre a volé en éclats, et, à travers les débris, la bombe s'est envolée et a été retomber à une centaine



de mètres. C'est tout ce qu'il faut pour la lancer sur les batteries de siége ou de place ; dans un siége, on la remplirait de poudre, et, vers le point de sa chute, elle éclaterait en brisant tous les obstacles voisins. Figure-toi une boule de fonte de la hauteur d'Anna au moins. Ensuite, on a lancé de la même manière un gros baril de poudre, un plateau de cinq bombes ordinaires et un second plateau qui portait seize grenades ; ce sont de petites bombes de la grosseur d'une belle pêche.

La plus curieuse de ces expériences a réussi parfaitement ; la voici : On voulait jeter avec certitude une bombe dans un gabion, panier où l'on jette des terres quand on creuse des fossés dans un siége, ce qui forme aussitôt un élément de parapet. La justesse de ce tir est d'une très-grande importance, et fort difficile à obtenir sans essai. Eh bien ! on a attaché un petit câble aux crochets de la bombe, ce câble tendu a été porté dans la direction du gabion, et, à moitié chemin, on a fixé son autre extrémité à un piquet fortement planté. De cette manière, on était sûr que la bombe n'irait pas plus loin du piquet que la longueur du câble, égale à la distance du piquet au gabion. Avec une simple éprouvette, on a lancé la bombe dans la direction du gabion, sans s'inquiéter de

l'inclinaison, et elle a été retomber tout à côté de lui en tendant le câble. M. Batbie t'expliquera ce que ma narration doit avoir d'obscur et l'importance de cette dernière expérience.

Je n'ai pas de nouvelles de Beaujon ; je crois que M. Cottin est parti pour Alger.

Je te dis adieu, chère maman, fort heureux d'avoir eu le temps d'écrire tout ceci ; il y a plusieurs jours que j'épiais les instants pour causer aussi longtemps. A seize mois, chère maman ; alors, que de *causettes* au coin du feu ! Ton bon fils,

BOSQUET.

Metz, le 27 octobre 1832.

Le choléra, chère maman! Mais, c'est de l'histoire, ici, et déjà fort ancienne. L'opinion d'Ida sur la mort de son enfant est celle d'une mère qu'on a trompée, ou qui se trompe volontiers pour adoucir la douleur d'une perte si sensible. « Son premier enfant !... Il ne devait pas mourir!... Et, sans l'épidémie... » Tout cela est si naturel à penser, quand on est mère, que je serais étonné qu'Ida pensât autrement. Son enfant était très-faible, et il a été emporté par une crise violente, comme vous en voyez tant d'autres.

[redacted]

Il est vrai que M. W. a été attaqué du choléra; mais, après quatre ou cinq jours, il a été sur pied, un peu fatigué sans doute. Depuis longtemps il se porte aussi bien que moi ; je prendrais un autre point de comparaison, si j'en savais de plus fort. Il y a près de deux mois, il m'engagea à un dîner à la campagne, à une petite lieue de Metz, où se trouvaient sa femme, son cousin et sa cousine. Nous fîmes la route à pied au retour ; il avait dîné comme une personne naturelle ; le vin lui avait paru aussi bon qu'à nous tous, et il n'était nullement fatigué de la course. La pauvre Ida a broyé du noir fort mal à propos. Au reste, les nouvelles de la santé de son mari, telles que tu les transcris, doivent être très-anciennes, à moins qu'elle n'écrive d'habitude deux ou trois mois après l'événement.

Sois donc sans inquiétude, chère maman ; fais sur ma santé les rêves les plus frais, les plus rassurants, tu ne dépasseras jamais la vérité : un teint, sinon rosé, au moins fort clair, un appétit d'officier de ligne, des muscles durs comme du chêne, et un sommeil à l'épreuve du tambour, ce qui, entre parenthèse, ne peut manquer de m'attirer un beau jour quelques consignes.

Je suis étonné souvent que les migraines, si fré-

quentes pour moi à mon entrée à l'Ecole polytechnique, aient presque totalement disparu. J'en fais honneur au tabac, quoique mes voisins en prennent plus que moi, eux qui en prennent fort peu. Certes, si le travail est une cause de leur apparition, elles devraient se présenter ici au moins aussi fréquemment qu'à l'Ecole polytechnique.

En partant de Paris, j'avais fait des plans fort beaux; je voulais occuper par des études variées et neuves pour moi le temps que ne réclameraient pas les travaux de l'Ecole, et je pensais que ceux-ci ne seraient pas assommants. Eh bien ! c'est tout au plus si l'on tient le nez au-dessus de l'eau en consacrant tout son temps aux études militaires. L'Ecole des Ponts et Chaussées est une sinécure, un chapitre de chanoines, comparée à celle de l'artillerie. Je viens de rentrer, à six heures du soir ; j'étais sur pied à sept heures, et, dans toute la journée, je n'ai eu que le temps de prendre une leçon d'armes. Avec une pareille application pendant deux ans, nous devrions avoir appris beaucoup ; mais je n'approuve pas le mode d'enseignement qu'on suit ici ; on nous fait beaucoup trop dessiner, nous n'avons pas le temps de réfléchir ; le génie s'appesantit sur nous avec ses interminables épures.

Pour te tenir au courant de nos exercices, je te

[redacted]

dirai que les écoles à feu ont cessé depuis longtemps; les exercices théoriques sont interrompus, faute de temps ; au 1er novembre, c'est-à-dire dans quatre ou cinq jours, nous allons monter à cheval, et le service du manège deviendra pour nous obligatoire jusqu'à notre sortie de l'Ecole.

A propos de cette sortie, il ne serait pas impossible qu'elle fût prochaine. L'artillerie réclame à grands cris des officiers. Nos *anciens*, à leur entrée au régiment, seront de droit lieutenants en premier, tant les rangs sont dégarnis ! Si décidément les hommes d'Etat cessent de brûler des amorces, il y aura un grand mouvement dans les rangs actifs des artilleurs, et l'on aura besoin de nous.

Je te reverrai plus tôt; j'ai besoin de vous embrasser et de me retrouver au milieu d'une mère, d'une sœur, d'un frère et des amis de mon enfance ; car le cœur doit s'endurcir près des indifférents, et alors la vie devient lourde. Il n'est qu'une position qui tienne lieu des affections de la famille et des premiers amis : celle d'un homme obligé de défendre à chaque instant sa vie contre des ennemis armés et la faim ; alors, toute son activité est en jeu, et les doux sentiments ne sont rien pour lui. L'ambitieux éprouve des échecs, et, au moment où il échoue, il lui faut des consola-

tions, quelqu'un près de qui il oublie un instant son dépit. Aimez-vous une femme ? Si elle vous tourne le dos, il faut, pour ne pas trop souffrir, pouvoir se dire : on m'aime ailleurs. Qu'il me paraît beau le jour où je vous embrasserai, où je vous verrai réunis autour de moi, où je lirai dans vos yeux toute votre affection pour moi ! Chère maman, que de longues soirées et d'histoires souvent répétées !

J'ai quelquefois des moments sombres, mais ils disparaissent toujours devant ce tableau, ou devant ton portrait que je voudrais suspendre quelque part pour moi seul. Ce vœu ne tardera guère à se réaliser : dans trois mois, nos conscrits arrivent et nous chassent en partie de la caserne ; or, je suis un des premiers à partir, et je partirai de grand cœur ; j'aurai alors ma chambre en ville, où je serai amplement libre.

Chère maman, il me semble que tu avais l'intention d'aller faire au Lion ta vendange de *Bresparoüs* et de *Sauvignons*. Ma lettre ira peut-être t'y chercher, et je voudrais bien pouvoir me glisser sous l'enveloppe. J'exprimerais avec grand plaisir à M. et Mme C. toute mon affection, à Armand et à Gabrielle mon amitié fraternelle; mais je devrais, je crois, présenter à Mlle Gabrielle des hommages respectueux avec force salutations : elle doit être aujourd'hui grande demoiselle.

[redacted]

Rappelle-moi au souvenir de M. Manes et de la bonne Clarisse; dis-leur que je prends une grande part d'ami aux succès de Léonce. A son âge, je n'avais que deux accessits, je crois.

M. Cailloux a grandement raison de ne pas tenir à quelques couronnes pour ses enfants ; mieux vaut mille fois leur faire parcourir au galop ces classes éternelles qui appesantissent l'esprit et peuvent le rendre obtus, sans l'orner de connaissances utiles ; on y raisonne comme le professeur, qui, le plus souvent, ne raisonne pas juste. Dans une leçon de mathématiques, au contraire, il n'y a pas deux manières de raisonner aux yeux de qui que ce soit, et l'on ne s'arrête jamais à des résultats médiocrement vrais.

Depuis que je suis sorti de mon collége, mon latin ne m'a servi qu'à lire quelques pages de Tacite, que j'aurais pu lire en français. Se procurer cette jouissance au prix de sept ou huit années d'études monotones, c'est payer un peu cher. Il y a beaucoup de charlatanisme et de préjugés dans cette période obligée d'études classiques ; aujourd'hui que le raisonnement se rencontre dans beaucoup de têtes, on s'en affranchit avec raison. A mon entrée à l'Ecole polytechnique, j'aurais donné mes huit années de latin pour une seule année de chimie et de physique, et j'aurais fait un excellent marché.

[redacted]

Ernest Barage va enfin être délivré de son service de tambour et suivre les cours du collége; ainsi, nous aurons maintenant le temps de faire sans interruption quelques études de mathématiques. Il a bon courage, de l'intelligence; il réussira, je l'espère.

Je ne sais ce qu'est devenu M. Cottin, je le crois commissaire du roi près de la mairie d'Alger; depuis fort longtemps je n'ai plus de lettres; si M. Cailloux en a reçu, informe-toi du lieu qu'il habite.

Ma chère maman, j'ai à te faire une confidence qui me coûte beaucoup. J'espérais, en partant de Paris avec mes uniformes, être équipé complétement et n'avoir plus besoin que de ma solde; mais les exercices continuels m'ont forcé à faire faire un second uniforme; il a fallu dernièrement avoir des pantalons de manége, une veste d'armes et quelques autres objets sur lesquels je n'avais pas compté; en sorte que je suis en arrière d'environ 200 francs. Je souffre d'avoir à te demander encore des secours qui tourneront sans doute en privations pour toi. Si je pouvais me passer d'un seul de ces objets, crois bien que je n'en aurais point parlé; cette idée seule m'a empêché d'écrire plus tôt, je n'en avais pas le courage.

Si j'étais le maître des événements, tu n'aurais rien

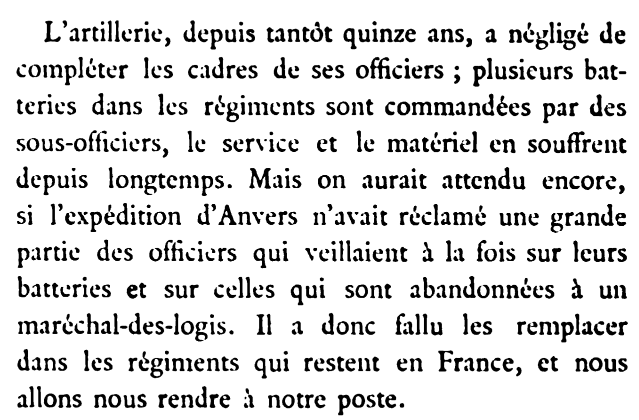
[redacted]

à désirer; mais, je suis forcé de suivre une route tracée. Adieu, chère maman; je t'embrasse, le cœur plein d'amour pour toi, mais un peu attristé. Faut-il donc qu'une misérable question d'argent se jette toujours à la traverse de tous nos rêves!

BOSQUET.

Metz, le 4 décembre 1832.

Je t'écris au milieu des cris de joie de tous les artilleurs de ma promotion. Nous n'avons plus que trois mois à passer à Metz. Une lettre du ministre de la Guerre, qui a été mise à l'ordre du jour, nous réclame pour le 1er avril. Ne va pas croire qu'on a besoin de nous en Allemagne; nous n'aurons pas le bonheur de faire une campagne, sois-en bien assurée; aussi, ma joie n'est-elle nullement bruyante. Je veux seulement te prévenir, de peur que les journaux, si bêtes, si ignorants, quand ils parlent d'une expédition militaire et de tous les mouvements partiels qui y concourent, ne te donnent sur notre sortie précipitée de l'Ecole que des idées fausses et quelque peu alarmantes pour un cœur de mère comme le tien.



L'artillerie, depuis tantôt quinze ans, a négligé de compléter les cadres de ses officiers ; plusieurs batteries dans les régiments sont commandées par des sous-officiers, le service et le matériel en souffrent depuis longtemps. Mais on aurait attendu encore, si l'expédition d'Anvers n'avait réclamé une grande partie des officiers qui veillaient à la fois sur leurs batteries et sur celles qui sont abandonnées à un maréchal-des-logis. Il a donc fallu les remplacer dans les régiments qui restent en France, et nous allons nous rendre à notre poste.

Je ne sais ce que vous pensez, à Pau, du siége d'Anvers. Il y a certainement là une étincelle qui pourrait porter loin le feu de notre révolution de Juillet ; mais cette étincelle est soigneusement observée, et sois sûre qu'on ne la laissera se communiquer à aucune des puissances groupées autour d'Anvers. Si le siége devient une guerre, la diplomatie et les cabinets du Nord peuvent se perdre avec le nôtre, car l'heure aura sonné et toute leur adresse sera en défaut contre la destinée.

On ne pourra pas appeler cette expédition une promenade à Anvers, mais très-probablement une étude de siége. La citadelle prise, la diplomatie achèvera ses affaires et en tirera parti de son côté. Les ingé-

[redacted]

nieurs militaires en rapporteront beaucoup de notes, l'artillerie, en riant, raccommodera ses affûts, et reviendra faire en France de bonne poudre pour une meilleure occasion.

La lettre du ministre est pressante, et, sans doute, nous ne ferons qu'un saut de l'Ecole au régiment ; partant, pas de congé au mois d'avril pour aller embrasser ma bonne mère. Cette promotion subite m'aurait rendu réellement joyeux, si elle avait ainsi avancé de dix mois le moment où je vous reverrai. Cependant, on pourrait m'envoyer dans le Midi, à Toulouse ou à Valence ; alors, je me rapprocherais, une escapade ne serait plus impossible. Dans tous les cas, le siége d'Anvers terminé, les congés nous reviennent de droit.

Je vois, chère maman, que je devrai renoncer au projet de tomber au milieu de vous, comme une bombe, sans m'annoncer. Tu pourrais dans ce moment accomplir quelques-uns de tes lointains voyages, et il serait difficile de courir après toi depuis que les destriers de Bassillon t'emportent à travers les bruyères. De mon temps aussi, il est vrai, la terre qu'ils foulaient disparaissait sous leurs pas ; cependant, leur course était moins rapide. Vous allez, l'aimable Bassillette et toi, ressusciter dans le

[redacted]

Vic-Bilh les mœurs si poétiques des temps chevaleresques.

Autrefois, aussi, de nobles dames chevauchaient de domaine en domaine, souvent sans pages ni varlets, comptant avec raison sur le courtois accueil dû à leur nom et à leurs mérites. Comme vous, elles allaient frapper à la porte des châteaux, dont les ponts-levis s'abattaient avec fracas, au son du cor du nain perché sur la tour, à la grande joie des vassaux du domaine, et elles entraient dans la grande salle du manoir accueillies par le sourire et les empressements de la plus joyeuse hospitalité. Je dis comme vous, car avec un peu de bonne volonté les battants de la porte d'une basse-cour peuvent produire le même effet qu'un pont-levis, les cris harmonieux des volatiles et des quadrupèdes domestiques remplacent les sons du cor, qu'au besoin on pourrait entendre ; les travailleurs de la métairie ne sont-ils pas des vassaux, et ne seront-ils pas enchantés d'un bon dîner, dont il leur reviendra quelque chose ? Quant à l'accueil des châtelains et châtelaines, vous l'aurez reçu au naturel à Juillac, et ailleurs ; il valait sans doute au moins celui des vieux temps.

Je ne sais si, pour charmer la longueur du voyage, quelque chevalier a parfois escorté Vos Altesses ; j'ai-

[redacted]

me mieux croire que le chevalier assurait la marche ; Bassillette et toi pouviez suffire à une conversation de plusieurs lieues, même à feu roulant. Cherchant ainsi aventures, vous en aurez mené à fin sans doute quelques-unes qui intéressent les proches, la postérité ensuite. Aussi, j'espère que toi qui aimes assez les détails de mes histoires, tu ne feras pas grâce à ton fils de ceux de ton voyage. J'attends dans ta prochaine lettre un itinéraire officiel, un intéressant journal. Si tu n'as pas la force de l'achever seule, la spirituelle Bassillette, à qui j'adresse mes vives amitiés, pourrait y placer ses articles. C'est une œuvre de charité que vous feriez toutes deux pour un jeune chevalier prisonnier dans les neiges du Nord, qui n'entend de paroles amies que celles qu'on lui envoie *rarement* des gorges des Pyrénées, et qui ne voit autour de lui que les murs de sa prison armés en guerre ; on arme la ville, en effet, depuis huit jours.

Embrasse pour moi ma charmante Anna ; je me trouve fort heureux d'être éloigné de sa main redoutable. Ne la gâtez pas, entends-tu, sa mère, et surtout son père, et toi aussi, maman ? Prenez bien garde de la rendre précieuse ; admirez-là, mais en cachette ; laissez-lui croire qu'elle ne dit que des choses ordinaires ; son esprit en sera plus franc, plus original,

[redacted]

et se développera mieux. Tu avais, chère maman, adopté pour nous un excellent système, dont l'esprit de Sophie est un résultat remarquable : celui de ne nous traiter presque jamais comme des enfants, et cependant toujours avec gaîté, ou du moins sans gravité. Ces idées ne sont nullement neuves pour vous; mais, avec la tendresse dont vous entourez cette enfant, il vous est sans doute bien difficile de ne pas les oublier quelquefois.

Barage suit les cours du collége, il y est matin et soir ; il travaille de grand cœur et avec tant d'assiduité que, dimanche dernier, il n'a pas eu le temps de venir me trouver pour me montrer ses cahiers et revoir avec moi quelques difficultés. Dans le courant de la semaine, impossible de nous rencontrer ; il est au collége, et, moi, je suis de service continuel depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures de l'après-midi, c'est-à-dire jusqu'à la nuit close ; c'est un rude métier.

Adichatz, il me tarde de parler béarnais et de vous presser tous sur mon cœur. Ton bon fils,

BOSQUET.

Le billet de 200 francs était dans ta lettre, j'attendrai l'échéance. Ne devrait-il pas être plutôt dans la mienne ?



[redacted]

1833

Metz, le 8 janvier 1833.

Je relisais, il y a quelques jours, une lettre de Sophie, où elle essayait de me faire grelotter par la relation du fameux hiver de 1830; elle ne manqua pas de rire des nombreuses victimes renversées, sans aucun mal, sur leur arrière-train, et d'ajouter aussitôt: « Je ne suis pas sortie depuis près d'un mois. »

Pour moi, je sors tous les jours, et, quoique j'aie conservé l'équilibre jusqu'à présent, j'aurai peut-être à subir la loi commune avant le dégel.

La ville est transformée en une vaste glacière. Il y a huit jours, ou plus, il tomba beaucoup de neige, et, depuis lors, pas un rayon de soleil pour la fondre. L'eau des fontaines distribuée dans les rues se glace tous les soirs, et l'on ne marche plus, on glisse; il arrive aussi qu'on recule souvent au lieu d'avancer. Tout cela n'est rien pour l'heureux casanier, largement déployé devant un bon feu et défendu en

[redacted]

arrière par un double paravent; mais, c'est quelque chose pour l'artilleur qui manœuvre, *aux aurores,* en plein vent, et n'a, pour réchauffer ses mains, que le fer de son mousqueton ou le bronze de sa pièce.

Quand, le matin, tu te réveilleras, bien chaudement enveloppée, et que tu braveras délicieusement la gelée blanche qu'à travers la croisée on aperçoit sur les toits voisins, songe que nous sommes au champ de manœuvre, bien refroidis, presque grelottant, portant néanmoins le shako un peu sur l'oreille, et tu pourras faire apprécier notre zèle aux indifférents. Je t'assure qu'un officier d'artillerie, au siége d'Anvers, n'a pas eu un service plus pénible que celui que nous faisons depuis qu'il est décidé que nous partirons au 1er avril.

Tant que le soleil éclaire, nous travaillons constamment, et, quand il fait nuit, nous sommes encore exercés au manége. De retour dans nos chambres, il faut que nous rédigions des mémoires sur les dessins que nous exécutons pendant le jour.

Dans ce moment, il s'agit du projet d'attaque d'une ville que chacun de nous en particulier avait d'abord fortifiée. Pour te donner une idée du travail qu'exige ce projet, je te dirai qu'un élève des Ponts et Chaussées, qui est venu nous voir dans les salles

d'étude, a avoué, en examinant notre dessin, que tous les dessins qu'il avait faits, dans une année, à l'Ecole des Ponts ne valaient pas ensemble celui-là. Or, nous en avons déjà fait trois de ce genre, sans compter ceux des cours d'art militaire et de construction de bâtiments.

Il ne faut point là copier des formes déterminées ; à chaque trait, un but raisonné ; il y a une intention dans chaque direction, et tous les raisonnements qu'on a faits pour arriver à l'achèvement du projet doivent être consignés dans un mémoire qui accompagne chaque dessin.

Nous avons plus de travail que nous n'en avions ordinairement à l'Ecole polytechnique ; cependant, chacun marche avec gaîté, tout le monde se porte bien ; on est enrhumé le soir, le matin il n'est plus question de rhume.

Encore trois mois, et, pour toujours, je quitte les bancs ! On ne peut pas encore prévoir les garnisons où l'on sera envoyé ; j'espère Toulouse ou Valence. J'ai besoin de revoir le soleil du Midi, c'est celui que vous voyez tous les jours, et je serai ainsi plus près de vous.

Au sortir de l'Ecole, je ne redoute qu'une seule chose, c'est d'être envoyé dans une batterie montée.

[redacted]

Rappelle-moi au souvenir de M. Manes et de la bonne Clarisse; dis-leur que je prends une grande part d'ami aux succès de Léonce. A son âge, je n'avais que deux accessits, je crois.

M. Cailloux a grandement raison de ne pas tenir à quelques couronnes pour ses enfants ; mieux vaut mille fois leur faire parcourir au galop ces classes éternelles qui appesantissent l'esprit et peuvent le rendre obtus, sans l'orner de connaissances utiles ; on y raisonne comme le professeur, qui, le plus souvent, ne raisonne pas juste. Dans une leçon de mathématiques, au contraire, il n'y a pas deux manières de raisonner aux yeux de qui que ce soit, et l'on ne s'arrête jamais à des résultats médiocrement vrais.

Depuis que je suis sorti de mon collége, mon latin ne m'a servi qu'à lire quelques pages de Tacite, que j'aurais pu lire en français. Se procurer cette jouissance au prix de sept ou huit années d'études monotones, c'est payer un peu cher. Il y a beaucoup de charlatanisme et de préjugés dans cette période obligée d'études classiques ; aujourd'hui que le raisonnement se rencontre dans beaucoup de têtes, on s'en affranchit avec raison. A mon entrée à l'Ecole polytechnique, j'aurais donné mes huit années de latin pour une seule année de chimie et de physique, et j'aurais fait un excellent marché.



Ernest Barage va enfin être délivré de son service de tambour et suivre les cours du collége; ainsi, nous aurons maintenant le temps de faire sans interruption quelques études de mathématiques. Il a bon courage, de l'intelligence ; il réussira, je l'espère.

Je ne sais ce qu'est devenu M. Cottin, je le crois commissaire du roi près de la mairie d'Alger ; depuis fort longtemps je n'ai plus de lettres ; si M. Cailloux en a reçu, informe-toi du lieu qu'il habite.

Ma chère maman, j'ai à te faire une confidence qui me coûte beaucoup. J'espérais, en partant de Paris avec mes uniformes, être équipé complétement et n'avoir plus besoin que de ma solde ; mais les exercices continuels m'ont forcé à faire faire un second uniforme ; il a fallu dernièrement avoir des pantalons de manége, une veste d'armes et quelques autres objets sur lesquels je n'avais pas compté ; en sorte que je suis en arrière d'environ 200 francs. Je souffre d'avoir à te demander encore des secours qui tourneront sans doute en privations pour toi. Si je pouvais me passer d'un seul de ces objets, crois bien que je n'en aurais point parlé ; cette idée seule m'a empêché d'écrire plus tôt, je n'en avais pas le courage.

Si j'étais le maître des événements, tu n'aurais rien

[redacted]

ne veuille lui faire apprendre trop de choses à la fois. Au reste, il n'est pas possible de changer pour lui le programme de la classe qu'il suit. Il a grandement le temps d'arriver à l'Ecole polytechnique, si on le seconde ; il a de l'intelligence, du courage, et c'est assez pour atteindre le but. C'est un grand garçon de cinq pieds au moins, le bonnet de police sur l'oreille. Sa physionomie n'a pas changé, seulement son teint est plus rude ; ses yeux sont toujours petits, et quelquefois enflammés ; ce n'est pas un joli garçon, mais il a bonne mine sous son costume de sapeur.

Je ne t'ai pas dit ce qu'était devenu Vincent. Au mois de janvier 1831, il obtint, avec un autre élève de ma salle, une sous-lieutenance dans la cavalerie et partit pour Saumur, où l'on forme les officiers de cette arme. Il y a passé dix-huit mois, et dans ce moment il est à douze lieues de Metz avec son régiment, le 5me cuirassiers. Il m'a écrit, mais je ne l'ai pas revu encore.

Embrasse bien tendrement la petite Anna ; je suis tout étonné de songer que, dans quelques mois, je pourrai peut-être la faire bavarder.

Adichatz, à vous tous. Y a-t-il longtemps que je n'ai parlé béarnais ! Il faudra que Roro me donne des

L'artillerie, depuis tantôt quinze ans, a négligé de compléter les cadres de ses officiers ; plusieurs batteries dans les régiments sont commandées par des sous-officiers, le service et le matériel en souffrent depuis longtemps. Mais on aurait attendu encore, si l'expédition d'Anvers n'avait réclamé une grande partie des officiers qui veillaient à la fois sur leurs batteries et sur celles qui sont abandonnées à un maréchal-des-logis. Il a donc fallu les remplacer dans les régiments qui restent en France, et nous allons nous rendre à notre poste.

Je ne sais ce que vous pensez, à Pau, du siége d'Anvers. Il y a certainement là une étincelle qui pourrait porter loin le feu de notre révolution de Juillet ; mais cette étincelle est soigneusement observée, et sois sûre qu'on ne la laissera se communiquer à aucune des puissances groupées autour d'Anvers. Si le siége devient une guerre, la diplomatie et les cabinets du Nord peuvent se perdre avec le nôtre, car l'heure aura sonné et toute leur adresse sera en défaut contre la destinée.

On ne pourra pas appeler cette expédition une promenade à Anvers, mais très-probablement une étude de siége. La citadelle prise, la diplomatie achèvera ses affaires et en tirera parti de son côté. Les ingé-

[redacted]

Je ne vous souhaite pas aujourd'hui une année heureuse, officiellement, parce que tous les jours mes vœux appellent votre bonheur à tous.

Metz, le 25 février 1833.

J'ai eu mille fois le temps de songer à t'écrire, jamais celui de griffonner un long journal comme tu les aimes et comme j'aime à te les envoyer. La raison de cela, c'est que je viens de faire un voyage au pied des Vosges, où j'ai été envoyé pour dessiner une usine. Mes heures ont été prises et coupées à chaque instant, et, quoique vingt fois par jour mes pensées fussent pour toi, je ne pouvais t'écrire. Si je ne t'envoyais que quelques mots, tu me croirais malade ou chagrin, que sais-je ? Avec toi, je suis toujours un long causeur, et tu ne voudrais pas me voir renoncer à cette habitude. Au reste, si le silence a été long, je vais réparer le temps perdu, et te conter mon expédition avec *détails*.

Ce voyage, quoique très-intéressant, n'est pas du tout une partie de plaisir. Tous les élèves d'artillerie de ma promotion ont été envoyés au commencement du mois dans des manufactures pour y dessiner

Vic-Bilh les mœurs si poétiques des temps chevaleresques.

Autrefois, aussi, de nobles dames chevauchaient de domaine en domaine, souvent sans pages ni varlets, comptant avec raison sur le courtois accueil dû à leur nom et à leurs mérites. Comme vous, elles allaient frapper à la porte des châteaux, dont les ponts-levis s'abattaient avec fracas, au son du cor du nain perché sur la tour, à la grande joie des vassaux du domaine, et elles entraient dans la grande salle du manoir accueillies par le sourire et les empressements de la plus joyeuse hospitalité. Je dis comme vous, car avec un peu de bonne volonté les battants de la porte d'une basse-cour peuvent produire le même effet qu'un pont-levis, les cris harmonieux des volatiles et des quadrupèdes domestiques remplacent les sons du cor, qu'au besoin on pourrait entendre ; les travailleurs de la métairie ne sont-ils pas des vassaux, et ne seront-ils pas enchantés d'un bon dîner, dont il leur reviendra quelque chose ? Quant à l'accueil des châtelains et châtelaines, vous l'aurez reçu au naturel à Juillac, et ailleurs ; il valait sans doute au moins celui des vieux temps.

Je ne sais si, pour charmer la longueur du voyage, quelque chevalier a parfois escorté Vos Altesses ; j'ai-

[redacted]

me mieux croire que le chevalier assurait la marche; Bassillette et toi pouviez suffire à une conversation de plusieurs lieues, même à feu roulant. Cherchant ainsi aventures, vous en aurez mené à fin sans doute quelques-unes qui intéressent les proches, la postérité ensuite. Aussi, j'espère que toi qui aimes assez les détails de mes histoires, tu ne feras pas grâce à ton fils de ceux de ton voyage. J'attends dans ta prochaine lettre un itinéraire officiel, un intéressant journal. Si tu n'as pas la force de l'achever seule, la spirituelle Bassillette, à qui j'adresse mes vives amitiés, pourrait y placer ses articles. C'est une œuvre de charité que vous feriez toutes deux pour un jeune chevalier prisonnier dans les neiges du Nord, qui n'entend de paroles amies que celles qu'on lui envoie *rarement* des gorges des Pyrénées, et qui ne voit autour de lui que les murs de sa prison armés en guerre; on arme la ville, en effet, depuis huit jours.

Embrasse pour moi ma charmante Anna ; je me trouve fort heureux d'être éloigné de sa main redoutable. Ne la gâtez pas, entends-tu, sa mère, et surtout son père, et toi aussi, maman ? Prenez bien garde de la rendre précieuse ; admirez-là, mais en cachette; laissez-lui croire qu'elle ne dit que des choses ordinaires ; son esprit en sera plus franc, plus original,

et se développera mieux. Tu avais, chère maman, adopté pour nous un excellent système, dont l'esprit de Sophie est un résultat remarquable : celui de ne nous traiter presque jamais comme des enfants, et cependant toujours avec gaîté, ou du moins sans gravité. Ces idées ne sont nullement neuves pour vous; mais, avec la tendresse dont vous entourez cette enfant, il vous est sans doute bien difficile de ne pas les oublier quelquefois.

Barage suit les cours du collége, il y est matin et soir ; il travaille de grand cœur et avec tant d'assiduité que, dimanche dernier, il n'a pas eu le temps de venir me trouver pour me montrer ses cahiers et revoir avec moi quelques difficultés. Dans le courant de la semaine, impossible de nous rencontrer ; il est au collége, et, moi, je suis de service continuel depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures de l'après-midi, c'est-à-dire jusqu'à la nuit close; c'est un rude métier.

Adichatz, il me tarde de parler béarnais et de vous presser tous sur mon cœur. Ton bon fils,

BOSQUET.

Le billet de 200 francs était dans ta lettre, j'attendrai l'échéance. Ne devrait-il pas être plutôt dans la mienne ?

[redacted]

ne désirais pas du tout interrompre mon tête-à-tête, et, supposant que l'attention de la demoiselle n'était distraite que par le peu d'intérêt qu'offrait son livre, je lui en proposai un que j'avais dans ma poche, le *Voyage sentimental* de Sterne ; elle l'accepta, et je continuai ma conversation. A la fin, Sterne lui-même ne put triompher de la curiosité de la jeune personne ; elle vint se chauffer, plaça sa petite observation, et la troisième demoiselle fut entraînée par le courant. La tante et la maman tinrent bon ; je les en remerciai, à part moi, de bon cœur.

Nous fîmes voile le lendemain vers Baccarat, battus par toutes les pluies violentes de l'hiver. La seule hôtellerie de la ville nous offrit une vaste chambre à deux lits, dont la porte laissait passer le vent par une large ouverture, s'accordant parfaitement avec les croisées qui bâillaient au même instant et livraient passage à l'ouragan, lequel éteignait nos lumières, nous enfumait comme des jambons, et secouait la poussière de nos rideaux. Nous avons tenu dix jours contre un pareil siége, obligés, pendant la nuit, de faire des sorties pour refermer la porte. L'idée de siége me fait souvenir qu'il y avait en effet quelque chose de semblable au bruit du canon : c'était le choc des contrevents qui battaient contre le mur, accompagné du grincement des gonds.



1833

Metz, le 8 janvier 1833.

Je relisais, il y a quelques jours, une lettre de Sophie, où elle essayait de me faire grelotter par la relation du fameux hiver de 1830 ; elle ne manqua pas de rire des nombreuses victimes renversées, sans aucun mal, sur leur arrière-train, et d'ajouter aussitôt : « Je ne suis pas sortie depuis près d'un mois. »

Pour moi, je sors tous les jours, et, quoique j'aie conservé l'équilibre jusqu'à présent, j'aurai peut-être à subir la loi commune avant le dégel.

La ville est transformée en une vaste glacière. Il y a huit jours, ou plus, il tomba beaucoup de neige, et, depuis lors, pas un rayon de soleil pour la fondre. L'eau des fontaines distribuée dans les rues se glace tous les soirs, et l'on ne marche plus, on glisse ; il arrive aussi qu'on recule souvent au lieu d'avancer. Tout cela n'est rien pour l'heureux casanier, largement déployé devant un bon feu et défendu en

[redacted]

fours et les petites masses de cristal fondu qu'on retire à chaque instant des creusets, et qui voltigent au bout des tiges de fer ; c'est un effet magique. L'activité est si grande, et les ouvriers sont si nombreux pour l'espace qu'ils occupent, qu'on craint de les voir se brûler mutuellement avec leur cristal. On ne se lasse pas de les regarder, tant ils sont adroits. En quelques minutes, ils ont façonné mille objets, dont les formes semblent difficiles à obtenir et exiger beaucoup de temps.

Deux longs bâtiments sont affectés à la taille des cristaux. Le mouvement de rotation y est communiqué par deux grandes roues hydrauliques, appartenant chacune à une usine particulière. Il y a une troisième roue qui prend l'eau dans le même canal et qui fait marcher un moulin à minium, lequel contient quatre grands fours et un haut fourneau pour traiter des crasses de plomb.

On trouve aussi dans l'établissement deux ou trois fourneaux, des chaudières d'évaporation et de dissolution pour la fabrication de la potasse, matière nécessaire pour la composition du cristal à l'état de carbonate d'abord.

Il y a encore deux espaces ouverts pour le lavage du sable blanc qui entre dans le cristal ; de vastes

d'étude, a avoué, en examinant notre dessin, que tous les dessins qu'il avait faits, dans une année, à l'Ecole des Ponts ne valaient pas ensemble celui-là. Or, nous en avons déjà fait trois de ce genre, sans compter ceux des cours d'art militaire et de construction de bâtiments.

Il ne faut point là copier des formes déterminées ; à chaque trait, un but raisonné; il y a une intention dans chaque direction, et tous les raisonnements qu'on a faits pour arriver à l'achèvement du projet doivent être consignés dans un mémoire qui accompagne chaque dessin.

Nous avons plus de travail que nous n'en avions ordinairement à l'Ecole polytechnique; cependant, chacun marche avec gaîté, tout le monde se porte bien; on est enrhumé le soir, le matin il n'est plus question de rhume.

Encore trois mois, et, pour toujours, je quitte les bancs ! On ne peut pas encore prévoir les garnisons où l'on sera envoyé ; j'espère Toulouse ou Valence. J'ai besoin de revoir le soleil du Midi, c'est celui que vous voyez tous les jours, et je serai ainsi plus près de vous.

Au sortir de l'Ecole, je ne redoute qu'une seule chose, c'est d'être envoyé dans une batterie montée.

C'est un avantage ordinairement, mais pour ceux qui ont quelqu'argent ; pour moi qui n'en ai pas, ce serait tout le contraire. Notre solde sera légèrement augmentée, car nous ferons les fonctions de lieutenants en second. Il n'y a pas encore deux ans que nous sommes sous-lieutenants, et la loi exige cet intervalle de temps pour permettre le passage d'un grade à un autre. Quoique sous-lieutenants, nous ferons les fonctions de lieutenants en second et nous en aurons la solde.

Ce n'est qu'à partir du 6 août 1833 que nous pourrons avoir le brevet de lieutenants d'artillerie. Ensuite nous remplirons les fonctions de lieutenants en premier, ce qui augmentera quelque peu la solde.

Je te donne ces explications pour prévenir des rêves trop heureux qui ne se réaliseraient pas. Nous avons la *paix;* et l'on chemine lentement, plus vite cependant que dans beaucoup d'autres carrières.

Je ne veux pas reprendre un sujet qui m'afflige toutes les fois que j'y songe. Chère maman, tu connais le cœur de ton fils; crois bien, que dans tous mes rêves d'ambition, c'est ton bonheur, ta joie de mère que j'ai voulu satisfaire. Si j'ai recherché quelques succès avec avidité, c'était pour payer tes soins et ta tendresse, que je sais trop bien apprécier et que j'admire

à mesure que j'apprends davantage. Mais, je suis seul contre la destinée et je suis contraint d'avancer lentement. Pour amasser de l'or, il ne fallait pas entrer à l'Ecole polytechnique; et qui peut dire si mes forces ne se seraient pas brisées contre le malheur des temps dans une carrière industrielle. Souvent, tu m'as répété que tu étais contente, sans inquiétude, satisfaite de m'avoir élevé au point où je suis, quand tu songeais au point de départ. Mais moi, je t'ai privée de tes ressources, Sophie seule est près de toi ; voilà l'idée qui me ronge, et je ne serai satisfait que lorsque tu pourras aussi t'appuyer sur ton fils.

Ernest Barage vint m'annoncer, il y a quelques jours, que son colonel avait l'intention de le faire entrer à l'Ecole de Saint-Cyr. Je ne sais si cette idée appartient à M. Gleize, j'en doute. Parles-en à M. Cailloux, à qui je voudrais bien écrire ; mais il me pardonnera de n'avoir pas encore répondu à sa lettre, quand il saura toutes mes occupations. Je pense qu'il n'approuvera pas ce projet, et, dans ce cas, je suis entièrement de son avis. Si l'on jette Barage dans un régiment de ligne, et qu'il ne fasse pas la guerre, il n'arrivera à rien et ne sera pas environné de cette considération que son éducation d'enfance lui promettait. Il travaille avec ardeur, mais je crains qu'on

[redacted]

ne veuille lui faire apprendre trop de choses à la fois. Au reste, il n'est pas possible de changer pour lui le programme de la classe qu'il suit. Il a grandement le temps d'arriver à l'Ecole polytechnique, si on le seconde ; il a de l'intelligence, du courage, et c'est assez pour atteindre le but. C'est un grand garçon de cinq pieds au moins, le bonnet de police sur l'oreille. Sa physionomie n'a pas changé, seulement son teint est plus rude ; ses yeux sont toujours petits, et quelquefois enflammés ; ce n'est pas un joli garçon, mais il a bonne mine sous son costume de sapeur.

Je ne t'ai pas dit ce qu'était devenu Vincent. Au mois de janvier 1831, il obtint, avec un autre élève de ma salle, une sous-lieutenance dans la cavalerie et partit pour Saumur, où l'on forme les officiers de cette arme. Il y a passé dix-huit mois, et dans ce moment il est à douze lieues de Metz avec son régiment, le 5me cuirassiers. Il m'a écrit, mais je ne l'ai pas revu encore.

Embrasse bien tendrement la petite Anna ; je suis tout étonné de songer que, dans quelques mois, je pourrai peut-être la faire bavarder.

Adichatz, à vous tous. Y a-t-il longtemps que je n'ai parlé béarnais ! Il faudra que Roro me donne des

leçons ; j'ai bien retenu *bibant !*, mais je n'ai peut-être plus l'intonation.

Mes soumissions de chevalier courtois à la châtelaine de Bassillon. Je ne saurais te dire, chère maman, la douce émotion que j'ai éprouvée en lisant le passage de ta lettre où tu me parles de la salle du château de Bassillon ; c'est là que la bonne grand-mère a passé tant de soirées à côté de Mme Duclos, son amie, comme Bassillette est la tienne. J'ai revu ces appartements depuis que les deux amies les avaient quittés, et je me rappelle que des larmes de tristesse délicieuse me venaient aux yeux, au souvenir de soirées que j'avais passées, moi, enfant de quinze ans, entre ces deux femmes, qui avaient traversé la moitié du siècle précédent, joyeuses malgré leurs cheveux blancs. Et pourquoi auraient-elles nourri de tristes pensées, elles, dont la conscience était riche de beaux souvenirs ? Elles m'aimaient, me nommaient leur Benjamin, m'entouraient de leur expérience et de la maturité de leur raison ; moi, cependant, j'avais découvert le côté faible, et je les amenais, sans qu'elles s'en doutassent, à me raconter leurs jeunes années. Reviens à Bassillon quand tu le pourras, chère maman ; ces souvenirs rendent heureux !

Ton bon fils,

BOSQUET.

Je ne vous souhaite pas aujourd'hui une année heureuse, officiellement, parce que tous les jours mes vœux appellent votre bonheur à tous.

Metz, le 25 février 1833.

J'ai eu mille fois le temps de songer à t'écrire, jamais celui de griffonner un long journal comme tu les aimes et comme j'aime à te les envoyer. La raison de cela, c'est que je viens de faire un voyage au pied des Vosges, où j'ai été envoyé pour dessiner une usine. Mes heures ont été prises et coupées à chaque instant, et, quoique vingt fois par jour mes pensées fussent pour toi, je ne pouvais t'écrire. Si je ne t'envoyais que quelques mots, tu me croirais malade ou chagrin, que sais-je ? Avec toi, je suis toujours un long causeur, et tu ne voudrais pas me voir renoncer à cette habitude. Au reste, si le silence a été long, je vais réparer le temps perdu, et te conter mon expédition avec *détails*.

Ce voyage, quoique très-intéressant, n'est pas du tout une partie de plaisir. Tous les élèves d'artillerie de ma promotion ont été envoyés au commencement du mois dans des manufactures pour y dessiner

[redacted]

des machines. C'est un des travaux que nous devons présenter à nos examens. Ordinairement, on ne s'éloigne guère de Metz que de six à sept lieues, parce que, dans ce rayon, on trouve des forges d'artillerie, des scieries, des moulins, etc., en grande quantité. Cette année, peut-être à cause du nombre, on a été plus loin, et j'ai été envoyé avec un autre élève à Baccarat, petite ville de trois mille âmes, à cinq ou six lieues de Lunéville et au pied des Vosges. Près des montagnes, tu comprends combien cette mission m'a été agréable ; si j'avais eu le choix, certainement je l'aurais préférée à toutes les autres.

De Metz, nous nous sommes dirigés vers Nancy, où nous avons couché. J'ai parcouru la ville dans l'intervalle de deux averses ; le temps était affreux, et le peu que j'ai vu m'a donné de Nancy l'idée d'une fort jolie ville. Elle n'a pas, comme Pau, des points de vue enchanteurs ; elle tire sa beauté de la propreté et de l'élégance de ses constructions, de la largeur de ses rues, parfaitement percées et nombreuses. Une surtout est remarquable, la rue Stanislas ; elle traverse toute la ville, et, vers son milieu, est une place circulaire entourée par des arcades qui soutiennent de beaux édifices ; d'un côté, l'hôtel de ville, de l'autre, la salle de spectacle ; puis, des hôtels

[redacted]

particuliers, qui présentent tous des façades en pierre, d'une architecture un peu ancienne et d'un très-bon effet. Aux extrémités de deux diamètres, pour ne pas dire aux quatre coins, s'élèvent quatre portes en fer travaillées avec goût et dorées sur quelques points ; deux d'entre elles conduisent à des promenades bien plantées, mais sans échappées de vue, et qu'on ne peut pas apprécier quand on a vu celles de Pau. Au centre de la place, on voit la statue en marbre de Stanislas, roi de Pologne, qui avait embelli Nancy et mérité, par ses soins et ses bienfaits, la reconnaissance de toute la population. Je ne sais de Nancy que ses rues, ses promenades et un café où j'ai très mal déjeuné, malgré sa réputation et son emplacement vis-à-vis la statue de Stanislas ; ce qui me faisait songer que cet excellent homme aurait bien dû faire quelque chose pour les voyageurs ; moi, voyageur, j'aurais presque protesté contre la statue.

J'espérais rencontrer Réveil, dont le régiment, le 53[me], est en garnison à Nancy ; mais, à la caserne, on m'apprit que son bataillon était en cantonnement ailleurs, je ne sais plus où.

Si je jugeais des femmes de Nancy par quelques grisettes que j'ai aperçues dans les rues, je dirais qu'elles sont jolies et infiniment plus gracieuses que

celles de Metz. J'ai vu la salle de spectacle, à mon retour de Baccarat, et je l'ai trouvée fort bien, peut-être parce qu'elle était peuplée de jolies femmes.

J'arrivai le soir à Lunéville. De la salle où l'on m'introduisit d'abord, j'aperçus, à travers une porte vitrée, quelques femmes proprement mises, qui lisaient autour d'une lampe ; une autre s'était approchée d'un poële et faisait ses réflexions ; je pensai que, si ce n'étaient pas des voyageuses, une méprise ne me coûterait pas fort cher, et que, dans les deux cas, je pouvais, en attendant le souper, trouver une conversation agréable.

J'entrai dans la salle en voyageur qui prend possession du foyer commun. C'étaient les dames de la maison, trois demoiselles et deux dames d'un certain âge, mère et tante sans doute. La plus gentille des trois ne lisait pas, et j'approchai ma chaise du poële. Elle causait bien et je fis des frais. Tout se disait à demi-voix, entre nous, pour ne pas interrompre la lecture ; mais, ma voix perçait quelquefois un peu trop haut. La curiosité des femmes n'a pas besoin d'être aiguisée par l'arrivée d'un étranger en bonnet de police ; aussi, l'une des studieuses demoiselles ne tournait pas le feuillet, son livre ne tenait pas dans ses mains, et elle avait grande envie d'avoir froid. Je

[redacted]

ne désirais pas du tout interrompre mon tête-à-tête, et, supposant que l'attention de la demoiselle n'était distraite que par le peu d'intérêt qu'offrait son livre, je lui en proposai un que j'avais dans ma poche, le *Voyage sentimental* de Sterne ; elle l'accepta, et je continuai ma conversation. A la fin, Sterne lui-même ne put triompher de la curiosité de la jeune personne ; elle vint se chauffer, plaça sa petite observation, et la troisième demoiselle fut entraînée par le courant. La tante et la maman tinrent bon ; je les en remerciai, à part moi, de bon cœur.

Nous fîmes voile le lendemain vers Baccarat, battus par toutes les pluies violentes de l'hiver. La seule hôtellerie de la ville nous offrit une vaste chambre à deux lits, dont la porte laissait passer le vent par une large ouverture, s'accordant parfaitement avec les croisées qui bâillaient au même instant et livraient passage à l'ouragan, lequel éteignait nos lumières, nous enfumait comme des jambons, et secouait la poussière de nos rideaux. Nous avons tenu dix jours contre un pareil siége, obligés, pendant la nuit, de faire des sorties pour refermer la porte. L'idée de siége me fait souvenir qu'il y avait en effet quelque chose de semblable au bruit du canon : c'était le choc des contrevents qui battaient contre le mur, accompagné du grincement des gonds.

Le directeur de l'établissement de Baccarat est un ancien élève de l'Ecole polytechnique, licencié en 1815. Son esprit est aigu et délicat, ses plaisanteries parfaitement acidulées ; sa complaisance pour de jeunes néophytes, sa politesse franche et exquise, me rappelaient M. Cailloux.

Les bâtiments de la cristallerie, nombreux et vastes, forment un village ; il y a sept ou huit cents ouvriers, qui ont leurs casernes ; c'est une petite armée. Depuis cinq ou six ans, les plus beaux cristaux de France sortent de Baccarat, grâce aux soins du directeur.

La partie de l'établissement la plus curieuse à l'œil est celle où l'on travaille le cristal au rouge blanc sortant des creusets dans lesquels on le fond. Figure-toi deux hangards couverts par une haute toiture qui retombe en deux étages sur un mur d'une vingtaine de pieds de hauteur, chacun de la grandeur de l'église St-Louis, et contenant deux fours isolés vers le milieu, rouges de chaleur. Ces fours reçoivent huit creusets de la capacité de sept à huit cents livres de cristal ; autour sont disposés des ateliers d'ouvriers qui soufflent et façonnent la matière fondue au bout de longues tiges de fer. Pendant la nuit, il n'y a d'autre lumière que celle que jettent les ouvertures des

fours et les petites masses de cristal fondu qu'on retire à chaque instant des creusets, et qui voltigent au bout des tiges de fer ; c'est un effet magique. L'activité est si grande, et les ouvriers sont si nombreux pour l'espace qu'ils occupent, qu'on craint de les voir se brûler mutuellement avec leur cristal. On ne se lasse pas de les regarder, tant ils sont adroits. En quelques minutes, ils ont façonné mille objets, dont les formes semblent difficiles à obtenir et exiger beaucoup de temps.

Deux longs bâtiments sont affectés à la taille des cristaux. Le mouvement de rotation y est communiqué par deux grandes roues hydrauliques, appartenant chacune à une usine particulière. Il y a une troisième roue qui prend l'eau dans le même canal et qui fait marcher un moulin à minium, lequel contient quatre grands fours et un haut fourneau pour traiter des crasses de plomb.

On trouve aussi dans l'établissement deux ou trois fourneaux, des chaudières d'évaporation et de dissolution pour la fabrication de la potasse, matière nécessaire pour la composition du cristal à l'état de carbonate d'abord.

Il y a encore deux espaces ouverts pour le lavage du sable blanc qui entre dans le cristal ; de vastes

fours pour sécher le bois destiné à fondre le cristal sans le noircir, des chantiers immenses pour ce bois, etc., etc. — Lacoste a vu sans doute la verrerie de Choisy, près de Paris, laquelle a un petit four de quatre creusets. Cet établissement assez considérable se perdrait dans la cristallerie de Baccarat.

Ernest Barage partira, le 10 mars, pour Montpellier avec son régiment. Il était le premier de sa classe en arithmétique et en composition française. L'émulation l'aurait poussé loin à Metz, elle l'aiguillonnera de même à Montpellier. Si je devais rester à l'Ecole toute l'année, je déplorerais ce départ à cause des petits conseils et des instructions de camarade qu'il m'eût été facile et agréable de lui donner. Hier, il était question entre nous de l'Ecole polytechnique comparée à celle de Saint-Cyr. Comme tous les enfants et beaucoup de grands garçons, il semble pencher pour Saint-Cyr ; l'épaulette arrivera plus tôt. Mais, j'ai cru entrevoir que le pauvre enfant craint d'être à charge ; il compte les sommes qu'absorbent l'Ecole polytechnique et les études préparatoires. Je lui ai démontré qu'il serait quelque chose en sortant de cette Ecole, et qu'il pouvait n'être rien comme officier de ligne. Il a compris les avantages de l'étude et de l'éducation ; mais tout cela ne dé-

[redacted]

pend pas entièrement de lui. Il est fort gentil, et je désire vivement que M. Gleize puisse le pousser à l'Ecole polytechnique. Une fois reçu, une bourse lui revient de droit, et, d'après ce que m'a dit Ernest, M. Gleize lui en parle dans ses lettres.

Le 10 mars, nos examens de sortie vont commencer ; c'est une formalité qui sera lestement remplie, et à laquelle on ne tient guère, puisqu'on ne nous laisse pas le temps de revenir sur nos pas. Dans moins d'un mois, nous aurons changé nos épées contre des sabres, nos longs habits seront remplacés par des vestes de cavalerie; autant de hochets, qui dans ce moment ne m'amusent guère, et tu sais pourquoi.

Ce qui me plaît fort dans tout cela, c'est qu'enfin je commencerai à commander. Voilà quatre ans que j'obéis en silence. On parle ici de changement de garnison pour les régiments d'artillerie ; je crains bien qu'ils ne soient pas décidés avant notre départ.

Recommande à Sophie de me donner un petit artilleur pour neveu, et embrasse-la bien tendrement pour moi. Et toi, chère maman, je ne sais pas te remercier de tous les sacrifices que tu fais ; j'attends que l'avenir me seconde, et je ne puis t'offrir que la tendresse et la reconnaissance de mon cœur.

Tu dis bien : l'estime des gens de cœur, nos amis, est une fortune et vaut mieux que l'or. Celle-là, nous l'aurons toujours ; si le souvenir de ton amour pour moi et de ton âme si belle ne me donnait plus des forces pour faire mieux tous les jours, il écarterait au moins de ma pensée toute action indigne de toi. Heureux, ceux qui ont une mère comme la mienne ! Si je suis jamais quelque chose, je te le devrai, et, quelle que soit la part de bonheur que le destin m'a réservée, j'en jouirai deux fois, puisqu'elle te sera commune avec moi. Adieu, chère maman, je t'écrirai encore dans quelques jours, j'ai le cœur plein. Mille souvenirs affectueux à tous nos amis, à M. Méon ; dis-lui que son souvenir est pour moi celui de l'honneur militaire.

Bosquet.

Metz, le vendredi 23 mars 1833.

Chère maman, voici probablement ma dernière lettre datée de Metz. A la fin du mois, je serai artilleur, ou du moins hors des bancs. Mais, grande nouvelle : le ministre de la Guerre nous a prévenus, il y a quelques jours, que nous ne pour-

[redacted]

rions recevoir nos lettres de service avant le mois de mai. C'est qu'au 1er mai, à la fête du roi, il y aura des promotions, par suite, des places vacantes dans des batteries à cheval et montées, peut-être pour tous les élèves. On attendra donc cette époque pour nous désigner les batteries auxquelles nous appartiendrons. J'espère être attaché au régiment de Toulouse, et même plus : peut-être m'enverra-t-on pour un an près de M. Cottin, à Alger, jusqu'à ce que je sois lieutenant en premier.

C'est la mission la plus avantageuse au sortir de l'Ecole, parce que là on apprend tout de suite son métier. Il est vrai que dans ce moment l'artillerie ne marche plus contre les Bédouins, qui ne se présentent pas en assez grand nombre pour qu'on daigne leur jeter quelques grappes de mitraille ; mais, autour d'Alger, on est sur le pied de guerre ; le service y est très-actif, il faut se garder avec soin. Voilà pour le métier de soldat qu'il faut apprendre ; quant au métier de l'homme de guerre, c'est à Alger seulement qu'on peut s'y essayer. Puisqu'on veut en faire une colonie française, il faut chercher un moyen de tenir les Bédouins éloignés de nos possessions, établir des lignes et des postes de contrevallation, etc. Si j'ai le bonheur d'y être envoyé, je crois que j'en

pourrai retirer d'utiles leçons. Cette mission m'est avantageuse sous un autre rapport, celui de la solde qui sera augmentée.

On va nous accorder des congés jusqu'au mois de mai, et, fort heureusement, des congés avec solde entière. Si je dois aller à Alger, on me donnera plus d'un mois pour m'y rendre. Suppose que ma lettre arrive vers le 15 mai, je puis rester près de toi deux mois entiers. A mon émotion, je juge qu'il te tarde de me presser dans tes bras, chère maman. Eh bien! quelques jours encore et je serai à Pau.

Quelque cher que soit le voyage, il faut que j'aille vous embrasser : il y a plus de deux ans que je vis avec tes lettres. Au reste, puisque ma solde reste entière pendant le congé, la dépense ne sera pas si forte. Maintenant que les grands achats seront terminés et qu'à chaque instant je ne devrai plus songer à de nouveaux uniformes, je pourrai me suffire et faire des économies.

Mais, il me faut encore donner de l'argent en entrant dans l'artillerie. Par une singularité sans raison admissible, l'uniforme des élèves de l'artillerie n'est pas celui des officiers : à la place d'une épée, il faut un sabre, et, pour ce sabre, un ceinturon et des

[redacted]

terie et la légèreté vont bien au hussard, la simplicité et le sang-froid à l'artilleur; au reste, tu me verras.

J'attendrai ta lettre à Metz, et je partirai quand je l'aurai reçue. Je désire donc que tu m'envoies directement de quoi faire la route, je ne voudrais pas importuner M. W., encore moins M. Legros, à qui il faudrait écrire justement pour cela, tu comprends.

Mille amitiés à tous nos amis. Dis à M. Batbie que je n'ai pas oublié son défi, et que je l'aime toujours et le révère comme un père. Dans un mois je serai près de vous tous! *Adichatz*, je t'embrasse, chère maman.

BOSQUET.

Paris, le dimanche 21 avril 1833.

On dit bien vrai, chère maman : chaque avantage est payé par un revers. J'étais en route pour venir près de toi prendre courage et rendre à mon cœur les douces émotions dont je suis privé depuis si longtemps; il me faudra peut-être renoncer à la joie de te presser sur mon cœur. Demain je saurai si je peux espérer de continuer mon voyage.

Oh ! tu as dû être bien inquiète ! Tous les jours

d'avance. Je crois qu'en raisonnant froidement la différence de dépense, si je restais à Metz, serait assez faible, et alors je te laisse décider.

Si l'on m'envoie à Alger, je pourrai faire des économies, je l'espère, et acquitter tant de dettes. Crois bien, chère maman, que je souffre plus que toi de toutes les privations que je t'impose, mais je compte un peu sur nos amis de Pau, je ne serai pas toujours sous-lieutenant. Toutes ces idées m'absorbent trop et m'empêchent de jouir d'avance du bonheur de te revoir, d'embrasser la bonne Sophie, Lacoste et ma petite Anna.

J'ai rencontré au spectacle un lieutenant, nommé Lapédagne, de Pau. Il y a quinze ans, ou plus, qu'il n'a vu notre pays. J'ai parlé béarnais avec un plaisir que je ne saurais te dire et tout aussi facilement que si j'avais eu toujours des Béarnais près de moi.

Tu crois peut-être que ma figure ou mon extérieur ont changé; je suis absolument le même, je n'ai pas grandi, je crois, de deux lignes, je suis toujours gros et noué; quelques petits brins de moustache bien faibles noircissent légèrement ma lèvre; des favoris très-clairs, comme à mon départ, et des cheveux presque rasés pour éviter des migraines. Tu vois que ne je suis pas élégant pour ma coiffure. La coquet-

[redacted]

ment d'artillerie en garnison à Valence. Je ne sais pas le numéro de la batterie, et, par conséquent, si je serai à Valence même ou en cantonnement. Dans tous les cas, chère maman, garde cette lettre de service, jusqu'à ce que tu aies reçu de moi une seconde lettre que j'écrirai demain ou après-demain.

Malgré eux, je vais faire mes efforts pour aller vous embrasser. Le général Harispe est ici ; il commande les deux départements des Basses et Hautes-Pyrénées; je pourrai le voir demain. Sous un prétexte quelconque, je lui dirai que j'ai absolument besoin d'aller dans le Béarn, et, s'il a quelque pouvoir, il me fera obtenir un congé.

Songe donc, chère maman, que voilà tantôt trois ans que je n'ai pu lire dans tes yeux ta tendresse de mère, que je n'ai entendu ta voix, celle de Sophie, de Lacoste, de nos amis. Seul, toujours seul, rêvant toujours d'un avenir meilleur pour vous, mais ne prenant des forces que dans mes souvenirs et dans tes lettres que j'ai toujours près de moi !

Pourquoi les temps sont-ils si égoïstes, si étroits ! J'ai de la force et je reste là, inactif, et me préparant toujours pour un avenir qui n'arrive jamais. J'espérais qu'on enverrait du monde à Alger, que j'y pourrais montrer quelque chose. Rien ! On en en-

[redacted]

tu te réveillais, sans doute, avec cette idée : aujourd'hui peut-être ! Et, depuis cinq ou six jours, mon réveil à moi est bien pénible. J'étais à peine arrivé à Paris, qu'un de mes amis vient de grand matin dans ma chambre, j'avais annoncé mon départ pour le lendemain, heureux et racontant mon bonheur à tous : « Ne pars pas demain, me dit-il, tu n'as pas le temps de revoir ta famille ; le 30 de ce mois, nous devons être dans les régiments, ordre du ministre ».

Et c'était vrai. Ils se sont moqués de nous ; pour épargner de misérables frais de route, ils ont accordé un congé d'un mois ; maintenant ils ne tiennent même pas leur parole, ils ne nous donnent pas le temps de nous rendre à nos postes par étapes, comme cela se pratique toujours. Pour nous faire terminer les travaux, on nous a retenus plus de huit jours à Metz depuis le 1er avril ; je pars ensuite, j'arrive à Paris, et là, il faut s'arrêter, sous peine de manquer à l'appel au régiment, à notre entrée au service. Ont-ils donc tant de besoin de nous dans ce moment ? Je les accuse, mais peut-être ont-ils des raisons.

J'ai su hier que les lettres de service étaient expédiées, et la mienne vous sera remise sans doute avant celle-ci. Vous l'ouvrirez, elle vous apprendra, d'après ce qu'on m'a dit, que je fais partie du 10me régi-

[redacted]

Il y a quelques instants seulement, j'ai appris que je pourrai voir demain le général Harispe, et je suis rentré pour te l'annoncer. Je n'avais pas eu le courage de t'enlever tout espoir, car je n'en avais plus. Aujourd'hui qu'il renaît, j'écris. Je crains que ma lettre ne puisse partir, je vais la fermer et la porter moi-même.

Chère maman, adieu, à bientôt ; mille tendresses de ton bon fils,

BOSQUET.

Bordeaux, le lundi 29 avril 1833.

Je suis à Bordeaux ; donc, tu me verras près de toi dans deux jours. Enfin, j'ai obtenu une prolongation de congé. Sais-tu que mes camarades seront à leur poste mercredi prochain ? Mais moi, je serai près de toi, chère maman, et pour un mois entier. La diligence m'a déposé ce matin à Bordeaux, et demain je serai en route. Si les voitures pour Pau partaient tous les jours, tu m'aurais vu apparaître demain ; j'aime mieux cependant qu'il en soit ainsi, tu ne seras pas saisie. Ne divulgue pas la nouvelle. Lacoste seul me viendra prendre : ces reconnaissances en public ne valent rien ; on y perd la moitié de la douce joie que je me promets.

verra un seul, je crois, et celui-là, ce n'est pas moi; c'est un de mes amis qui n'en avait aucun désir d'abord, et à qui j'avais communiqué mes projets ; nous devions y travailler ensemble. Tous ici refuseraient d'aller sur les côtes d'Afrique et me demandent si je suis fou avec ma marotte d'Alger. Oh! que je ne suis pas fou; et, si la France voulait franchement conserver sa conquête, plus tard ils ne diraient pas que je suis fou. Enfin, il n'y faut pas songer maintenant, je resterai en France, et j'aurai le temps de travailler dans un coin.

Bien d'autres seraient enchantés d'être à Paris, au centre de tout ; moi, je n'y suis pas aujourd'hui à mon aise : je pense à toi, à ton inquiétude de tous les jours, à ta peine, s'il faut que je renonce à mon voyage.

J'ai rencontré ici plusieurs Béarnais; tous me serraient la main avec affection ; dans une autre circonstance, j'aurais été heureux; dans ce moment, à peine si j'y songe. Que te dirai-je? Je n'ai trouvé personne au quartier Beaujon, tout est à Alger ; et moi, je n'irai pas, je suis ici pour regarder tristement cette demeure fermée, où l'on ne m'attend plus.

J'ai vu M. Cassaigne; il m'a accueilli avec cette bonté et cette franchise qui le font aimer de tous les jeunes gens. J'ai dîné avec lui.

[redacted]

Toulouse, le 5 juin 1833.

C'est aujourd'hui mercredi, et je suis encore à Toulouse. Te dire le bonheur de M. Murailhe, lorsque je lui ai parlé de son cher Léonard, serait chose difficile. Sa femme est à la campagne, mais sa fille est ici ; il a fallu dîner hier avec elle, et, franchement, je n'aurais eu garde de refuser. Elle est très-belle femme, un peu pâle, mais elle n'en est que plus intéressante. Je crois qu'elle est fort sédentaire ; ni bals, ni spectacles, à peine quelques promenades, peu de visites ; c'est bien peu d'aliments pour une imagination de dix-huit à dix-neuf ans. Philippe est un grand garçon, qui a déjà six à huit pouces, très-gentil, mais encore enfant, quoiqu'il porte des épaulettes de grenadier et monte la garde de son père.

J'ai vu notre ancien aumônier du collége, M. l'abbé Martin ; je lui ai donné des nouvelles de M. Deboudachier, envers lequel il se reconnait coupable de négligence ou de retard ; il a été également question des dames Cacaret. M. Martin n'est pas aussi heureux à Toulouse qu'il espérait l'être ; il ira aux vacances visiter nos montagnes.

J'ai retrouvé le jeune H. Bonnemason, fort

Je partirai demain matin à sept heures, et, probablement dans l'après-midi du mercredi, je serai à Pau. J'aurais bien voulu passer un jour de plus à Bordeaux pour accepter une invitation à dîner du capitaine Latapie. Je me suis présenté chez lui, et, quoique je ne l'eusse jamais vu, à ses manières franches et affectueuses, je l'aurais reconnu.

C'est un homme comme j'en voudrais toujours avoir près de moi. Sa femme était là, douce et gracieuse, elle m'a donné aussitôt de tes nouvelles ; elle t'avait vue, il y a un mois, en bonne santé, et soupirant après mon retour. Elle va me charger d'une lettre pour sa belle-sœur, votre voisine. Je suis fâché de n'avoir pas prolongé ma visite ; un ami de M. Legros, avec qui j'ai fait le voyage, m'avait conduit chez le capitaine qu'il connaît ; il s'est levé et j'ai fait comme lui. Je suis cependant resté assez longtemps pour conserver du capitaine Latapie une haute idée.

A mercredi ! Adieu, que le temps est long depuis trois jours surtout !

BOSQUET.

[redacted]

Valence, mercredi soir, 12 juin 1833.

Chère maman, quoique je sois à Valence depuis dimanche soir, je n'ai presque rien à te dire du régiment, de ma nouvelle position ; seulement, je suis encore près de toi par la pensée, et il me semble que mon congé est un rêve heureux, mais trop rapide ; sous l'influence de ces souvenirs, je ne pourrais te faire de Valence qu'un tableau sans couleur et fort triste.

Les officiers n'ont, je crois, aucun contact avec la ville, parce qu'il n'y a rien à voir, rien à écouter, rien de passable que le Rhône et un point de vue vers les montagnes, lequel ne vaut pas la dixième partie du moins joli de notre bijou de petite ville. Je n'ai vu que des rues étroites, sales, des maisons noircies, mal bâties ; et pas une figure de femme ou d'homme qui ne soit manquée et à refondre.

Je disais qu'il n'y avait rien à voir, rien à écouter, rien à manger ; mais j'avoue qu'il y a de fort bon vin à boire, c'est le seul plaisir que procure Valence. Là-dessus, j'en dirai indéfiniment ; mais tout ceci est faux ou exagéré, je l'espère ; d'ailleurs, peu m'importe, je ne m'occuperai que de mon affaire ; et la besogne est soignée !

[redacted]

bien portant, et gai comme un roitelet ; il espère être à Pau dans un mois. Rappelle-moi au souvenir de sa famille, que je regrette de n'avoir pas vue avant mon départ.

Je partirai demain à neuf heures ; je passerai par Montpellier et Nîmes. J'attendrai avec impatience à Valence une lettre qui m'apprenne ce qu'est devenue ton indisposition. Chère maman, un peu de courage! Je suis fort, bien portant ; l'absence seule est le motif de ta tristesse ; mais je ne suis parti que pour un temps, et peut-être mon régiment viendra-t-il bientôt à Toulouse ; un peu de confiance, et tout ira bien!

Je t'écris à la hâte chez un de mes anciens camarades de collége, qui sera avocat dans un mois. Je présente mes souvenirs de trois jours et encore chauds à tous nos amis. Adieu, pour trois ou quatre jours ; arrivé à Valence, j'écrirai de nouveau, et au débotté, si j'en ai le temps.

En me réveillant ce matin, je regardais à droite, comme si vous alliez m'apparaître, toi ou Sophie, avec ma petite nièce.

BOSQUET.

[redacted]

bués dans plusieurs écuries, qu'il faut réunir sur un même point pour leur faire la toilette. Ensuite on va au fourrage, puis à la manœuvre, etc. Je te détaillerai tout cela, quand je serai passé au feu; mais ce n'est pas fort amusant, ce sont les rouages d'une machine. Il faut tout voir et tout faire en commençant; le brillant vient plus tard.

Je veux te conter mon voyage de Toulouse à Valence. La diligence m'a conduit d'une seule course à Montpellier, et, sur la route, rien d'intéressant ne s'est offert; mes voisins ne disaient mot et je n'étais pas tenté de rompre le silence. Ces voyages dans le Midi sont ordinairement égayés de petites aventures; le mien ne leur ressemble en rien. Un vent du nord nous couvrait de poussière. Enfin, à Montpellier, nous avons relâché quatre heures. J'ai revu des sapeurs de la promotion qui me précède et avec qui j'avais vécu à l'Ecole de Metz. C'est une bienfaisante institution que l'Ecole polytechnique : élève de cette Ecole, partout vous trouvez un enfant de la même famille, et, généralement, dans cet enfant un frère. J'ai donc passé quelques moments agréables à Montpellier. Cette garnison, si recherchée autrefois, n'est plus qu'un séjour désespérant : la politique a ridé tous les fronts,

Que je te parle plutôt des officiers. J'ai vu le lieutenant-colonel, le seul qui aime Valence parce que sa famille est ici ; tous les autres m'ont fait de la ville un triste tableau. Il y a parmi eux des gens de tête, d'esprit et de cœur ; un chef d'escadron, qui, aux affaires de Lyon, jeta ses poudres dans le Rhône au moment où l'on voulait le forcer à les abandonner, et sauva la ville par son sang-froid ; capitaines et commandants, je ne les connais pas encore ; les lieutenants sont déjà pour moi de vieilles connaissances ; j'ai retrouvé deux camarades de promotion, les autres m'ont très-bien accueilli ; les anciens donnent des conseils aux plus jeunes, en bons camarades. Au reste, le 10me régiment est cité pour l'accord parfait, la bonne intelligence qui règne parmi les lieutenants.

Comme je ne suis arrivé que dimanche, je ne serai de service que la semaine prochaine. J'ai consacré ces premiers jours aux visites de corps ; il me faut encore courir pour voir, par mes propres yeux, ce que j'aurai à faire. Aujourd'hui, j'ai assisté à l'instruction qu'un capitaine fait tous les deux jours aux lieutenants, et j'ai *gueulé* comme les autres. J'ai assisté hier à un pansage de ma batterie ; c'est une surveillance continuelle : deux cents chevaux distri-

[redacted]

bués dans plusieurs écuries, qu'il faut réunir sur un même point pour leur faire la toilette. Ensuite on va au fourrage, puis à la manœuvre, etc. Je te détaillerai tout cela, quand je serai passé au feu; mais ce n'est pas fort amusant, ce sont les rouages d'une machine. Il faut tout voir et tout faire en commençant ; le brillant vient plus tard.

Je veux te conter mon voyage de Toulouse à Valence. La diligence m'a conduit d'une seule course à Montpellier, et, sur la route, rien d'intéressant ne s'est offert ; mes voisins ne disaient mot et je n'étais pas tenté de rompre le silence. Ces voyages dans le Midi sont ordinairement égayés de petites aventures ; le mien ne leur ressemble en rien. Un vent du nord nous couvrait de poussière. Enfin, à Montpellier, nous avons relâché quatre heures. J'ai revu des sapeurs de la promotion qui me précède et avec qui j'avais vécu à l'Ecole de Metz. C'est une bienfaisante institution que l'Ecole polytechnique : élève de cette Ecole, partout vous trouvez un enfant de la même famille, et, généralement, dans cet enfant un frère. J'ai donc passé quelques moments agréables à Montpellier. Cette garnison, si recherchée autrefois, n'est plus qu'un séjour désespérant : la politique a ridé tous les fronts,

emprisonné chaque famille dans son bercail ; plus de chants, plus de promenades ; de ridicules émeutes exigent des piquets de troupes sur la place publique ; on ne peut espérer d'autre alternative que la solitude ou des coups.

De Montpellier, j'ai filé pendant la nuit jusqu'à Nîmes ; j'oubliais de dire qu'en arrivant à Montpellier on aperçoit la mer durant une lieue ; quel beau spectacle ! A Nîmes, j'ai vu des restes imposants de l'architecture des Romains ; un cirque entier est resté debout, il est complétement circulaire, a deux étages de colonnes et de cintres. Là, une population brillante de richesses et de femmes venait chercher ses émotions favorites ; aujourd'hui, le lieutenant d'artillerie y surveille le pansage des chevaux de sa batterie et bâille impitoyablement devant tant de souvenirs. On trouve encore à Nîmes un temple en pierre, qu'on nomme la Maison-Carrée. C'est un morceau d'une pureté remarquable ; les colonnes du portique sont en mauvais état, mais les détails de l'entablement et de la base de l'édifice sont parfaitement conservés. Bonaparte avait eu l'intention de l'emporter à Paris ; il aurait dû se battre avec les gens de Nîmes. La ville est entourée par des boulevards, et se divise en deux,

[redacted]

l'une vieille, l'autre neuve ; la neuve est bien bâtie, le pourtour des boulevards est beau. Sur le tout, un soleil à fondre les pierres, un vent continuel, et de la poussière comme du brouillard. On dit que lorsqu'une jolie femme apparaît à Nîmes, on se range en tout respect et toute admiration pour voir le phénomène.

Jusqu'à Valence, la route a été égayée par une femme qui avait avec elle deux enfants, quatre ou cinq bouteilles, un panier de vivres, des coussins et des canards vivants ; tout cela venait de Toulouse. Nous avons traversé le Rhône à Pont-Saint-Esprit sur un pont d'une longueur démesurée et d'où l'on découvre une plaine, arrosée par le fleuve, d'une étendue considérable et d'une beauté bien remarquable. Ce point de vue, dans son genre, balance un peu celui de notre Place Royale. Plus loin, nous avons aperçu les Alpes.

Je te prie, chère maman, de m'envoyer dans ta première lettre, et le plus tôt possible, tes prénoms et ceux de mon père ; le capitaine-trésorier en a besoin, à défaut d'extrait de naissance, sans doute. Ne l'oublie pas, je t'en supplie; il m'en a encore parlé aujourd'hui.

Pour mon cheval, je ne sais si j'en pourrai trouver

un, la chose est ici difficile; je profiterai de cette difficulté reconnue pour ne me pas trop hâter en cas de départ.

Adieu, chère maman ; je tremble d'apprendre par ta prochaine lettre que tu n'es pas bien ; du courage ! Les congés ne sont pas si difficiles à obtenir que je le croyais ; je te verrai avant longtemps. Cause avec M. Batbie, il te donnera de bonnes raisons et des consolations de la véritable amitié ; assure-le de toute mon affection. Adieu ; je ne puis plus vous donner le baiser du soir, et, au réveil, je ne verrai que mon canonnier !

BOSQUET.

Valence, le samedi 30 juin 1833.

Chère maman, je n'ai jamais pensé qu'il y avait de la faiblesse dans ton caractère et que tu n'étais pas capable d'un grand effort ; bien au contraire, je crois que je chercherais longtemps une mère qui ait su à tant de tendresse allier un si grand courage. Je me souviens tous les jours de mes premières années et de cette force de volonté et d'amour pour tes enfants, qui te fit supporter les plus rudes sacrifi-

[redacted]

ces; toi, jeune femme, qui n'avais encore vécu que des jours heureux et ne rêvais qu'un avenir sans nuages ! Le courage de résignation n'exige pas à chaque instant une contenance stoïque; il supposerait alors chez une femme l'absence des sentiments les plus précieux : la sensibilité et l'affection. Non, chère maman, ta pâleur et les larmes qui s'échappaient malgré toi ne m'ont pas donné l'idée que tu n'avais pas de courage; elles me disaient que ta tendresse pour moi était toujours la même; et si à mes caresses je mêlais alors quelques reproches, c'est que j'étais troublé de la crainte de te voir souffrante après ton émotion.

Quand j'y songe et que j'écarte un instant ces idées ambitieuses qui font le malheur et le bonheur de notre vie, je rends grâce à la Providence d'avoir du moins laissé parmi nous cet accord, cette union, cette sollicitude de chacun de nous pour le bonheur des autres, délicieuse harmonie que l'or et les honneurs ne compensent jamais ! Lorsque je pense à toi, chère maman, à tous les miens, quand je jouis en silence de toute l'affection dont vous m'environnez, aucun autre sentiment ne me paraît plus doux, plus complet. Ensuite, si tout-à-coup je me promène à grands pas, c'est que mon esprit s'agite,

[redacted]

poussé par ma vive reconnaissance et par la ferveur de mon attachement. Je voudrais être assez puissant pour accomplir à sa naissance le moindre de vos désirs. Encore des rêves! mais pourquoi les chasser! C'est la vie de l'âme, et il est si doux de les caresser, lorsqu'ils parlent du bonheur d'une mère, d'une sœur, d'un frère !

Tu attends avec impatience, sans doute, le récit de ma solennelle réception, puis des détails sur mes hautes fonctions au régiment.

J'ai fait en arrivant beaucoup de visites ; j'ai rencontré peu de monde heureusement; mais partout, excepté chez le lieutenant-colonel qui commande le régiment en l'absence du colonel, c'était un concert unanime de malédictions sur la monotone et sotte garnison de Valence. J'ai eu toute une semaine pour recueillir çà et là les plus amples renseignements sur les ennuis que j'aurai l'avantage de trouver ici ; je dis une semaine parce que ma bonne étoile m'a fait arriver à Valence dimanche dans la soirée, et que le service de la semaine avait commencé ce jour même à deux heures après midi. Ainsi, on m'a laissé en repos complet jusqu'au dimanche suivant. Je me suis informé pendant ces huit jours des détails de mon service. Le samedi, un ordre parut, qui indiquait que

[redacted]

dans la deuxième batterie le lieutenant de semaine serait M. moi, lequel serait reconnu, le dimanche, à l'inspection.

Le dimanche donc, à six heures du matin, le régiment, en grande tenue, se rendit à grand bruit de trompettes au polygone pour y passer l'inspection accoutumée. J'étais à mon poste, au centre de ma demi-batterie. Il n'y avait ni chevaux, ni voitures, ni canons ; c'était une inspection à pied, le sabre au poing. Avant de partir pour le polygone, le régiment se rangea en bataille dans la cour du quartier, on sonna la fanfare accoutumée, j'allai me placer à la gauche de mon capitaine, au centre de ma batterie et faisant face aux canonniers en bataille. Nous dégainâmes, et le capitaine cria : « Sous-officiers, brigadiers et canonniers, de par le roi, vous reconnaîtrez... et vous obéirez, etc. » ; le tout, à la grande satisfaction de ces pauvres diables qui voyaient naturellement là deux yeux et des consignes de plus. Après la harangue, l'accolade du capitaine ; et j'allai prendre ma place de bataille.

Ce spectacle aurait été pour toi fort beau et très-intéressant. Il n'était qu'ennuyeux pour les autres et pour moi, car il faisait partie d'une inspection de quatre heures, temps pendant lequel on

[redacted]

est assis sur ses hanches et sur le dîner de la veille. Au milieu de tout cela, je songeais par intervalles que je venais pour la première fois d'être investi par la société d'un pouvoir et d'un pouvoir assez large, puisque je peux commander à une foule de mes semblables qui se courbent en silence devant mon épaulette. Ceci rentre un peu dans les rêveries.

Dimanche, à deux heures, commença mon service de semaine; voici ce que c'est dans les jours assez remplis, le mercredi, par exemple. On se lève à quatre heures et quart, on se rend à la cour du quartier une demi-heure après, on inspecte sa batterie, et, à cinq heures, on l'amène au fourrage; dans les vastes magasins du fournisseur, on prend de la paille, du foin et de l'avoine pour quatre jours; il faut avoir l'œil au guet pour ne pas se laisser tromper par les agents du fournisseur et le fournisseur lui-même ; on est secondé dans ce travail par les six maréchaux-des-logis et par les brigadiers de la batterie. Ma batterie a cent quatre-vingt-quinze chevaux de selle et de trait ; tu vois qu'il faut du temps pour compter et charger les bottes. Chaque canonnier en prend dix ou douze liées ensemble, qu'il emporte à l'écurie, dans le magasin. Un charriot à munitions avec un attelage transporte l'avoine. Ce fourrage dure deux heures au moins.

[redacted]

On s'assemble immédiatement après dans les écuries, et l'on va au pansage. Tu me verrais promener le long de la ligne des chevaux, qui tient un espace plus long qu'une allée de la Place Royale (c'est justement dans une promenade plantée de mûriers grêles et sans ombre), gourmandant la paresse de l'un et de l'autre, le verbe bref et l'humeur peu rieuse. Tu entendrais, par intervalles, ma voix qui appelle : « trompette ! » ; et le trompette de sonner, et aussitôt tous les canonniers échangent l'étrille pour le bouchon, ou le bouchon pour la brosse, etc. Enfin, au cri :« à cheval ! », ils se mettent en bataille et vont à l'abreuvoir ; puis, ils rentrent aux écuries, et, au coup de trompette, on donne l'avoine ; je reste là jusqu'à ce qu'elle soit mangée.

Je m'en retourne alors, il est neuf heures et demie ou dix heures, et je vais déjeuner ; les canonniers vont manger la soupe.

A midi, théorie : dans une vaste salle, un capitaine s'entretient avec nous de l'école de peloton, de l'école du cavalier, et nous commandons à tue-tête. Les chiens du quartier jappent de leur côté, et les voisins qui dorment ou travaillent nous envoient à tous les diables.

A une heure et demie, la séance est levée ; je

[redacted]

rentre chez moi pour m'essuyer le front ou me désaltérer, et vite je me rends à la cour du quartier, car à deux heures on fait l'appel. J'y assiste ; je passe l'inspection de ma batterie et je reviens au pansage jusqu'à quatre heures et demie, par un beau soleil du Midi ; on se retire cuit au jus et brun comme du cuivre.

A quatre heures et demie, on dîne, et, à six heures, il faut être au polygone pour commander, une heure et demie durant, un peloton de canonniers.

Ensuite, c'est l'heure de la botte. Je me mets en course pour aller dans mes quatre écuries qui sont placées, deux aux extrémités de la ville et les deux autres dans l'intérieur.

A neuf heures, j'ai le loisir d'aller faire la belle jambe dans une promenade presque déserte, et de jouir en général des immenses ressources de la délicieuse ville de Valence.

Quand on n'est pas de semaine, on est d'instruction ; nous avons alors de longues heures de liberté, toute la journée du samedi, par exemple. Tous ces détails ne sont que pour toi ; pour d'autres ils seraient ridicules.

On ne trouve pas à Valence un seul cheval à

[redacted]

acheter, et il m'en faudra un, car il est possible qu'on nous laisse dans les batteries à cheval plus longtemps que je ne le pensais ; je t'écrirai plus tard là-dessus ; jusque-là, ne te mets pas en peine.

Les congés sont faciles à obtenir. Que ne l'ai-je su ? Sans ma prolongation de quarante jours, j'aurais pu avoir un semestre au mois d'octobre.

Adieu, chère maman, ménage-toi ; de la gaieté et de l'espoir ! Je serai près de toi avant que tu ne te sois aperçue de mon absence.

BOSQUET.

Valence, le 16 juillet 1833.

Chère maman, des nouvelles sont venues mettre en joie les officiers d'artillerie, et surtout ceux de Valence. Pour moi, elles me laissent une arrière-pensée : la nécessité d'une dépense que peut-être j'aurais pu éluder ; mais bien difficilement, car aujourd'hui on m'a poussé une botte là-dessus. Je venais de passer l'inspection de mes conducteurs ; le lieutenant-colonel m'a dit en termes concis (termes de service) qu'il me fallait un cheval

[redacted]

pour l'inspection générale ; à quoi j'ai répondu qu'on n'en trouvait pas à Valence. « Il en faut un ». Ceci serait vexant, si, dans quelques mois, je devais revendre le cheval que j'achèterais aujourd'hui.

Mais, voici les nouvelles : Le système d'organisation de l'artillerie va être changé ; l'ordonnance, qui n'a pas encore paru dans le journal officiel, est signée, des lettres l'annoncent. Dans ce nouveau système, l'artillerie de siége qui n'avait pas de chevaux, est annulée. Chaque régiment se composera de douze batteries, dont deux à cheval et dix montées ; ce qui veut dire que tous les officiers auront des chevaux. Ceci est un avantage pour les officiers, qui autrefois faisaient des pertes continuelles, en passant à chaque instant des batteries à cheval et montées dans les batteries à pied.

Je disais que les officiers de Valence étaient surtout enchantés de l'ordonnance nouvelle ; c'est que le nombre des Ecoles sera réduit à sept ; il y aura quatorze régiments et deux dans chacune des Ecoles, lesquelles seront à Vincennes, Metz, Strasbourg, Tours, Lyon, Douai, Toulouse. Plus de Valence, La Fère, Rennes, Besançon, garnisons sans ressources pour l'éducation de l'artilleur et de l'homme du monde. Quoique l'ordonnance crée quatorze

[redacted]

régiments, c'est-à-dire trois de plus, il y aura cependant cinq batteries de moins dans l'armée ; mais on attache un chef d'escadron à la surveillance de deux batteries ; il y aura donc six chefs d'escadron par régiment ; il n'y en avait auparavant que trois, et quelquefois quatre, pour seize batteries. Il est vrai que ces chefs d'escadron quitteront les arsenaux pour entrer dans les régiments ; mais la plupart ne peuvent plus monter à cheval, il en est de même d'un grand nombre de capitaines à pied ; en définitive, c'est de l'avancement très-probable.

Je reviens à l'objet important de ma lettre : il me faut un cheval pour l'inspection générale. Si de tout ceci il m'était venu quelque vent pendant le congé, j'aurais choisi moi-même et à mon aise un bon Navarrin, qui ne m'aurait pas coûté fort cher, et je l'aurais envoyé à Valence par le roulage. Les frais de transport, d'après les informations que j'ai prises ici, ne dépassent pas 100 francs. M. Lacombe doit avoir là-dessus des données exactes. A ce petit malheur il y a un remède : il faut se fier entièrement à la bonne foi de M. Marimpoey, le vétérinaire de Nay, qui n'est pas sans quelque estime pour moi et qui ne voudra pas me tromper.

A Valence et dans les environs, il est à peu près

impossible d'acheter un cheval ; et ce qui me coûtera 500 francs en Béarn, en vaudrait 1,000 ici. Il y a donc avantage dans ce que je propose. Je vais écrire à M. Marimpoey et à Henri Lacadé ; tu recevras ces lettres, et le bon Lacoste prendra la peine de les remettre lui-même le plus tôt qu'il pourra. M. Marimpoey, que j'ai vu à Pau à la foire, connaît dans les environs de Nay plusieurs chevaux parmi lesquels il m'en choisira un, comme il le choisirait pour lui. Il faut que ce cheval ait quatre pieds, sept pouces, six lignes, c'est le minimum de l'ordonnance ; mais, à sept pouces un quart, ou sept pouces, il serait encore reçu ; j'expliquerai cela à M. Marimpoey. Il doit être vigoureux, à tous crins, ou courte queue, peu importe. Si la race Navarrine était bien marquée, je l'aimerais mieux à tous crins. Comme je monterai ce cheval à l'instant, il faut que son âge ne soit pas au-dessous de six ans, entre six et sept et demi, à peu près, jusqu'à huit. Je crois qu'on pourra en trouver un dans ces conditions, dont le prix sera entre 500 et 600 francs. Je désirerais que l'achat se fît rapidement et que le cheval fût en route aussitôt. Dans vingt-huit jours au plus tard, il devra être rendu par le roulage, je le recevrai donc dans le courant d'août ; peut-être ne l'aurai-je pas pour l'inspection, dont l'époque n'est pas encore fixée.

[redacted]

Puisque ceci est une nécessité, il faut s'y soumettre et aller rapidement. D'après mon calcul, comme nous l'avions prévu, le cheval équipé ira à près de 1,000 francs; jusqu'à 900, s'il n'en coûte que 500, car le transport est de 100 francs, et le harnachement de 300. Ce harnachement est commandé d'avance, et peut-être est-il terminé aujourd'hui. Je désirerais ne pas faire attendre le sellier pour une pareille somme.

Je ne parle plus, chère maman, du mal au cœur que me fait cette dernière dépense ; tout cela est inutile à dire, il faut prendre son parti dans une affaire de nécessité ; seulement, je conjure mon étoile de hâter un avenir heureux qui n'arrive que trop lentement au gré de mes désirs.

Un mot sur notre vie à Valence. Elle est tellement remplie par le service, que, si une jolie femme avait quelques bontés pour moi, je n'aurais pas le temps de m'en montrer reconnaissant ; heureusement, ou malheureusement, il n'y en a pas à Valence. Des Cosaques en garnison ici ne vivraient pas plus éloignés que nous de ce que l'on appelle la société. Pas un seul lieutenant ne passe une soirée dans un cercle : personne ne fait des avances, et tous les jours les *Valentinois* répèteront aux étrangers que les officiers ont

[redacted]

les larmes aux yeux en quittant Valence. Au reste, cet isolement ne m'inquiète guère ; j'étudie mes théories et tout ce qui regarde mon service ; je ne pouvais pas être mieux placé pour être *défilé* des distractions ordinaires d'une garnison.

Je suis revenu plus d'une fois près de vous, dans mes rêveries. Je me reproche de n'avoir pas, à Pau, chassé quelques idées sombres qui me rendaient peu joyeux près de toi, chère maman ; ces idées, je les ai quelquefois exprimées à tes côtés, et tu sais que, si elles occupaient toute ma pensée, c'est qu'il s'agissait de toi avant tout. Aussi, pardonne-moi ; car plus on l'aime et plus on se tourmente pour une mère qu'on voudrait rendre heureuse comme elle le mérite.

Je t'ai dit que le lieutenant-colonel m'avait parlé en style de service ; ce n'est pas qu'il ait une dent contre moi ; hier, j'ai reçu une invitation à dîner, j'irai aujourd'hui m'asseoir à sa table, et son langage sera affectueux comme il l'a déjà été dans plusieurs circonstances. Quand on est sous les armes, il n'y a plus que le règlement, une loi de fer sous laquelle tous s'inclinent, lui comme moi, le général comme lui, moi comme mes canonniers.

Remercie bien ma petite Anna pour ses attentions ;

[redacted]

aimable enfant ! Un lieutenant a un petit garçon de cinq ou six ans ; on l'appelle l'enfant des lieutenants ; il ne lui manque que des moustaches pour être tout-à-fait lieutenant, il en a déjà les manières, les idées et le *style*. Il est plein d'esprit et de sang-froid, et nous fait bien rire. Je mets ma nièce à côté quelquefois ; ce serait un joli couple, il est blond, de beaux cheveux bouclés, des yeux bleus ; que ceci ne porte pas ombrage à Anna, je ne l'embrasse jamais sans penser à elle.

M. Lacombe, à qui je renouvelle les sentiments d'une amitié respectueuse et bien sincère, ne se refusera pas à te donner des renseignements certains sur le voyage de mon cheval ; il aura sans doute la bonté de le recommander au conducteur de la voiture, qui devra veiller surtout aux atteintes dans les écuries. Un capitaine adjudant-major en avait fait venir un d'Auch ici pour 80 francs ; d'Avignon à Paris un transport a coûté 100 francs, et la distance est plus grande.

Chère maman, mille tendresses pour toi ; je vous embrasse tous de grand cœur.

BOSQUET.

Lacoste s'informera auprès de M. Marimpoey de la manière de désigner ou de marquer le chevai pour qu'il ne soit pas changé en route.

Valence, le 1er septembre 1833.

Quant tu auras cette lettre, chère maman, tu sauras déjà que j'ai reçu ma jolie jument, mon aimable *Paquita*. Je ne te dirai pas aujourd'hui ce que je t'écrirai demain avec de grands détails. J'ai un volume entier, une Odyssée à faire. Baptiste est près de moi, dans ma chambre, et me fait causer pendant que j'écris ; il veut partir aujourd'hui à dix heures par le bateau à vapeur et il lui faut une lettre. Ce brave homme aime ma jument presque autant que moi, et il l'a parfaitement soignée en route. Je te dirai tout cela, je n'ai pas le temps maintenant.

Il n'y avait presque rien à voir à Valence ; il a vu hier le polygone pendant l'école à feu, et le pont en fil de fer. La ville lui paraît fort triste et il voudrait bien être lancé à Pau comme une fusée. Il s'est entretenu avec les Béarnais du régiment, il te contera tout cela.

Il lui restait 35 francs de la somme que tu lui avais remise ; je viens de lui en compter autant. Il s'embarque donc avec 70 francs ; c'est lui qui a réglé son affaire, et je crois qu'il aura encore de l'argent en arrivant à Pau.

Que de remercîments je te dois, chère maman, pour les peines que tu t'es données avec tant de plaisir, et la grâce avec laquelle tu veux accepter comme bouquet pour ta fête le plaisir de m'envoyer la jolie *Paquita*. Merci, mille fois merci ! Dans la joie qui me fait sourire à chaque instant, une seule idée me pèse ; c'est que je n'ai d'autre bouquet à t'envoyer, moi, que les vœux le plus ardemment formés pour la santé et le bonheur de ma mère chérie.

BOSQUET.

Valence, le 2 septembre 1833.

Ma jument est arrivée en bon état, à peine fatiguée. J'en suis amoureux, et depuis quatre jours j'ai pour elle des soins et des caresses dont une maîtresse, si j'en avais, pourrait être jalouse. Je n'attendais pas moins du choix et de la complaisance de M. Marimpoey ; témoigne lui toute ma reconnaissance.

Le jour de l'arrivée à Valence de ma jolie *Béarnaise*, après le déjeuner, les deux lieutenants le mieux montés entre tous les officiers me prirent pour lui aller rendre visite. Au régiment, on n'est pas flat-

[redacted]

teur pour les chevaux, on est plutôt sévère, on critique volontiers et avec plaisir. Je m'acheminai vers l'écurie avec eux, plein de confiance, mais sans le faire paraître. Ils ne lui ont pas trouvé un défaut. L'un d'eux a fait couper la queue à son cheval qui est un bijou, et voulait que j'en fisse autant. Je l'ai envoyé à tous les diables avec sa proposition de renard. Le fouet de *Paquita* est une de ses beautés et elle le conservera. L'autre lieutenant était de mon avis. Le résultat de leurs observations fut que j'étais très-bien et très-agréablement monté. Il est certain que je ne changerai pas ma jument pour la plus jolie bête du régiment ; je n'en dis rien, parce que les comparaisons sont désagréables.

Ce n'est pas à Valence que j'ai vu *Paquita* pour la première fois, c'est à Montélimar. Le 20 août, j'étais parti de Valence avec trente-cinq canonniers pour aller à Avignon recevoir soixante chevaux laissés en France par une batterie qui va en Afrique. Revenant d'Avignon, j'étais donc à Montélimar, et j'attendais le lendemain pour me rapprocher de quelques lieues de Valence. A l'étape voisine, j'avais confié le détachement à un maréchal-des-logis sûr et j'avais pris une route de traverse pour visiter les environs. J'arrivai vers quatre heures à Montélimar,

assez fatigué du soleil, du vent et du cheval. Je voulais me reposer dans ma chambre, mais un diable, que je remercie, me tira par l'oreille et me conduisit, je ne sais comment, sur la promenade de Montélimar, hors des murs, et à trois cents pas de la grande route.

J'avais mesuré plusieurs fois déjà la longueur des allées, lorsque, faisant face à la grande route, j'aperçois un cheval caparaçonné, conduit par un homme en blouse bleue. Admire mon bonheur; je ne pouvais apercevoir la grande route qu'entre le mur de la ville et une ligne de maisons parallèles, et je n'en apercevais qu'une longueur d'une vingtaine de pas. — Si c'était ma jument! — Oh! non, elle n'arrivera que vers le 6 ou le 8 du mois prochain. Le diable me tire cependant encore par l'oreille, et je marche droit au conducteur, qui déjà avait disparu sous la porte de la ville. Il avait au moins trois cents pas d'avance, je redouble de vitesse ; à chaque instant, je fixais la bête, et, à mesure que je distinguais mieux, je la trouvais plus jolie. — Si ce n'était pas elle!... J'avais le cœur serré ; enfin, je crie : — Baptiste!

Tout cela, dans la grande rue de Montélimar, où peut-être jamais personne n'avait marché à mon allure et dans une plus grande insouciance de ce qui se passait à droite et à gauche.

J'attends une réponse; rien, le conducteur continue sa marche. Ce n'est pas ma jument; malheur! — Eh bien! soit, tu avaleras la gaffe jusqu'au bout, et tu verras de près une jolie bête qui ne doit pas t'appartenir. J'approche, fronçant le sourcil et battant du pied; je reconnais Baptiste qui ne m'avait pas entendu. Je lui applique vigoureusement ma main sur l'épaule, et je crois, aux grands yeux qu'il fit et à son brusque mouvement, qu'il fut tout aussi étonné que moi et ensuite aussi content. Je caressai et j'embrassai *Paquita* avec la même joie qu'un Chinois qui voit sa fiancée pour la première fois et la trouve jolie. La scène fut probablement assez curieuse pour les badauds de Montélimar; je n'y ai songé qu'après.

Je l'emmenai dans une des mes écuries; et les canonniers aussitôt de lui donner la place d'honneur. On fit sa toilette et on prépara son souper. Cela fait, nous la laissâmes tranquillement à son repas, et j'emmenai Baptiste souper de son côté. Il était si content de m'avoir rencontré, qu'il en perdait presque l'appétit.

Le lendemain, nous fîmes ensemble une étape, et, le surlendemain, 30 août, nous arrivâmes à Valence. Voilà l'aventure. Je dois ajouter que ce passage subit de l'espoir à l'abattement et de l'abattement à la joie

[redacted]

me donna à Montélimar une migraine qui me tint éveillé fort avant dans la nuit; mais, jamais je n'en ai supporté une avec plus de résignation.

Lundi.

J'écrivais hier, et j'ai dû m'interrompre à cause du service de semaine que j'ai pris au débotté pour me reposer du voyage. Aujourd'hui, à huit heures et demie du soir, il m'est permis de m'asseoir dans ma chambre. Depuis quatre heures du matin je suis à cheval ou sur pied, commandant à pleine voix ou gourmandant mes *clampins*, terme consacré pour désigner ceux qui ne sont pas toujours en l'air et de bonne humeur. Aussi, mes jambes, mes cuisses et mon corps ressemblent aux tubes d'une lunette marine : tout cela rentre l'un dans l'autre. Je ne veux pas me plaindre, car j'ai une santé de fer. Quoique le besoin de dormir me fatigue un peu les yeux, je terminerai ma lettre ; le plaisir de causer avec toi, chère maman, ne me reposera-t-il pas mieux que le sommeil ?

Je te dirai donc que, de Valence à Avignon, on compte cinq journées de marche, et que sur ma route, en allant, rien de curieux n'aurait pu entrer

dans mon journal de voyageur, si j'avais eu le courage ou l'ambition d'en faire un. Seulement, à la première étape, j'eus une histoire espagnole contée par mon maréchal-des-logis qui en avait été le héros; aventure d'amour toute naïve, empreinte cependant de cette couleur passionnée de l'Andalousie, mais ne rappelant rien de ces scènes originales de la galanterie du régiment; c'était beaucoup mieux, et très-bien raconté.

A Montélimar, je logeai chez MM. de Labruyère, les seigneurs de l'endroit. L'hôtel était gardé par une vieille femme de charge affectueuse et un portier à cheveux blancs; la famille entière avait émigré à la campagne. On m'installa dans un vaste salon, à riches tentures ornées de portraits de famille; de l'or un peu rouillé sur quelques boiseries; partout un parfum de vieille aristocratie; le lit damassé au milieu. J'ai appris depuis que dans ce lit avaient reposé avant moi le duc d'Angoulême et sa douce moitié. Je l'aurais su, le soir même, que mon sommeil n'aurait probablement pas été plus troublé que celui d'Antoine.

A Orange, le maire me donna une fort gentille chambre décorée à la parisienne; les fenêtres s'ouvraient sur une cour, ornée de deux superbes mûriers

[redacted]

et d'une fontaine dont l'eau retombe sans interruption dans un bassin. La lune éclaira tout cela le soir ; ce ciel de Provence était si beau, l'air si pur, que je passai une partie de la nuit à la fenêtre, à faire, je crois, des rêves bien doux ; il ne me reste de la soirée qu'une idée confuse de jouissance parfaite.

Avignon est une des jolies villes de France, un peu déserte ; l'herbe croît dans quelques quartiers. Elle a 20,000 habitants et en pourrait loger plus de 80,000 ; c'était à peu près la population sous la domination des Papes. Le Palais de ces élus de l'Eglise s'élève encore majestueux sur un rocher qui domine la ville et la campagne au loin. Les maisons de la ville se groupent autour et semblent se courber en signe d'adoration ou de crainte devant cette gigantesque architecture. Tout cela intéresse vivement un antiquaire surtout, et cet antiquaire ne verrait que cela à Avignon. Pour moi, en me promenant avec deux camarades du régiment, j'y ai admiré encore de fort jolies femmes ; quelques-unes d'une beauté remarquable me forçaient vraiment à regarder.

Tu veux savoir si j'ai vu la fontaine de Vaucluse et demandé à ses échos amoureux les noms de Laure et de Pétrarque. Une erreur dans la feuille de route

du détachement ou la mauvaise volonté de l'intendant m'ont forcé de monter à cheval le lendemain de mon arrivée et de filer vers Valence. Je n'ai pas eu le temps de m'échapper; la course est trop longue.

Mais, je me suis vengé à la troisième étape : je suis allé visiter le château de Grignan, où ont été ouvertes et relues mille fois les lettres de Mme de Sévigné. Les cendres de cette femme spirituelle et si aimable reposent sous la pierre du sanctuaire de la chapelle qui seule est debout au milieu des débris du château, et entend encore retentir sous ses voûtes les chants d'autrefois. Le curé de la ville y célèbre le service divin ; les fidèles de Grignan en ont fait une paroisse. Ce que l'on voit du château indique assez bien son antique splendeur. Sur la cheminée du salon subsistent des peintures à fresque, ornées d'écussons dorés. De là, j'ai compté sept portes encore debout sur une même enfilade. La façade du midi est d'architecture moderne ; je parle toutefois du siècle de Louis XIV. A la disposition générale, on reconnaît qu'elle n'est que plaquée sur des murs de vieille fortification.

Je suis forcé de plier ma lettre, je tombe de sommeil ; demain, à quatre heures, nous tirons le canon. Mille tendresses de ton bon fils,

BOSQUET.

Valence, le 15 octobre 1833.

Il me semble, chère maman, qu'il y a un siècle que je ne t'ai écrit, et, de fait, je crois qu'il y a au moins un mois. Le temps me paraît fort long, quand je songe que tu comptes les journées ; mais, nous avons été lancés et relancés avec tant d'activité depuis une vingtaine de jours, qu'on arrivait à la nuit sans que l'on s'en aperçut sinon par la fatigue. L'inspecteur général est enfin parti, je respire, et je viens m'entretenir avec ma bonne mère.

Tu me demandes aussitôt comment la jument a passé l'inspection ? Elle l'a passée en caparaçon, parce que le diable ne la monterait pas encore au milieu des pelotons, du bruit des sabres, des commandements, des trompettes et du canon. Je montais à l'inspection un cheval de troupe, ce qui est permis, quand pour une raison plausible on ne peut pas monter le sien.

J'ai laissé *Paquita* se reposer fort longtemps des fatigues du voyage et se guérir d'une tumeur au garrot qui provenait de la dernière étape de Livron à Valence. Quand elle a été bien en état, je lui ai mis la selle et un bridon, et j'ai été la promener au polygone. J'y ai rencontré des pelotons et des trom-

[redacted]

pettes, beaucoup de bruit, ce qui l'a fort inquiétée. Je soupçonne que la croupière la gênait, parce qu'elle n'en a pas l'habitude. Tout cela l'a déterminée à vouloir se défaire de son cavalier ; mais elle n'y a pas réussi. Après quelques cabrioles, où elle se cabrait franchement, j'ai poussé droit à un fantassin qui a saisi le bridon, et je l'ai renvoyée à son écurie. Il lui faut une éducation complète. Elle est jeune et très-tendre, j'espère qu'elle grandira et qu'elle prendra du corps. Après les premières joies produites par les beautés saillantes, je l'ai examinée de très-près et livrée aux regards d'un connaisseur, le capitaine instructeur de cavalerie. Comme elle est de race croisée anglaise et mecklembourg, il espérait quelque chose de plus fort. Elle est un peu basse de devant, mais trop jeune pour qu'on décide définitivement. S'il n'y a pas d'expédition à faire, je l'attendrai et je la dresserai avec plaisir ; ce sera une de mes plus agréables distractions de garnison. J'en suis toujours très-content, mais elle reviendra un peu cher. On a trouvé ici que le conducteur avait beaucoup dépensé.

Quant aux menus détails de l'inspection, ils ne sont guère intéressants. Mais, je dois te dire que la deuxième batterie a tiré le canon de campagne de-

[redacted]

vant l'inspecteur. Nous étions en grande tenue, armés en guerre, nos chevaux, nos pièces et nos caissons ; c'était un coup d'œil assez imposant. Le premier coup de canon a abattu le but, ce n'était pas mal. Le reste de l'école a été assez bien. Le lendemain, deux batteries à cheval, la deuxième et la troisième, ont manœuvré ensemble avec pièces et caissons, dans un simulacre de bataille, toutefois sans brûler de la poudre, parce que le polygone est trop petit. Il fallait voir nos canonniers, prompts comme l'éclair, descendre de cheval, charger leurs pièces, simuler le combat, remettre les affûts sur les avant-trains et remonter à cheval au galop ; une rapidité magique ! Ils étaient brillants comme pour une noce et d'une ardeur digne de tous les éloges. Vois-tu la plaine de Billère étendue depuis le Parc jusqu'à un quart de lieue en carré, couverte de voitures, de chevaux et d'hommes avec leurs aigrettes rouges, le tout en mouvement et souvent au galop ; c'était un spectacle curieux.

L'excellent M. Cailloux vint à Valence le lendemain, et ne put ainsi être témoin de ces exercices. Je l'ai déjà vu trois fois, à son arrivée, pendant l'inspection, et à son retour de Tournon. Valence qu'on lui avait citée comme une merveille, en comparai-

[redacted]

son de Privas, ne lui semblait qu'un trou. Le jour où il arriva, vers six heures du soir, je me trouvais de semaine et obligé de conduire à la promenade les chevaux de la batterie. Je revins le prendre, le soir, je le menai par la ville et puis dans ma chambre. Le lendemain je déjeunai avec lui. Quoique Privas ne soit qu'un misérable village bien sale, à rues très-étroites et mal pavées, le département est plein de ressources pour l'industrie et le compas de l'ingénieur. Il est vraiment intéressant, et c'est ce qui déride M. Cailloux. Le collége est un repaire de jésuites crasseux et ignorants. Des jésuites ignorants sont assez rares ! mais on en trouve à Privas. Pas un tout petit mathématicien ; en sorte qu'Eugène devra être envoyé à Tournon, où le collége possède un professeur instruit, dit-on. La pension sera un peu chère, mais la nécessité est là.

Il y a quatre jours, M. Cailloux est repassé à Valence pour retourner à sa résidence, et il me conta que sa famille était peut-être en route. Comme il n'y a pas à Privas de voitures disponibles, il ne pourra l'aller chercher à Montélimar. Il viendra attendre son monde à Valence et j'aurai le plaisir de les voir. C'est une chose convenue : j'aurai ma chambre à Privas, il faut y aller très-souvent. Ce sont là des amitiés franches ; une même famille.

[redacted]

Et toi, chère maman, comment t'es-tu séparée de Mme Cailloux ; c'était un adieu bien pénible ! Il faut toujours espérer qu'une heureuse combinaison rendra cette famille au Béarn. Ce départ a peut-être retardé tes lettres, alors je n'ai plus rien à dire. Cependant, seul à Valence, je jeûne depuis longtemps, et, si tu m'envoyais plus souvent des détails sur ta santé, tes visites, tes rêveries, il me semble que nous y gagnerions tous les deux.

Parle-moi aussi de Gudin; est-il content à Pau ? Dis-moi s'il y fait quelque affaire, s'il y a un avenir ? Il a perdu M. Cailloux ; c'était son homme. A mon premier congé, je m'établis dans son atelier et je n'en sortirai que sachant quelque chose. Il me passe par la tête des rages d'apprendre qui me rendront fou ; je voudrais savoir l'espagnol et l'anglais, et je les saurai. Depuis que je suis à Valence, je n'ai fait que le métier de soldat ; cet hiver, ce sera autre chose. Parfois, on nous suppose, à nous, élèves de l'Ecole, tant de choses dans la cervelle, que, si nous ne faisions pas sans cesse des provisions, ce serait être véritablement escroc de réputation. Et puis, il est ennuyeux et poignant de s'avouer inférieur, quand on peut atteindre plus haut avec de la volonté.

Adieu, chère maman, je t'embrasse bien serré.

BOSQUET.

[redacted]

Valence, le 24 novembre 1833.

Ne sachant où tu en es des longs voyages que tu m'as annoncés, chère maman, je t'écris poste-restante à Pau, car je pense que c'est là que tu viendras te reposer de tes fatigues et passer l'hiver. Ainsi donc, les émotions de la campagne sont trop faibles pour t'occuper toute entière ; on a beau choisir le moment des bruyantes vendanges, et des routes périlleuses, voire même des précipices avec des ponts tremblants, des torrents à passer à gué ; rien n'y fait, le côté chevaleresque de ton esprit demande encore autre chose.

Chère maman, je voulais rire en commençant ma lettre ; mais il me revient une idée qui tous les jours me présente des caractères plus frappants de vérité : c'est que nous avons tous deux une même manière de voir, de sentir et d'exister. Ce premier besoin d'une conscience pure qui vous dit « tu as bien fait », cette sensibilité qui nous fait compatir aux souffrances des autres et nous porte à les soulager, cette admiration pour tout ce qui est noble et grand, en un mot, ce besoin de vivre surtout par le cœur et l'imagination, tout cela, tu me l'as donné avec ton lait.

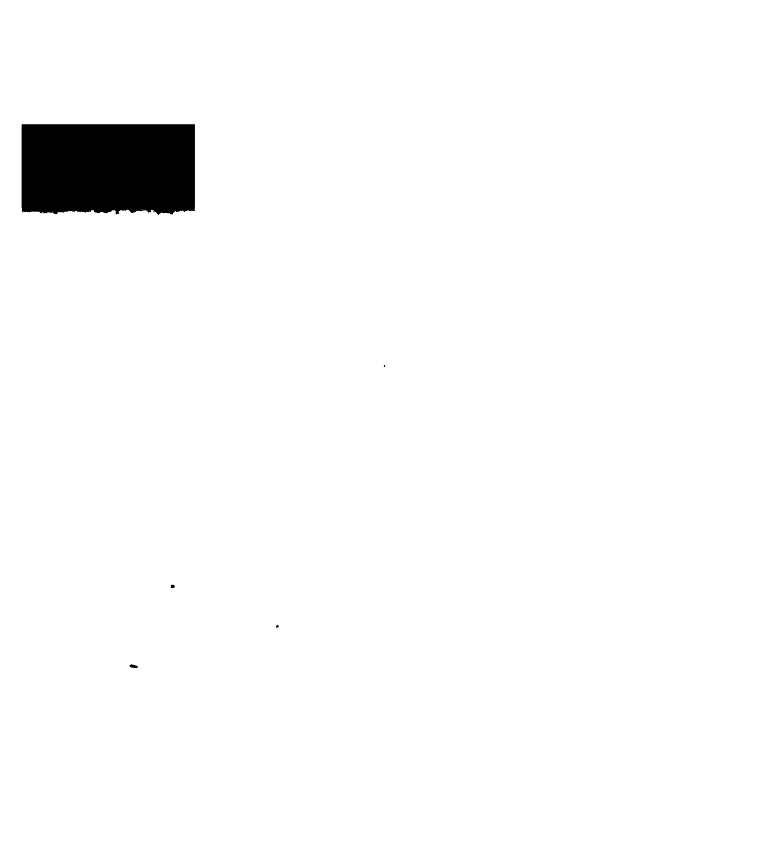
[redacted]

Le passage de ta lettre où tu me dis : « Quoique je ne sois pas jeune, je pense encore vivement quelquefois », je l'ai relu vingt fois, par la même raison que je regarderais vingt fois par jour ton portrait, si j'en avais un qui exprimât ta physionomie lorsqu'une pensée intéressante t'occupe. C'est que dans ces quelques lignes tu es d'une ressemblance qui désespèrerait un peintre.

Dans une autre lettre encore, tu m'avais exprimé cette même pensée ; tu me l'écrivais après les journées de Juillet, un jour que tes craintes de bonne mère et ton imagination t'avaient fait croire que j'étais blessé. Oh ! alors tu ressemblais bien à ces admirables Parisiennes, qui, toutes tremblantes, avaient cependant plié les cartouches de leurs fils et agitaient aux fenêtres leurs mouchoirs pour faire passer dans l'âme des soldats improvisés l'enthousiasme qui les agitait.

Depuis l'inspection, je t'ai envoyé une lettre, et je n'ai reçu de toi que celle que Mme Cailloux m'a remise. Mille tendresses à vous tous.

BOSQUET.



NOTES ET CORRECTIONS

Le portrait qui se trouve en tête du présent volume est dû à la main si habile de M. Léopold Flameng. Cette eau-forte a été faite d'après une photographie du maréchal, uniquement pour accompagner la publication de ses lettres. On a choisi, pour la communiquer à l'artiste, la photographie que Bosquet préférait.

On le voit dans ce portrait, tel qu'il fut dépeint par un des officiers de son état-major, qui écrivait pendant la guerre de Crimée : « Quelque furieux que soit le combat, il n'y a pas moyen d'être émotionné devant cette impassible figure, que le plus terrible ouragan de feu laisse calme, intelligente, et en même temps encourageante et affectueuse pour tous ».

P. VIII, l. 15. — Bosquet a été nommé à la majorité des suffrages... — On racontait à ce sujet que l'un des membres du Conseil municipal de Pau qui refusèrent d'accorder la bourse sollicitée pour Bosquet, fut M. le baron Dombidau de Crouseilles. Aux arguments que l'on faisait valoir en faveur du jeune candidat, tirés de ses précoces dispositions et de l'état de fortune insuffisante de sa mère, M. de Crouseilles aurait répondu : « Qu'elle fasse de son fils un ouvrier ; il pourra plus tôt lui être

[redacted]

utile. » L'opinion publique vit, dans le conseil de M. le baron, l'expression du dédain que les nobles de la Restauration affectaient avec autant d'impertinence que d'injustice à l'égard des « petites gens ».

P. IX, l. 6. — Il fut inscrit le troisième... — A cette époque, on ne dressait pas, comme aujourd'hui, une liste unique, par ordre de mérite, des élèves admis à l'Ecole polytechnique. Chacun des examinateurs, fonctionnant seul dans la région de la France qui lui avait été assignée, formait sa liste particulière. Au sujet du rang d'admission de Bosquet, il ne pouvait donc être question que de celui qui lui avait été fixé par son examinateur, M. Dinet.

P. 1, l. 13. — Charles Borie. — Bosquet a écrit ainsi le nom de Charles Boyrie.

P. 2, l. 16. — Ducos, le cousin de Borie. — Il n'y avait entre ces deux condisciples aucun lien de parenté.

P. 4, l. 17. — M. Cailloux, ingénieur des ponts et chaussées à Pau depuis 1813. Il passa dans le département de l'Ardèche en 1833 comme ingénieur en chef. Chargé du service du département du Rhône en 1842, il devint inspecteur divisionnaire par ordonnance royale du 3 novembre 1847. Il rentra à Pau en 1853 avec le titre d'inspecteur général honoraire.

Pendant les vacances du collège, Bosquet recevait des leçons de mathématiques de M. Cailloux, qui fut aussi toujours pour sa mère un excellent conseil, un ami des plus dévoués.

P. 4, l. 23. — M. l'abbé Batbie, professeur de philosophie au collège royal de Pau, de 1815 à 1836. Il était moins le maître



que l'ami des élèves, qui lui rendaient en vive affection la bonté et le dévouement paternels qu'il avait pour eux. Chaque jour, à l'heure de la classe, les externes, comme s'ils s'acquittaient d'un doux et pieux devoir, ne manquaient pas d'aller chercher le maître vénéré, l'aimable vieillard, et lui faisaient un cortége où le respect n'était pas sans joie. Que de charmantes causeries il avait avec l'un, avec l'autre ! Et, de sa chaire, que de saines leçons, que de sages conseils, il savait donner à ses disciples !

Dans une lettre, Bosquet parle à sa mère d'une expérience de tir faite sur les glacis de Metz : « M. Batbie, dit-il, t'expliquera ce que ma narration peut avoir d'obscur et l'importance de cette expérience ». On ne comprendrait point cette recommandation, si l'on ne savait que M. Batbie, pendant la Révolution, avait fait des cours de balistique dans une école militaire.

P. 9, l. 6. — M. Legros, ancien officier ; s'étant retiré de l'armée à la chute de l'Empire, il s'occupait à Paris d'affaires de banque. — M. Baritot avait un emploi supérieur à la direction générale des poudres et salpêtres, à l'Arsenal.

P. 11, l. 2. — M. Lalné ; *lisez* : M. Lainé.

P. 11, l. 13. — M. Rieublanc, chef de la 2e division (voirie et navigation de la Seine) à la Préfecture de police. Cité avec honneur dans les journaux du temps, lorsque le préfet Gisquet eut à rendre compte de certains marchés devant la justice.

P. 11, l. 22. — Paillaut ; *lisez* : Pailhou.

P. 12, l. 15. — M. Murailhe enseigna les mathématiques au collége royal de Pau pendant plus de vingt ans, et fit admettre aux écoles de l'Etat plusieurs élèves. En 1830, il obtint un avan-

[redacted]

cement bien mérité ; il fut nommé professeur au collége de Toulouse (1re classe).

P. 18, l. 12. — *Bibant !* — Abréviation de l'exclamation si fréquente dans le langage des Béarnais : *Diu bibant !* Dieu vivant !

P. 18, l. 18. — *Et lou petit crepautou ?* Et le petit crapaud ?

P. 20, l. 11. — M Dinet, professeur à la Faculté des Sciences de Paris, inspecteur général des études, membre de la commission chargée de prononcer l'admission des élèves à l'Ecole polytechnique.

P. 26, l. 22. — Nous étions cependant devant le vainqueur du Trocadero ! — Comme on le voit par ce que dit Bosquet, le Dauphin ne pouvait ajouter les palmes de l'éloquence à celles de la victoire. En voici un autre exemple : « Lorsque, le 23 novembre 1823, il fit sa rentrée en France à la tête des troupes qu'il venait de passer en revue sur la rive gauche de la Bidassoa, il fut reçu par M. le préfet Dessolle, à la tête des fonctionnaires publics de l'arrondissement de Bayonne. *Je suis heureux de me retrouver au milieu de vous*, dit S. A. R à M. le préfet ; *venez auprès de moi voir passer mes braves*, CE SONT CEUX DU TROCADERO ; *vous verrez leurs drapeaux* ! » (Annuaire du dép. des Basses-Pyrénées pour l'an 1824, p. 174.)

P. 30, l. 3. — M. Viard, ingénieur en chef ; un des hommes qui, dans notre pays, travaillèrent le plus au développement de l'instruction populaire. Il fut maire de Pau après 1848.

P. 31, l. 4. — *Lou Rèbe de l'abé Puyoo,* Le Rêve de l'abbé

Puyoo. Satire en vers béarnais sur la noblesse du Béarn (XVIIIe siècle).

P. 38, l. 11. — *Soubent que parlam bearnes,* Souvent nous parlons béarnais.

P. 47, l. 17. — M. Cassaigne, conseiller à la Cour de cassation. Il y a laissé le souvenir d'un savant jurisconsulte et d'un homme distingué par les plus aimables qualités. Combien de jeunes Béarnais lui durent le même franc et bon accueil qu'il fit à Bosquet !

P. 51, l. 9. – compte ; *lisez :* conte.

P. 53, l. 2. — *Et aquiu que parlabem de la Bache-Plante,* Et là nous parlions de la Basse-Plante.

P. 58, l. 16. — L'abbé Jourdan, formé au sacerdoce dans le séminaire d'Aire (Landes), avait été à Bordeaux le précepteur de M. Lainé ; et là, il avait suivi les cours de l'Université. Lorsqu'après la Révolution le collége de Saint-Sever remplaça l'école centrale de cette ville, l'abbé Jourdan y fut appelé, et cet établissement lui dut, pendant plusieurs années, une brillante prospérité. En 1816, M. Lainé, devenu ministre de l'Intérieur, n'oublia point l'excellent maître dont les vertus et le savoir avaient élevé son enfance ; il le fit nommer recteur de l'Académie de Pau.

Après 1830, l'abbé Jourdan ne jouit que peu de temps du repos qu'entouraient ici les sympathies et la vénération de tous. Dans un voyage qu'il fit à Aire, la mort — une mort violente — le surprit par un coup de mystère, sans lui permettre d'ajouter le mérite de la résignation au mérite de ses œuvres et de ses vertus.

L'ancien directeur du journal l'*Union*, l'honnête homme,

[redacted]

l'écrivain distingué, qui a élevé si haut la dignité de publiciste, M. Laurentie, avait été au collège de Saint-Sever l'élève de l'abbé Jourdan. L'éloge qu'il fit de lui, en 1868, dans la *Revue de Gascogne*, IX, p. 99, n'est ni mieux senti ni plus noble que la lettre du jeune Bosquet à M. le Ministre de l'Instruction publique.

Cette lettre est datée de Pau. Bosquet était auprès de sa mère depuis le mois d'août 1830.

On lit dans le *Mémorial des Pyrénées* de ce temps-là : — «..... L'idée d'offrir un banquet à M. Bosquet fut accueillie avec empressement. Il était pour nous le représentant de tous les citoyens généreux qui avaient contribué de leurs efforts à l'éclatant triomphe de la civilisation et de la liberté. Propriétaires, industriels, médecins et avocats s'empressèrent d'adhérer au patriotique projet qui avait été émis ».

Le banquet eut lieu dans le grand salon de l'hôtel de la Préfecture. M. le baron de Laussat présidait. Des toasts furent portés par MM. de Laussat, Picard, adjoint, faisant fonctions de maire, H. Laborde, avocat, Nogué, Manescau, etc. M. Puyoo, ancien officier d'artillerie, capitaine de la garde nationale, s'exprima ainsi : « Au constant patriotisme de l'Ecole polytechnique ! La défense de Paris la fit admirer en 1814 de l'Europe entière. Les jeunes héros qu'elle a produits le 28 et le 29 juillet l'ont de nouveau immortalisée en combattant pour la liberté. Soyons fiers de pouvoir compter dans ses rangs M. Bosquet, notre compatriote, qui s'est signalé parmi tant de braves, et offrons-lui nos fraternelles félicitations ! A M. Bosquet ! »

Bosquet répondit : « Après l'éloge si flatteur que votre patriotisme reconnaissant vient d'accorder à l'Ecole polytechnique, un silence confus exprimerait sans doute les sentiments de

tant d'élèves que je dois représenter près de vous. Vous le savez, Messieurs, l'Ecole polytechnique a toujours été l'Ecole du peuple, et, en marchant avec lui, en 1830 comme en 1814, elle n'a fait que son devoir. Il fallait réaliser les vœux toujours unanimes de tant d'anciens camarades placés dans des circonstances moins heureuses ; il fallait obéir à ce cri de vengeance qui a retenti dans le cœur de tous les bons citoyens. Pour moi, que mon titre de Béarnais a appelé parmi vous, permettez que je vous remercie d'un accueil si beau, et trop peu mérité. Et puisque ma cause vient d'être un instant séparée de celle des élèves de l'Ecole polytechnique, du moins elle ne le sera pas de la cause de tant de généreux compatriotes que j'ai vus, par le courage et la franchise de leur dévouement, acquitter la dette sacrée de nos cantons. — Aux braves Béarnais des trois journées, à ces immortelles victimes qui ont scellé de leur sang la conquête de nos libertés ! Au courage, au dévouement généreux, aux premiers, aux plus fermes défenseurs de la cause nationale : Aux élèves des Ecoles de droit et de médecine ! »

P. 60, l. 16. — passé ; *lisez :* passés.

P. 67, l. 14. — M. Binet, inspecteur des études à l'Ecole polytechnique, professeur d'astronomie au Collége de France.

P. 84, l. 10. — M. Noussitou, chef de bureau au ministère de la Justice.

P. 89, l. 21. — Lion ; commune de Samsons-Lion, cant. de Lembeye, arr. de Pau.

P. 91, l. 3. — *Adichatz*. Ce mot signifie en béarnais : Adieu. En provençal on dit sans contraction : *a Diu siatz*, à Dieu soyez.

P. 92, l. 17. — A voir les gravures... — Ces lignes rappellent le passage de La Bruyère (*De quelques usages*, 17) : « Que la Vénus, le Ganymède et les autres nudités du Carache aient été faites pour des princes de l'Eglise, et qui se disent les successeurs des apôtres, le palais Farnèse en est la preuve ».

P. 93, l. 24. — Les masses respectent toujours la statue de Henri IV. — Elle est aussi particulièrement chère aux élèves de l'Ecole polytechnique, comme le prouve ce que la *République française* rapportait (n° du 7 juillet 1877) : « Les candidats à l'Ecole polytechnique ont exécuté, avant-hier, la promenade traditionnelle. Voici comment cela se passe : Réunis dans la cour du Collége de France, au nombre de trois cents environ, ils emboîtent le pas, les uns derrière les autres, sur une seule file serrée, et ils décrivent d'abord la courbe donnée en composition, ordinairement en chantant les airs connus de l'Ecole ; puis, ils se dirigent vers les quais en multipliant les sinuosités et vont faire le tour de la statue de Henri IV. »

P. 102, l. 11. — M. Deboudachier, économe du collége de Pau, de 1817 à 1853. Jeune officier dans les derniers temps de l'Empire, il avait par sa bravoure gagné la croix de la Légion d'honneur. C'était aussi un homme d'études et de savoir.

P. 135, l. 8. — d'Argout, celui qui a brûlé le drapeau tricolore. — On lit dans la *Némésis* (Janvier 1832) :

D'Argout, pour tout service, étant préfet de Pau,
De sa main d'apostat brûla le saint drapeau.

P. 140, l. 2. — Gachet, condisciple de Bosquet, un des plus brillants élèves de notre collége, lauréat des Jeux Floraux de

[redacted]

Toulouse. Son oncle, M. Gachet, fut maire de Pau après 1830. Par reconnaissance pour les services qu'il avait rendus à la ville, on a donné son nom à l'une de nos rues.

P. 157, l. 7. — *Nou-n bèn pas mey, hemnes coum ere*, On ne fait plus de femmes comme elle.

P. 164, l. 14. — M. Dussert a honorablement exercé pendant plusieurs années des fonctions administratives en Algérie ; il vit aujourd'hui à Bagnères, et signe du nom de *Nobody*, dans la *Petite Gazette* qu'il a créée, de charmants articles de l'esprit le plus délicat et d'un style du meilleur goût.

P. 222, l. 9. — M. Gleize ; *lisez* : M. Gleizes. — Chef de bataillon du génie. Le jeune Barage, dont il fut le tuteur, était fils d'un ancien colonel décédé à Pau.

P. 229, l. 9. — l'abri ; *lisez* : à l'abri.

P. 243, l. 18. — *Bresparoùs* et *Sauvignons ;* noms béarnais d'excellentes espèces de raisin.

P. 244, l. 19. — Il y a beaucoup de charlatanisme et de préjugés dans cette période obligée d'études classiques. — Bosquet ne persista point dans cette erreur ; il redevint fidèle aux études qu'il avait aimées dans sa première jeunesse. On sait que les textes d'Horace et de Virgile lui étaient aussi familiers que les vers de Racine, dont la lecture avait pour lui le plus grand charme.

P. 248, l. 21. — Bassillon ; commune de Bassillon-Vauzé, cant. de Lembeye, arr. de Pau.

[redacted]

P. 249, l. 1. — Vic-Bilh ; pays comprenant le canton de Lembeye et une partie de ceux de Garlin, Morlaas et Thèze.

P. 249, l. 22. — Juillac ; commune de Maspie-Lalonquère-Juillac, cant. de Lembeye, arr. de Pau.

P. 250, l. 23. — admirez-là ; *lisez :* admirez-la.

P. 256, l. 21. — Crois bien, que ; *lisez :* crois bien que,.

P. 265, l. 16. — hangards ; *lisez :* hangars.

P. 265, l. 18. — L'église St-Louis. — Ces murs d'une église, qui n'exista jamais, s'élevaient autour de l'emplacement où le théâtre de Pau a été construit.

P. 279, l. 5. — M. Latapie, capitaine au long cours, habile marin, était un homme d'esprit et de cœur.

[redacted]

Imprimé à Pau

PAR

ADOLPHE VERONESE

POUR

LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES DU BÉARN



PUBLICATIONS

DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES DU BÉARN

1876-1877

Récits d'Histoire Sainte en béarnais traduits sur un manuscrit du XVe siècle, 2 vol. .... 20 fr.

La Société béarnaise au XVIIIe siècle, 1 vol. 10

L'Éducation du maréchal de Castellane, notes écrites par sa mère, 1 vol. 5

Liste des suspects des Basses-Pyrénées en 1793, 1 vol.

(Cet ouvrage n'a pas été mis en vente.)

Pour paraître en 1877-1878

Lettres du maréchal Bosquet (1829-1858), 4 vol.

(Cet ouvrage ne sera pas mis en vente.)

Un baron béarnais du XVe siècle (le seigneur de Coarraze), 1 vol.

Pau. — Typographie Vignancour.




3 2044 019 274 737